LES ARTS DESSINÉS

16
Octobre/décembre 2021

Françoise Pétrovitch

Alfred | Patrick Chappatte | Ever Meulen | Posy Simmonds | Edmond Baudoin | Roland Topor

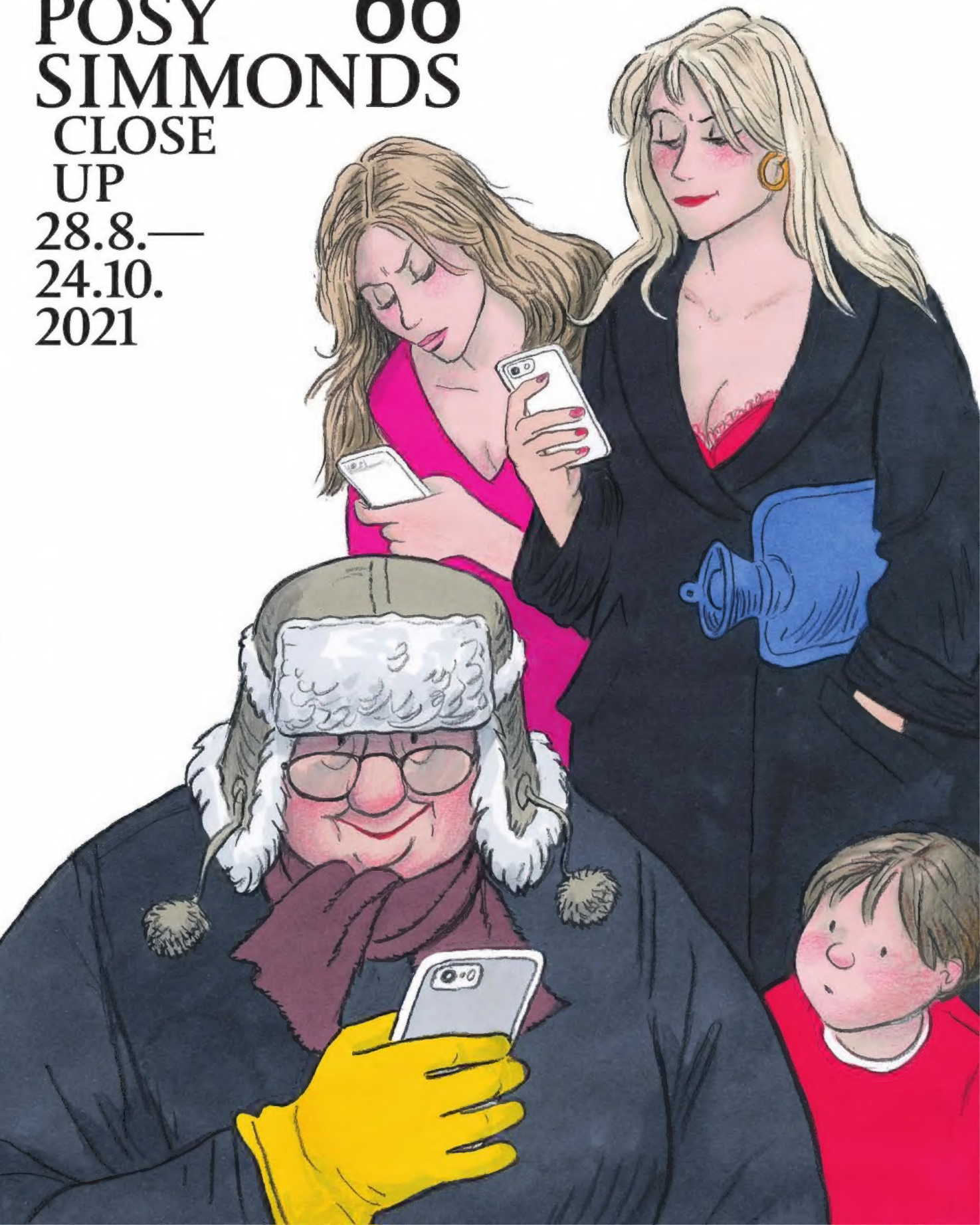
L 15306 - 16 - F: 14,95 € - RD

Cartoonmuseum Basel
präsentiert—presents

POSY SIMMONDS

CLOSE UP

28.8.—
24.10.
2021



MICAËL
DESSINATEUR DE PRESSE
Dernier ouvrage paru : ***Entrée, plat, dessert***
(Collection Les Cahiers dessinés, BUCHET-CHASTEL)

LES ARTS DESSINÉS

SOMMAIRE #16

52

LE MONDE SELON MICAËL /p.01
Édito dessiné |

COLLABORATEURS, ÉDITORIAL /p.04
Par Frédéric Bosser |

CARO, LECONTE & KOUNEN /p.08
À trois pour buller ! |

HENRI LABBÉ /p.16
Par Gérard Mordillat |

CHRISTIAN BERST /p.18
Berst = brut |

LA PARTIE /p.20
La Partie entre dans le jeu |

ALAIN LE FOLL /p.22
Le poète des images |

GAHEE PARK /p.24
Première en France ! |

ACTUS ILLUSTRATION /p.28
Beaux livres, expositions & événements |

NÉJIB /p.30
Identité graphique |

EVER MEULEN /p.32
Le dessin à toute berzingue ! |

REVUE LAGON /p.40
Hors des cases |

LÉO KOUPER /p.44
Le mime Marceau de l'affiche |

© Alfred pour *Les Arts dessinés*

ALFRED /p.52
Les 7 péchés capitaux |

ACTUS JEUNESSE /p.62
Beaux livres, expositions & événements |

CLÉMENTINE /p.66
Visite guidée |

PATRICK CHAPPATTE /p.68
Le couteau suisse du dessin de presse |

MAGALI LE HUCHE /p.76
All you need is... Magali |

PETIT POILU /p.82
La BD best-seller des tout-petits |

BENJAMIN LACOMBE /p.88
Les 4 saisons |

ACTUS BD /p.96
Beaux livres, expositions & événements |

GOLDORAK /p.98
Accours vers nous, prince de l'espace ! |

POSY SIMMONDS /p.100
God save Posy |

EDMOND BAUDOIN /p.108
Le sel de la vie |

ELENE USDIN /p.116
La reine des rêves |

100

© Posy Simmonds / Jonathan Cape

Françoise Pétrovitch - *Fureur* © ADAGP, Paris 2021 / Photo : A. Mole, Courtesy Semiose, Paris

136

MARCELLO QUINTANILHA/p.120
Les nerfs à vif !

ACTUS BEAUX-ARTS/p.128
Beaux livres, expositions & événements

SIGNAC À ORSAY/p.132
Peindre et collectionner

ÉMILE COHL/p.134
Une école de dessin qui sort du cadre

FRANÇOISE PÉTROVITCH/p.136
L'art du chuchotement

PAT ANDREA/p.144
L'homme sauvage !

CHLOÉ POIZAT/p.150
L'horrifique merveilleux

ROLAND TOPOR/p.156
Mot à mot

www.facebook.com/lesartsdessines/

@lesartsdessines

@LesArtsdessines

QUI FAIT QUOI DANS *LES ARTS DESSINÉS*

Siège social : 44, rue Fessart
92100 Boulogne-Billancourt
Tél. : 09 53 88 20 17
E-mail : fbosser@lesartsdessines.fr

• **Rédacteur en chef :** Frédéric Bosser
• **Secrétaires de rédaction :** Maria Minassian, Nesma Kharbache
• **Comité de rédaction :** Frédéric Bosser, Rémi Joffart
• **Communication & Publicité :** Marie Dussaussoy
• **Rédaction :** Alfred, Frédéric Bosser, Odile Conseil, Stéphane Corréard, Isabelle Delorme, Géant Vert, Maxime Gueugneau, Jean-Samuel Kriegk, Janine Kotwica, Benjamin Lacombe, Ronan Lancelot, Micaël, Gérard Mordillat, Axelle Viannay
• **Direction artistique, maquette :** Rémi Joffart (rjoffart@dbdmag.fr)
• **Maquette (actus) :** Fabien Lehalle
• **Correction :** Gilles Chauvin
• **Photogravure, flashage, impression :** Pollina
• **Photographie :** Frédéric Bosser, Marie-France Boucheron, Odile Conseil, Isabelle Delorme, Géant Vert, Janine Kotwica, Luciana de Oliveira, Hervé Plumet, Lolita Siad-Guilleray, Chloé Vollmer-Lo, et divers
• **Création originale du logo *Les Arts dessinés* :** Rémi Joffart

Diffusion : MLP (kiosques France), AMP (kiosques Belgique) et BLDD (librairies spécialisées)
• **Remerciements :** à tous les auteurs présents dans ce numéro, et à tous les attachés de presse concernés
• Ce numéro contient un encart d'abonnement

Dépôt légal à parution © *Les Arts dessinés* et les auteurs. Les documents reçus ne seront pas renvoyés et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication. La rédaction n'est pas responsable des documents envoyés qui n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.
Merci à tous ceux qui ont contribué à ce numéro.

Couverture : FRANÇOISE PÉTROVITCH
Françoise Pétrovitch © ADAGP, Paris 2021
Photo : A. Mole Courtesy Semiose, Paris

ABONNEMENTS : Les Arts dessinés
Frédéric Bosser, 44, rue Fessart, 92100 Boulogne
• Tél. : 00 33 (0)9 53 88 20 17 Fax : 09 58 88 20 17
• email : abo@dbdmag.fr

COMMUNICATION & PUBLICITÉ :
Marie Dussaussoy • marie.dussaussoy@gmail.com
Tél. : 06 76 74 67 49

GESTION, MARKETING ET PROMOTION DES VENTES :
Agence Bo Conseil
• Analyse Média Etude : **Otto Borscha**
Tél. : 09 67 32 09 34 • email : oborscha@boconseilame.fr

Mensuel édité par DBD SARL de presse au capital de 762,25 euros
RCS Paris B 419 620 257 • ISSN : 1951-4050
Commission paritaire : 0120 K 93585
Associés : Frédéric Bosser, CPE Conseil

Papiers 100% PEFC
Papier intérieur : France
Papier couverture : Espagne
Taux de fibres recyclées : 0%
Impact sur l'eau :
Ptot 0,01 kg/tonne

PPPP
00-00-0000
Certifié PPPP
Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.
pefc-france.org

Né en 1968, **Stéphane Corréard** a été tour à tour ou simultanément critique d'art, commissaire d'exposition, galeriste, expert en art contemporain... En ce moment, il dirige le salon Galeristes, qu'il a créé en 2016, élabore la programmation de la galerie parisienne Loeve&Co et participe régulièrement au programme *La Dispute* sur France Culture.
| Roland Topor p. 156

Spécialiste de l'illustration et des arts graphiques, **Janine Kotwica** a organisé de très nombreuses expositions d'originaux, écrit dans diverses revues spécialisées et assuré des conférences et des formations aux métiers du livre en France et à l'étranger (États-Unis, Nouvelle-Zélande, Maroc, Côte d'Ivoire, Lituanie...). Elle a fondé, en Picardie, le Centre André-François (Centre régional de ressources sur l'album et l'illustration), dont elle fut durant quatre ans la directrice artistique. www.janinekotwica.com
| Léo Kouper p. 44

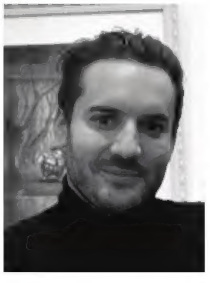
Isabelle Delorme a été biberonnée aux classiques de la BD dans une famille de filles où *Tintin*, *Astérix* et *Gaston* figuraient en bonne place dans la bibliothèque. Les vacances avec ses cousins lui ont permis de découvrir *Pif*, *Lucky Luke* et *Ric Hochet*. Si, à l'adolescence, l'énigmatique Corto Maltese a failli avoir raison de ses économies, c'est à l'âge adulte qu'elle a découvert sa première héroïne féminine avec *Adèle Blanc-Sec*. Depuis, ses goûts sont devenus éclectiques et mélangent allègrement le féminin et le masculin, la couleur avec le noir et blanc, le réalisme et l'imaginaire, le suspense et la contemplation, les bulles au passé, présent ou futur, les dessins fabuleux et les scénarios déments. Entre deux BD, elle est journaliste et son appareil photo n'est jamais très loin.
| La Partie p. 20 Magali Le Huche p. 76

Spécialiste des cultures geek, auteur du livre *Art ludique* (Sonatine), **Jean-Samuel Kriegk** est entrepreneur et journaliste. Passionné de bande dessinée, de cinéma et de jeu vidéo, il partage ses coups de cœur toutes les semaines sur le Huffington Post et écrit pour *Rockyrama*, *Otomo*, *Carbone* et *Terra Incognita*. À côté de ses activités d'écriture, il dirige la société Tanuki, spécialisée dans le développement des entreprises culturelles et innovantes, et pilote le pôle culture de la plate-forme de financement participatif KissKissBankBank.
| Petit Poilu p. 82 Goldorak p. 98

Après des études et des recherches universitaires consacrées à la bande dessinée, **Ronan Lancelot** devient journaliste et travaille pour des supports comme Canal+, I-Télévision, *Télérama*, etc., avec une prédilection pour le numérique. Rédacteur en chef de *Fluide glacial*, puis de *Vocable* anglais, traducteur occasionnel, auteur d'une monographie sur Yann Lepennetier aux éditions Toth, il collabore également depuis près de vingt ans à *dBD* et *Canal BD* et il dirige la galerie Huberty & Breyne à Paris.
| Simmonds p. 100 Baudoin p. 108 Quintanilha p. 120

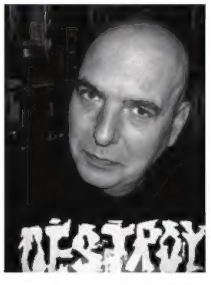
Ancienne élève de l'École supérieure de journalisme de Lille, **Odile Conseil** a travaillé plus de vingt ans à *Courrier international*. Elle y a occupé différentes fonctions, dont celle de rédactrice en chef du site Internet. Elle a eu la responsabilité des grandes expositions de dessins de presse que l'hebdomadaire a organisées au tournant des années 2000. À cette occasion, elle s'est prise de passion pour le dessin d'actualité politique. Depuis 2014, elle papillonne entre le monde de la presse écrite (notamment *Papiers*, la revue de France Culture), l'organisation d'un festival de cinéma et le monde du théâtre.
| Patrick Chappatte p. 68

Né en 1976, **Alfred**, de son vrai nom Lionel Papagalli, est un auteur de bande dessinée. On lui doit des albums remarquables comme *Le Désespoir du singe* sur un scénario de Jean-Philippe Peyraud, *Je mourrai pas gibier* d'après le roman de Guillaume Guéraud, *Pourquoi j'ai tué Pierre* avec Olivier Ka et *Come Prima* qui reçut le Fauve d'or du Festival d'Angoulême en 2014. Dans ce numéro, nous publions ses 7 Péchés capitaux initialement commandés par le festival BD de Delémont.
| Les 7 péchés capitaux p. 00



Né en 1982 à Paris, **Benjamin Lacombe** est plutôt connu pour son travail d'illustrateur pour la jeunesse malgré ses quelques incursions (et ses débuts) dans le domaine de la bande dessinée. En quinze ans de carrière, il a vendu plus de deux millions de livres à travers le monde. Son actualité est riche en cette fin d'année avec le quatrième tome de *Charlock* (Flammarion) et les livres illustrés *La Meilleure Maman du monde* (Margot, textes Sébastien Perez), *Cécité Malaga* (Albin Michel), et deux Alice, *Alice, le carrousel* et *Alice, le jeu de cartes* (Soleil) sur des textes de Lewis Carroll.
| Les 4 saisons p. 00

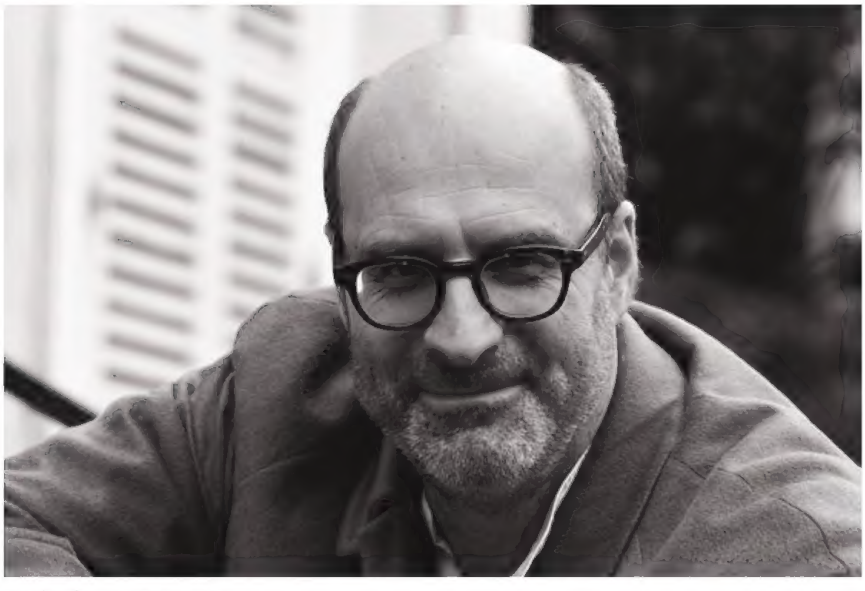
Né en 1986, **Maxime Gueugneau** a d'abord grandi à Lyon, fait des études à Avignon puis a passé dix ans à travailler pour le magazine d'illustration *Kiblind*. Il est aujourd'hui journaliste freelance, spécialisé dans la bande dessinée, le dessin et la littérature jeunesse auprès de *Kiblind*, *Georges*, *Graou* et Radio Nova Lyon. Il est également l'auteur de deux bandes dessinées avec le dessinateur Simon Bournel-Bosson : *En diagonale* (2017) et *Azur* (2020).
| Lagon p. 40



Né en 1961 dans le quartier de la Bastille, le jeune **Géant Vert** grandit dans une famille chrétienne qui lui apprend la valeur du mot œcuménisme en l'abonnant aussi bien au *Journal de Mickey* qu'à *Pif Gadget*. Plus tard, en 1977, il termine major de sa promo en décrochant un master en jeanfoutrologie pour son approche casuistique de l'album des Sex Pistols. Passionné de BD, il fonde le groupe de rock Parabellum car il est dyslexique. Spécialiste du temps qui passe, il aime se trouver des points de comparaison physiques avec Johnny Depp. Il vit et travaille en banlieue parisienne.
| Actus & Clémentine p. 66

Axelle Viannay est née à Nice en 1983.
Diplômée de littérature comparée dans le domaine de la poésie contemporaine française, allemande et de langue anglaise, elle s'est toujours intéressée aux lettres et aux images, aux gestes et aux matières. Elle s'est consacrée à des travaux d'écriture sur la photographie, la tapisserie, le théâtre et la danse, et écrit depuis une dizaine d'années sur la bande dessinée, ici et ailleurs.
| Françoise Pétrovitch p. 136 Chloé Poizat p. 150

Photographies : Alfred © Chloé Vollmer-Lo | Isabelle Delorme © Philippe B. | Benjamin Lacombe, Ronan Lancelot © Frédéric Bosser | Géant Vert © Timalou
Stéphane Corréard, Janine Kotwica, Odile Conseil, Jean-Samuel Kriegk, Maxime Gueugneau, Axelle Viannay © Photos DR



FRÉDÉRIC **BOSSER**
© Photo Géant Vert

Première olympiade !

À l'heure de boucler ce seizième numéro des *Arts dessinés*, qui marque notre première olympiade, je trouve amusante la comparaison entre notre quotidien à la rédaction et celui des JO de Tokyo qui viennent de se clôturer et où les équipes de France de basket, hand et volley ont notoirement brillé. Nous avons vu ces athlètes se surpasser et vivre pleinement une aventure collective, et ce, dans un unique but : atteindre l'or. Notre Graal est quelque part le même : vous offrir à chaque numéro le métal suprême...

Autre parallèle possible, ce mélange inhérent à un sport collectif où les expérimentés côtoient les jeunes pousses (certains confirmeront, d'autres pas !) comme les futurs grands, ce qui est le lot de chaque numéro des *Arts dessinés*, auquel nous ajoutons très souvent un disparu.

Ce même objectif se retrouve dans le travail des artistes qui composent les pages de ce seizième rendez-vous. Je prendrai pour seul exemple le parcours de celle qui signe notre une : Françoise Pétrovitch. Cette plasticienne de cinquante-sept ans a gravi pas à pas les marches vers la reconnaissance, portée par une immense volonté. Pour preuve, son travail pictural est consacré en cette fin d'année via la récompense suprême au Drawing Now et deux expositions conséquentes à Gruyère en Suisse et dans le Landerneau breton.

Enfin, toujours dans l'idée d'enrichir nos connaissances et de capter l'énergie de nouveaux collaborateurs, notons dans ce numéro l'arrivée de Maxime Gueugneau, un ancien de *Kiblind*, dont le rôle sera de vous faire découvrir à chaque numéro les nouvelles tendances en illustration. D'autres vont suivre dans les rendez-vous à venir...

Frédéric Bosser, rédacteur en chef

Anciens numéros

S'ABONNER, LIRE EN LIGNE : www.lesartsdessines.fr

#1 /12€

Hewlett, Mattotti, Pajak, Krings, Roca & Bernard...

#2 /14,95€

Swarte, Ponti, Garouste, Teulé & Poincelet, Plantu...

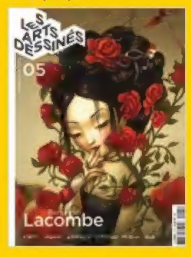
#3 /14,95€

Kamimura, Wolinski, Ott, Tirabosco, de Castelbajac...

#4 /14,95€

de Crécy, Trapier, Meurisse, Bloch, Delessert, Ocelot...

#5 /14,95€



Lacombe, Ungerer, Evens, Alemagna, McKean...

#6 /14,95€

Blutch, Blake, Debeurme, Geluck, Jung Gi, Mazzoni...

#7 /14,95€

Bilal, Ungerer, Simmonds, Duhême, Billout, Couture...

#8 /14,95€

Julien, Mattotti, Mariscal, Decouflé, Honoré, Leigh...

#9 /14,95€

Rochette, Boucq & Levallois, Durieux, Houdart, Druillet...

#10 /14,95€

Mornet, Avril & Druillet, Bagieu, Blutch & Di Rosa...

#11 /14,95€

Burns, Uderzo, Bretécher, Wilmotte, González, Bravi...

#12 /14,95€

Roca, Blexbolex, Evens, Despretz, Hazanavicius...

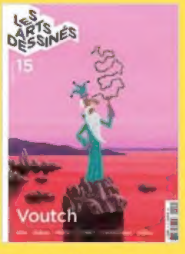
#13 /14,95€

Dautremer, Fayolle, Loustal, Gotting, M.A. Mathieu...

#14 /14,95€

Floc'h, Delerm, Tomine, Vial, Torseter, Bathori...

#15 /14,95€



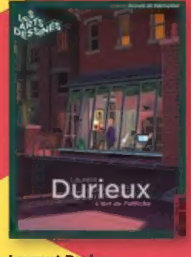
Voutch, Guibert, Dupuy, DuBois, Modan, Nine...

Hors-séries

HS#01 /10€

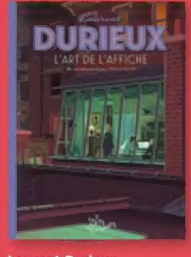
Catherine Meurisse,
L'art de la légèreté
(broché, 100 pages)

HS#02 /15€



Laurent Durieux
L'art de l'affiche
(broché, 100 pages)

HS#02b /25€



Laurent Durieux,
L'art de l'affiche
(Livre cartonné, 132 pages)

"Regular
250 ex., 65 €
(port 10 €)

Exclusivité

L'affiche « DOUBLE CAMEO » de Laurent Durieux !

Affiche offset, **numérotée et signée**, au format 60 x 50 cm, imprimée sur papier PlanoPlus® blanc de 350 gr.

À renvoyer à :
Les Arts dessinés
Frédéric Bosser
44, rue Fessart - 92100 Boulogne

Réglements à l'ordre de : **DBD - Les Arts dessinés**

☐ **Oui, je commande les anciens numéros :**

___/___/___/___/___/___

(Frais de port par numéro : 2€ France / 3€ Europe / 3,50€ Monde)
(Frais de port **DURIEUX cartonné** : 5€ France / 7€ Europe / 7€ Monde)

☐ Affiche **DURIEUX regular**, 250 ex., 65 € (port 10 €)

Mes coordonnées :

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

CP _____ Ville _____

Courriel (indispensable) _____

☐ Je souhaite recevoir la lettre d'information des *Arts dessinés*

POUR TOUT VIREMENT,
VOICI NOS COORDONNÉES BANCAIRES:

Domiciliation : **CRÉDIT DU NORD**
BOULOGNE RHIN DANUBE

Banque	Guichet	N° de compte	Clé RIB
30076	02087	316 331 002 00	59

IBAN: FR 76 3007 6020 8731 6331 0020 059
BIC: NORDFRPP

Tarifs valables jusqu'au 31 décembre 2021.
Hors Europe, paiement par mandat international ou virement uniquement.

Faites le plein de belles images !

Abonnez-vous aux *Arts dessinés*

1 AN
4 NUMÉROS
60 €

2 ANS
8 NUMÉROS
110 €

☐ **OUI,** je m'abonne pour **4 numéros**

À partir du numéro _____

J'habite :

- ☐ En France : 60 €
- ☐ En Europe : 70 €
- ☐ Hors Europe* : 80 €

Mon cadeau au choix :

- ☐ Offset **François Roca**
- ☐ Offset **Lorenzo Mattotti**

☐ **OUI,** je m'abonne pour **8 numéros**

J'habite :

- ☐ En France : 110 €
- ☐ En Europe : 120 €
- ☐ Hors Europe* : 130 €

MON CADEAU : 1 tirage numéroté et signé : **ROCA** ou **MATTOTTI**

☐ Je choisis de régler en une seule fois par chèque joint à l'ordre de : **DBD - Les Arts dessinés**

OU **ABONNEZ-VOUS** EN LIGNE :
www.lesartsdessines.fr

À renvoyer à :
Les Arts dessinés
Frédéric Bosser
44, rue Fessart - 92100 Boulogne

Mes coordonnées :

Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
CP _____ Ville _____
Courriel (indispensable) _____

☐ Je souhaite recevoir la lettre d'information des *Arts dessinés*

POUR TOUT VIREMENT,
VOICI NOS COORDONNÉES BANCAIRES :

Domiciliation : **CRÉDIT DU NORD BOULOGNE RHIN DANUBE**

Banque	Guichet	N° de compte	Clé RIB
30076	02087	316 331 002 00	59

IBAN : FR 76 3007 6020 8731 6331 0020 059
BIC : NORDFRPP

Tarifs valables jusqu'au 31 décembre 2021.
***Hors Europe, paiement par mandat international ou virement uniquement.**

MARC **CARO**, PATRICE **LECONTE**
& JAN **KOUNEN**
Photographiés par Frédéric Bosser
© Photo F. Bosser pour *Les Arts dessinés*

Même dans mes rêves les plus fous, je n'aurais jamais imaginé pouvoir réunir le même jour à la même heure ces trois monstres du cinéma et des arts. L'actualité m'a bien aidé : **Marc Caro** signe le scénario du tome 2 de *Tremen* (Dargaud) pour le dessinateur Pim Bos, **Jan Kounen** coécrit celui de *La Tour* (Glénat) avec Omar Ladgham, et **Patrice Leconte** réalise celui de *Deux passantes dans la nuit* (Grand Angle) avec Jérôme Tonnerre et Alexandre Coutelis au dessin, sans oublier son projet d'adaptation au cinéma des *Bijoux de la Castafiore*. La raison était toute trouvée pour les interviewer ensemble. Lors de cette rencontre dans un café du 17e arrondissement de Paris, il a été question de leurs nouveautés et inévitablement de cinéma.

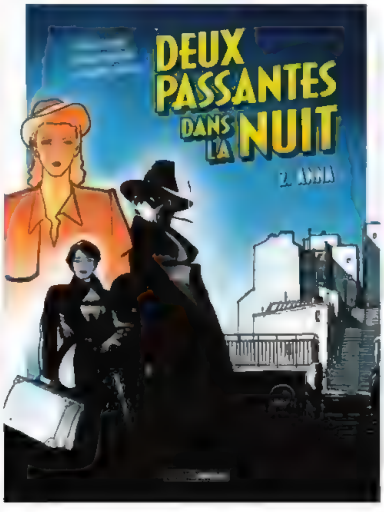
Une rencontre avec **Frédéric Bosser**

CARO LECONTE KOUNEN

À TROIS POUR **BULLER !**

Messieurs, je vous laisse à chacun la parole pour nous raconter votre rapport avec la bande dessinée. Honneur au plus ancien de vous trois, Patrice.

Patrice Leconte : Enfant puis adolescent, je lisais *Spirou* et *Tintin*, puis *Pilote* est arrivé dans ma vie, les démodant tous deux. Je me suis plongé follement dans sa lecture avec, en premier lieu, Gotlib, Reiser, Gébé, Mandryka, Giraud, Goscinny... J'aimais tout, encore que moins fan d'*Astérix* ou *Iznogoud*. Encore étudiant à l'IDHEC, j'ai pris mon courage à deux mains et j'ai écrit à Gotlib pour lui dire toute mon admiration. Le jour même où nous avons pris un café ensemble, nous sommes devenus copains. Peu de temps après, je lui ai montré mes dessins. Au lieu de me signifier qu'ils n'avaient aucun intérêt, il m'a dit trouver cela très personnel et s'est proposé de les montrer à Goscinny. Une semaine après, j'étais reçu dans le bureau de ce dernier ! Là, il m'a proposé de travailler pour *Pilote*. J'ai commencé cette collaboration par de petits cabochons, avant de proposer des pages de BD. Je ne vous dis pas ma fierté d'être publié dans ce magnifique support entouré de tous ces génies ! Pendant cinq ans, j'ai vécu de ce travail avant que le cinéma, qui restait ma volonté première, ne me rattrape.



Deux passantes dans la nuit T.2, dessin Al Coutelis, sur un scénario de Patrice Leconte et Jérôme Tonnerre
© Leconte, Tonnerre & Coutelis / Grand Angle

© Photo : Bosse

Marc Caro : Tu assistais aux réunions de rédaction ?
PL : C'était tous les lundis. Autour de cette énorme table que présidaient Goscinny et Charlier se trouvaient Reiser, Gébé, Bretécher, Giraud, Fred, Mandryka, Gotlib, Chakir, Tabary... Après la conférence de rédaction, nous allions boire des coups ensemble !

Que se passait-il lors de ces comités ?
PL : Chacun proposait ses idées, à tour de rôle. Si l'idée proposée à Goscinny lui plaisait, il vous filait une ou deux pages, et vous étiez ravi d'être publié la semaine suivante. Sinon, vous rentriez la queue basse à la maison... à devoir trouver de meilleures idées. Un des seuls en qui Goscinny avait une confiance aveugle, c'était Reiser. Quel que soit le sujet qu'il proposait, il l'acceptait.
MC : Ce qui était génial chez Goscinny, c'était que même si ce n'était pas à son goût, il était capable de déceler le talent chez les dessinateurs. L'exemple le plus marquant est Philippe Druillet...
PL : Et que dire de *Sergent Laterreur* (série créée par les Belges Touïs et Frydman) que j'adorais. Quel courage de publier cela à côté de *Lucky Luke*, *Blueberry* ou *Astérix*.

Comment naît votre personnage de Gazul ?
PL : C'est un nom que j'attribuais à n'importe quel personnage dans mes histoires. J'avais découvert ce nom sur le générique d'un film d'Abel Gance, *Vénus aveugle*. J'ai appris, plus tard, que Prosper Mérimée avait publié *Théâtre de Clara Gazul*. C'est la minute culturelle... *(Rires.)* Détail amusant, Goscinny était visiblement sensible à mon humour, car il ne m'a jamais rien refusé.

Vous allez pouvoir l'ajouter sur votre CV...
PL : Bonne idée ! Je pourrais mentionner : « *Et suggestions toutes refusées par Claude Moliterni à la mort de Goscinny.* » D'ailleurs, dans le milieu, cet homme était appelé « le fossoyeur de magazines ».

MC : J'aimerais savoir d'où vient ton graphisme. Je n'y sens aucune influence !
PL : Je ne saurais te dire. Je n'ai jamais recopié les autres, non pas par orgueil mal placé, mais parce que je trouvais cela trop dur de dessiner comme un autre. Mon dessin est donc très autodidacte et réalisé en fonction de mes moyens. Voilà pourquoi je n'ai jamais travaillé sur le scénario d'un autre. Imaginez seulement qu'on me demande de dessiner trois cavaliers, alors que je suis bien incapable de dessiner des chevaux ! En fait, j'inventais des histoires que je savais pouvoir dessiner.
MC : Le style de chacun est toujours plus lié à ses défauts et qu'à ses qualités. *(Rires.)*

J'ai adoré voir dessiner Mœbius sur des bocks de bière pendant que nous allions boire des verres au café du coin, après les réunions du lundi à *Pilote*. Il partait des bottes et remontait. Comme une imprimante !

PATRICE **LECONTE**

Marc, puisque vous prenez la parole, que lisiez-vous, enfant ?
MC : *Pif Vaillant*, *Pif Gadget* pour *Corto Maltese* et les BD de Forest. Moi aussi je suis autodidacte, mais je voulais faire de la BD... J'ai tout appris dans *Comment on devient créateur de bande dessinée* aux éditions Marabout, sous la houlette de Franquin et Jijé. Mes premiers travaux, je les ai montrés à Jacques Tardi. Lors d'un festival, il m'a présenté Jean-Pierre Dionnet sur le stand de *Métal hurlant*. Ce dernier m'a proposé de travailler pour la revue. J'ai ensuite collaboré à *Fluide glacial*, *Charlie Mensuel* et *L'Écho des savanes*. Selon les périodes, mon style changeait. Mauvaise idée car, dans ce domaine, pour faire carrière, il vaut mieux toujours planter le même clou.
Jan Kounen : Il est amusant de voir vos trajectoires. Entre toi, Patrice, qui est un pur autodidacte, toi, Marc, qui voulait faire de la bande dessinée, et moi qui ai suivi les Arts déco de Nice dans le but de devenir auteur de BD, je suis le seul à ne pas avoir été publié hormis deux pages dans *Bédésup*.
PL : Mais tu as essayé, au moins ?
JK : Bien entendu ! Je me suis fait jeter par tous les éditeurs. Le seul qui m'ait proposé quelque chose, c'est Henri Filippini... sauf qu'il m'a conseillé de faire du « Juillard » car ses séries – comme *Les 7 Vies de l'Épervier* – cartonnaient. Bizarre, vu que je lui avais montré des histoires de science-fiction avec plein de vaisseaux. Je me souviens qu'après notre rendez-vous, je suis allé à la librairie Glénat qui se trouvait juste en dessous, histoire de voir ce qui sortait... Puis il est arrivé à son tour et là, sans me voir, il déclare au vendeur que la nouvelle génération est complètement à côté de la plaque. Ça m'a calmé ! *(Rires.)* Ensuite, aux Arts déco, j'ai commencé à faire du cinéma et je ne suis plus revenu à la bande dessinée.

Vous aimiez quoi en BD ?
JK : Je lisais tout ! Je me souviens du premier numéro de *Zoulou* acheté en kiosque, de *Fluide glacial*, de *Pilote*, *(À Suivre)*, *Métal hurlant*, etc. Toutes ces publications ont forgé mon éducation artistique. Encore aujourd'hui, je dis que je suis un enfant de *Métal hurlant*, même si je n'ai jamais pu réaliser de films de science-fiction.
MC : Il est vrai que les hebdomadaires avaient ce côté feuilletonesque très excitant. Je les découpais pour former les histoires complètes... des albums en kit quoi ! *(Rires.)*

Aujourd'hui, les jeunes passent par les blogs !
PL : En effet ! Mais comment faire sa place aujourd'hui ? Je suis inquiet pour les jeunes auteurs !
JK : L'avantage des revues papier, c'est qu'elles obligent à lire des choses que vous n'auriez pas lues naturellement. J'ai aimé la diversité que je trouvais dans *Tintin*, *Spirou*, *Pif*, *Pilote*, *Métal hurlant*, etc. Je lisais même en dernier ce qui me plaisait le plus, comme pour repousser le plaisir.
PL : Tout pareil, sauf avec *Pilote* où la première chose que je cherchais, c'était les pages de Gotlib. Sitôt lues, je l'appelais pour en discuter avec lui. Je m'étais tellement « imposé » cette contrainte que je craignais le jour où je n'aimerais pas un de ses gags et que je devrais le lui dire. Fort heureusement, ce n'est jamais arrivé !
MC : Il est aussi important de rappeler les habitudes de consommation de l'époque. Souvent, quand nous découvrions et adorions un film, nous allions le revoir plusieurs fois à la suite, car nous n'étions pas sûrs de le revoir un jour. Avoir une vidéothèque à disposition, c'était de la SF !

Jan, vous disiez que vous avez intégré les Arts déco dans l'idée de devenir auteur de BD...
JK : Oui, même si je ne le disais pas aux Arts déco car c'était mal vu dans les années 1980. J'en réalisais le soir, en toute discrétion. Mes idoles d'alors étaient Mœbius, Régis Loisel et Max Cabanes qui me fascinaient respectivement sur *L'Incal*, *La Quête de l'oiseau du temps* et *La Crognote rieuse*. Je citerais aussi Jan Voss, Hermann avec *Bernard Prince*. J'aimais la plume, le croisillon... Piranèse et *L'Enfer* de Dante illustré par Doré. En troisième année, j'ai été amené à réaliser un film publicitaire en 16 mm, et cela m'a plu. J'étais à l'aise avec une caméra et aussi pour travailler en groupe. En BD, tu es tout seul sur ta planche, et le seul danger, c'est de renverser ton encrier. J'ai alors basculé et me suis tourné vers le cinéma.
PL : Tourner un film a quelque chose de joyeux. Si cela me plaisait de réaliser de la bande dessinée, je savais que je n'en ferais pas toute ma vie et que, très vite, moi aussi j'allais tourner des films. Cette parenthèse enchantée m'a plu, mais elle était provisoire dans ma tête.

Et vous, Jan, vous continuez à dessiner ?
JK : Depuis un an, je m'y suis remis sérieusement. Auparavant, j'avais même commencé une BD qui se déroule en Amazonie. J'en suis encore à vingt pages, et je suis bien incapable de vous dire si je la conclurai un jour. Mes dessins auraient dû être exposés à la galerie du Cinéma, le 22 mars dernier, mais la pandémie est passée par là et les cadres sont restés au sol
PL : Le cinéma est un monde forcément intimidant...
MC : Je dirais plutôt qu'il peut paraître hors de portée quand on n'est pas un enfant de la balle. Très vite, j'ai eu envie de faire bouger mes dessins et me suis acheté une caméra Bauer qui permettait de faire du cinéma image par image. Dès que l'informatique est arrivée, je me suis passionné pour l'outil, et j'ai appris là aussi en autodidacte.

Marc, qui étaient les auteurs que vous suiviez ?
MC : J'ai été nourri des petits formats venus d'Italie et d'Angleterre, mais aussi du *Krazy Kat* de Herriman, *Little Nemo* de McCay. Bien évidemment des Belges, Franquin, Hergé, Tillieux, puis, vers douze ans, de la BD *underground* américaine avec Bode, Corben, Crumb, Spain Rodriguez. Sans oublier les super-héros de Kirby, Buscema, Wallace Wood, etc. J'ajouterais Gustave Doré, Topor, Kubin, les illustrations pour Jules Verne chez Hetzel... Je suis plus clair-obscur que ligne claire. Récemment, j'ai découvert les adaptations des romans de *Lovecraft* par le Japonais Gou Tanabe, que j'adore.

Patrice, après votre départ de *Pilote*, vous avez continué à lire des bandes dessinées ?
PL : Plus trop ! Si je continuais à lire mes amis Bretécher, Pétillon, Mœbius et Gotlib, bien sûr, je n'étais plus tellement dans la marmite. Aujourd'hui, je suis un fan absolu de Blutch. Un seul demi-trait de lui me plaît. Son talent me confond. Et je vous annonce qu'à la rentrée il signe la couverture de mon roman *Monsieur Bouboul*, chez Artaud.

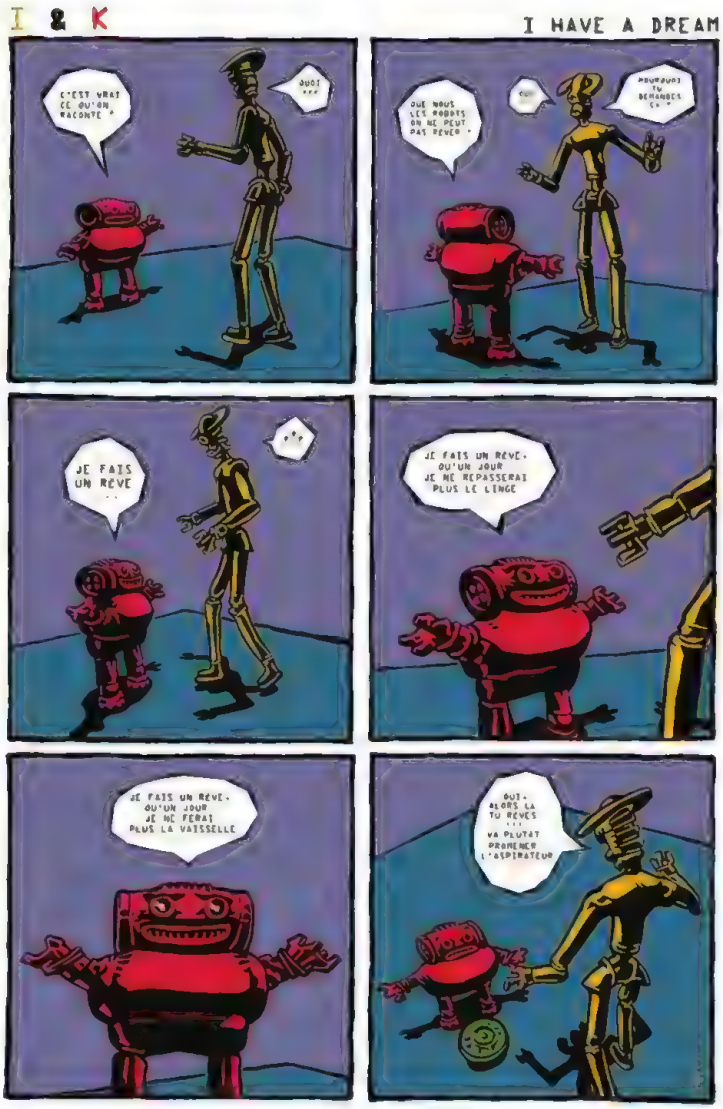
Chez moi, le dessin est primordial. **Je suis un direct descendant de Méliès qui dessinait chacun de ses plans !** Je dessine aussi tous mes costumes, mes décors, etc. Je suis essentiellement visuel.

MARC **CARO**

Le dessin vous sert-il dans vos métiers respectifs ?
PL : Pas du tout, car mon dessin n'est pas réaliste. Mon dessin ne me sert à rien si ce n'est peut-être aux cadrages et accessoires de mon seul film d'animation, *Le Magasin des suicides*. J'avais demandé aux dessinateurs des « voitures pantoufles » et pour me faire comprendre j'en ai dessiné, avec mon style. Mon petit dessin fut plus utile qu'un long discours... Sinon, il m'est arrivé de commander des story-boards, mais uniquement pour des scènes de cascades ou d'action, parce que c'est plus clair pour tout le monde.

MC : Chez moi, le dessin est primordial. Je suis un direct descendant de Méliès qui dessinait chacun de ses plans ! Je dessine aussi tous mes costumes, mes décors, etc. Je suis essentiellement visuel. Mais quand j'ai un peu de budget, j'adore collaborer avec des artistes qui dessinent mille fois mieux que moi.
JK : Au début, quand je n'avais pas d'argent pour mes films, je dessinais beaucoup. Je faisais moi aussi tous mes story-boards. Dès que j'ai pu avoir des budgets pour mes films, j'ai travaillé avec Stan et Vince sur *Blueberry* pour faire le story-board intégral du film et le dessinateur

© Photo F. Bosser


I & K
I HAVE A DREAM
C'EST VRAI CE QU'ON RACONTE ?
QUOI ...
QUE NOUS LES ROBOTS ON NE PEUT PAS RÊVER.
POURQUOI TU DEMANDES ÇA ?
JE FAIS UN RÊVE
...
JE FAIS UN RÊVE. QU'UN JOUR JE NE REPASSERAI PLUS LE LINGE
JE FAIS UN RÊVE. QU'UN JOUR JE NE FERAI PLUS LA VAISSELLE
OUI. ALORS LA TU RÊVES ... VA PLUTÔT PROMENER L'ASPIRATEUR

Izaak & Karel, planche dessinée par Marc Caro, dialogues Sylvain Chantal
© Caro & Chantal

Stéphane Levallois pour la partie vision. J'ai aussi travaillé plus tard avec l'illustrateur américain George Hull. Je leur ai donné des directions, envoyé des croquis et, eux, ils m'ont retourné des choses sublimes.
Le story-board, c'est un très bon outil de travail pour échanger avec ses équipes, notamment pour des scènes complexes ou spectaculaires. Sinon pour des séquences simples, c'est inutile, je pense. En ce moment, je travaille sur un dessin animé, donc pour le coup je fais tout le story-board moi-même.

C'est étonnant de faire appel à d'autres talents dans ce domaine alors que vous maîtrisez le dessin...
MC : Sur mon dernier long-métrage, Fred Blanchard et Gess ont signé le story-board. J'ai aussi travaillé avec Jean Rabasse pour les décors, car je savais qu'il allait m'apporter des éléments auxquels je n'aurais pas pensé. Ce fut aussi le cas, récemment, avec Sylvain Despretz pour un projet de Jodorowsky. C'est génial de donner des impulsions et d'être surpris par leurs retours. En revanche, pour mes courts-métrages, je préfère travailler seul. Un jour, j'aimerais travailler avec Marc-Antoine Mathieu, mais je n'ai pas encore trouvé le moyen que cela aboutisse.
PL : J'ai adoré voir dessiner Mœbius sur des bocks de bière pendant que nous allions boire des verres au café du coin, après les réunions du lundi à *Pilote*. Il partait des bottes et remontait. Comme une imprimante ! Un véritable mutant... *(Rires.)*
MC : Je retrouve cette même dextérité avec le Coréen Kim Jung Gi. Lui aussi est comme une table traçante...

JK : Oui, j'ai la chance de l'avoir vu travailler à son atelier au moment de mon adaptation de *Blueberry* au cinéma. Il me laissait regarder dans ses tiroirs et dans ses carnets. Des instants merveilleux !
Ma première rencontre avec lui se situe au moment d'adapter *Les Racines du mal* de Maurice G. Dantec avec le scénariste Joël Houssin. Marc nous accompagnait également sur ce projet... qui ne s'est finalement pas fait.

D'autres souvenirs avec Mœbius ?
JK : Je parlerais du jour où Jean a montré ses petits carnets à mon scénariste sur le film, Gérard Brach. Lui qui mettait la peinture bien au-dessus de la BD a alors compris le génie graphique de Jean Giraud. Je me souviens de la tête hallucinée de Gérard et du sourire malicieux de Jean quand je lui ai précisé que le carnet ne contenait pas des réductions de grands dessins mais qu'il avait en main des originaux, faits au Rotring 0,1 sans crayonné. *(Rires.)*
MC : J'ai vu quelques-uns de ses carnets lors de l'exposition à la Fondation Cartier. Il dessinait des univers dans des univers... C'était totalement incroyable.
PL : J'aurais aimé voir ce qu'il dessinait à cinq ans et demi. Il devait déjà avoir un don. Ce n'est pas seulement en travaillant du matin au soir qu'on parvient à un tel niveau.
MC : C'était un virtuose, un maître naturel de la perspective. Comme Winsor McCay, d'ailleurs, et Druillet.
PL : Quand je regarde les planches de Druillet, je perçois plus de labeur. Je ne vois pas non plus cette même fantaisie du trait.
JK : Moi, j'ai pris une très très grosse claque à la découverte de *Delirium*, de *Lone Sloane*.
MC : Et que dire de ses couleurs ! C'était comme un trip psychédélique ! Les couleurs de Druillet, on ne les avait encore jamais vues en bande dessinée... Son graphisme avait des fulgurances incroyables.
PL : Rappelons que Goscinny, dans son esprit d'ouverture, avait eu l'intelligence de les publier, même si *Lone Sloane* est assez éloigné d'*Iznogoud*.

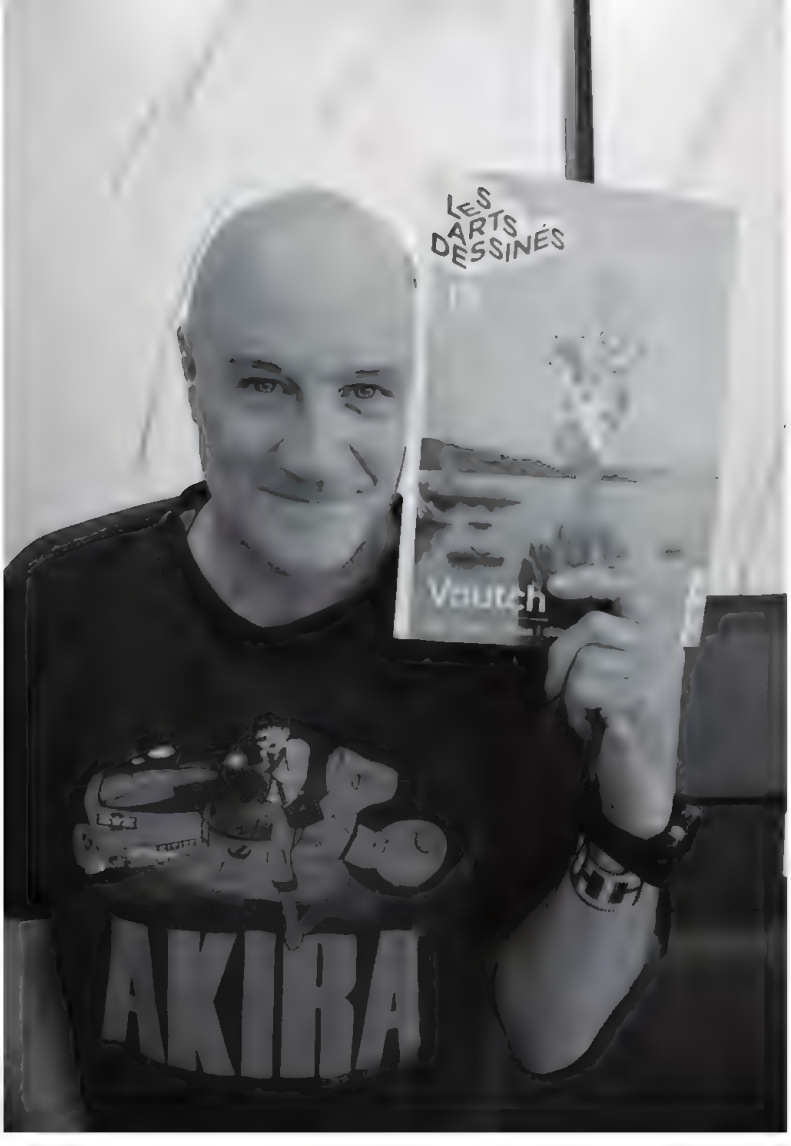
Ci-dessous : illustration de couverture pour ***La Tour*** (scénario Kounen & Ladgham, dessin Mr Fab)
© Kounen Ladgham & Mr Fab / Glénat

Qu'est-ce que vous appréciez dans le travail des uns et des autres ?
JK : Ce que je trouve génial dans le parcours de Patrice, c'est qu'il n'a pas cessé de faire des choses différentes. Je me souviens qu'après avoir vu *Tandem*, je me disais que c'était le même auteur qui avait réalisé *Les Bronzés* !
PL : C'est une liberté que tu obtiens de haute lutte ! Quand j'ai tourné *Les Bronzés*, je ne m'imaginais pas réaliser plus tard *Tandem* ou *Monsieur Hire*, en effet. Quand je vais voir les films des autres, c'est pour découvrir plein de choses différentes. Donc pourquoi je n'adopterais pas cette philosophie moi-même ?
JK : En bandes dessinées, la liberté est encore plus grande : tu peux tout faire avec ton crayon et même changer ton scénario en cours de route. Au cinéma, il faut batailler pour faire des films.
MC : La BD, tu la fais puis tu la vends. Un film, tu le vends, puis tu le fais ! *(Rires.)*

D'après vos expériences, voyez-vous une différence d'approche entre un illustrateur et un auteur de bande dessinée ?
PL : On pourrait hâtivement dire que le bédéiste est un réalisateur de cinéma rentré ou non assouvi, mais ce n'est pas vrai. La BD n'est pas un parent pauvre du cinéma. En quand j'échange avec certains auteurs sur le sujet, je ne ressens pas de jalousie à mon égard ni envers ma profession.
MC : Il y a des choses que l'on ne peut faire qu'en bande dessinée, comme *Krazy Kat*, *Sergent Laterreur* ou *Little Nemo*. Après, dans ce domaine, on distingue deux cas de figure : les auteurs complets (Fred, Mandryka, Marc-Antoine Mathieu, etc.) et ceux qui ne sont que scénaristes ou que dessinateurs. Peut-être que certains sont désireux de faire du cinéma, mais je ne suis pas sûr car la BD est un art en soi !
PL : Luc Besson a demandé à Mœbius et Mézières de travailler sur *Le Cinquième Élément*. Pour ma part, je n'ai jamais fait appel à des dessinateurs extérieurs.
JK : Le casting d'un dessinateur est le même que celui d'un acteur. Tu fais ton choix en fonction de ce que raconte ton histoire, tu peux aussi écrire pour un dessinateur comme tu peux écrire pour un acteur.
PL : Quand j'ai travaillé avec Gotlib sur *Les Vécés étaient fermés de l'intérieur*, nous n'adaptions pas une de ses BD. Non, notre but était de raconter une « enquête à la con » !

Chose amusante, vous êtes tous les trois liés au monde de la bande dessinée, cette année.
PL : Je viens en effet d'adapter en bande dessinée un scénario que j'avais écrit avec Jérôme Tonnerre, *Deux passantes dans la nuit*. J'ai aussi le projet d'adapter *Les Bijoux de la Castafiore* en prise de vues réelles. Mais l'adaptation du bouquin d'Hergé traîne car Peter Jackson et Steven Spielberg ont acheté les droits de tous les albums et les négociations ne sont pas faciles, mais nous allons y arriver. Sinon, je suis moi-même devenu un personnage de BD dans l'essai de Joub et Nicoby, qui m'ont suivi pendant des mois pour réaliser *Leconte fait son cinéma* chez Dupuis !

Concernant votre projet, pourquoi avoir choisi cet album d'Hergé, en particulier ?
PL : Parce que c'est l'aventure la moins aventureuse de *Tintin*, et sans doute la plus joliment photographique. Je l'envisage comme un exercice très respectueux de l'univers de *Tintin*, de la ligne claire, des aplats de couleurs, etc.
MC : Si tu as besoin de quelqu'un pour la séquence où la télé se dérègle, je suis ton homme ! *(Rires.)*
JK : Beaucoup de réalisateurs ont été influencés par la bande dessinée. Je pense à Ridley Scott sur *Blade Runner*, Steven Spielberg pour *Indiana Jones*, Georges Lucas avec *La Guerre des étoiles*, etc. L'inverse existe aussi. Logique, car ce sont deux mondes de l'image...



© Photo F. Basser

Le casting d'un dessinateur est le même que celui d'un acteur. Tu fais ton choix en fonction de ce que raconte ton histoire.

JAN **KOUNEN**

Marc, vous êtes quant à vous au générique du tome 2 de *Tremen*...
MC : Yves Schlirf, directeur éditorial de Dargaud Benelux, m'a d'abord contacté pour une postface du premier opus (la préface étant de Philippe Druillet). Comme j'ai adoré l'univers de *Tremen*, j'ai bien évidemment tout de suite accepté. Un an après avoir rencontré Pim Bos aux Utopiales de Nantes, Yves et Pim m'ont demandé de coécrire le second volume. Je suis parti de cet univers déjà fort riche et des idées que l'auteur souhaitait développer. Je me suis mis complètement au service de la vision de Pim.

Et c'est du muet !
MC : Mon premier scénario pour un autre ne comporte en effet pas de textes ! *(Rires.)* Mais à quoi bon, son art visuel dégage une telle force ! J'ai aussi en projet une BD avec le scénariste François Corteggiani et des scénarios de films qui ne se feront sûrement jamais...

Jan, de votre côté, vous signez le scénario de *La Tour* chez Glénat.
JK : Mon histoire rejoint celle de Patrice sur *Deux passantes dans la nuit*, à savoir un scénario destiné à un autre support – pas un film mais une série télé. J'étais allé voir Mr Fab – mon alter ego aux costumes ou au story-board sur bon nombre de mes films – pour lui demander d'en faire le design. Le projet capotant, avec Omar Ladgham, nous avons décidé de l'adapter en BD et de demander à Mr Fab de le dessiner. Nous avons réalisé l'album pendant le confinement. J'ai adoré la liberté possible avec ce support. Trois tomes sont prévus. Ils correspondent à la première saison et nous avons déjà les idées prévues pour les autres saisons.

Marc, comment avez-vous travaillé avec le Néerlandais Pim Bos ?
MC : Uniquement par correspondance. Je lui proposais des idées et lui piochait ce qui lui plaisait.
JK : En BD, nous, réalisateurs, sommes au service du dessinateur ! *(Rires.)*

MC : À la différence de toi, je ne suis pas parti de mon univers, mais du sien. Ce n'est pas la première fois que je suis au service d'un autre artiste, et l'expérience acquise, par exemple avec Gaspard Noé pour *Enter the Void*, m'a beaucoup aidé.
JK : Moi, j'ai beaucoup embêté Mr Fab sur les cadrages, car c'est ma vie de cinéaste, je cadre mes films et suis bien sûr attentif au découpage. Les langages BD et cinéma sont proches. Le savoir-faire du cinéma marche pour la BD et vice-versa.

Jan, je vois que vous portez un T-shirt *Akira* (Marc porte lui un T-shirt représentant le *Nostromo*, le vaisseau d'*Alien*).
JK : Ce T-shirt a trente ans ! Je le portais déjà lors du tournage de *Dobermann* en 1997. Ce sont plus les films animés que les mangas qui m'intéressent. J'ai découvert l'œuvre de Miyazaki lors d'une projection privée avec des auteurs de *Métal hurlant* : Jean-Pierre Dionnet, Mœbius, etc. Marc est bien plus lecteur de mangas que moi..
MC : J'ai découvert *Astro Boy* au cinéma, lors de courts-métrages projetés juste avant le film principal. C'était à la fin des années 1960. À la fin des années 1970, je dévorais la revue *Le Cri qui tue*. Je continue à lire beaucoup de mangas. Je ne saurais trop vous conseiller de lire des auteurs japonais comme Tsutomu Nihei, son univers est incroyable, Nagabe pour *L'Enfant et le Maudit*, le Coréen Boichi et son *Origin*... Sinon, je me permets de vous signaler que JC Menu m'a fait l'honneur d'une compilation de mes deux albums à l'Association qui s'intitule *Contrapunktiques*.

Et nous, vos bouquins ! Messieurs, un grand merci pour cette rencontre...

Par **Gérard Mordillat**

HENRI LABBÉ

TRIPES ET STRIPS...

PAROLES DE **SAGE**

D'abord éditeur chez Eden, **Henri Labbé** a notamment publié Didier Daeninckx, Orlando de Rudder, Marc Villard, Isabelle Langerome, Jean-Bernard Pouy, Éric Fottorino et des dessinateurs comme Nicole Claveloux, Loustal, Nicolas Vial, Miles Hyman, Xavier Gorce, CharlÉlie Couture... Désormais décorateur pour le théâtre et le cinéma (j'ai eu le plaisir de travailler avec lui sur mes films *Les Vivants et les Morts*, *Mélancolie ouvrière*), il ne cesse de dessiner. Ses dessins *Nevrose Spiritual* paraîtront en 2022 aux éditions du Clos.

HENRI **LABBÉ**
© Photo DR

Les dessins d'Henri Labbé appartiennent au grotesque médiéval, où tout ce qui est physique est dénué de valeur. L'âme seule peut connaître le beau. Les membres, les organes, les fluides expriment la misérable condition dont l'homme (l'humain) ne peut s'arracher qu'en rejoignant la lumière divine, qui à la fois l'éblouit et l'auréole.

Henri Labbé nous dessine comme des vers, des insectes, des morceaux d'intestins, des charognes, de la viande à battre ou à jeter. Il y a des membres tordus, découpés, des cœurs, des poumons, des os, des sexes semblables à de pauvres chiffes molles tirebouchonnées. Il y a des monstres en quête d'une figure humaine et qui s'en moquent dès qu'ils la trouvent ou s'effraient d'eux-mêmes. Ses dessins se boyautent, se gondolent, se fendent la poire, se régalant de leur monstrueuse obscénité.

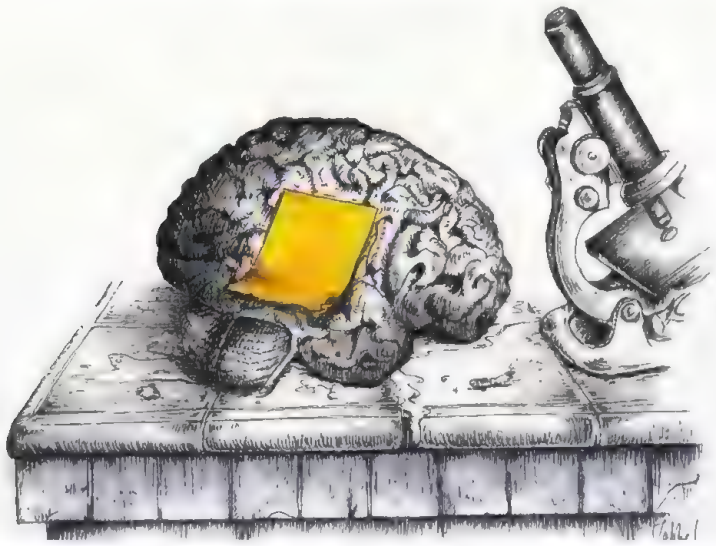
Entre le réalisme et l'abstraction, le grotesque est la troisième voie du dessin (et, dans une moindre mesure, de la peinture). Au réalisme, il emprunte la figuration, mais libérée de la contrainte de la ressemblance. À l'abstraction, il vole l'idée que la conscience peut prendre forme et matière. On pense aux œuvres d'Unica Zürn, d'Hans Bellmer ou de Fred Deux.

Les dessins d'Henri Labbé ne sont pas hors du temps. S'ils portent en eux la mémoire des horreurs du passé, ils traquent aussi l'horreur contemporaine.

Comme un miroir cruel...

Sous sa plume apparaissent des êtres vus après la bataille, la manifestation, l'interrogatoire. Leurs restes sanglants et tourmentés témoignent à charge contre les guerres, les répressions, les tortures ; toutes les guerres, toutes les répressions, toutes les tortures. L'individu est saisi juste avant la mort ou juste après, dans cette zone périlleuse où la vie tient encore – pour un instant – en équilibre sur un fil au-dessus du néant. Labbé travaille la chair, la viande dans les jeux du cirque, le bordel boucherie, ici et maintenant. Ses dessins sont exposés crus à l'étal. Impossible de détourner le regard et de se boucher le nez. Ils nous jaugent, voire ils nous jugent de leurs grimaces.

Henri Labbé ne tend pas au spectateur un miroir aimable face auquel il pourrait soupirer : « *Tu es le ou la plus belle.* » Il tend un miroir cruel qui n'a pour message que « *Tu es ça* » : un gnome, une gargouille, un vilain qui te ressemble plus authentiquement que n'importe quelle photo d'identité. Le dedans déborde le dehors.



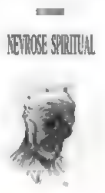
Autopsie d'Aloïs Alzheimer
© Henri Labbe / Éditions du Clos

Un grand ricaneur

Vulgairement parlant, son dessin « met ses tripes sur la table ». Pour s'y reconnaître, cela demande effort et courage. Pour l'audacieux ou l'audacieuse qui s'y risque apparaît alors une vérité violente surgie des gouffres de l'imagination. Peut-être du cauchemar climatisé où nous attendons la mort ? Une image anarchiste récusant l'ordre bourgeois du trait de bonne compagnie. Ça grouille, ça grince, ça râle dans un concert de verres brisés et d'incendie.

Labbé est un grand ricaneur qui joue des coudes entre Goya et Topor. Prenant au premier la noirceur du trait, l'affrontement au réel, et au second l'humour provocateur du clown et sa désespérance.

« *Quel mystère cherches-tu ?* » demandait Lautréamont dans *Les Chants de Maldoror*. Ce mystère, ce clou arraché dans l'être, Henri Labbé le cherche sur le terrain de l'histoire et de la politique. Hors de toute question de foi ou de religion, son travail prend une dimension prophétique. Une apocalypse sans dieu ni maître. Il y a dans les corps douloureux qu'il nous montre, dans les visages détruits, les bras et les jambes brutalisés comme la prémonition de ce à quoi nous condamne l'enfant maudit du néolibéralisme : le néofascisme. Cette Méduse, cette Gorgone, cette horreur qui vient ; qui est déjà là, devant nos yeux et que nous refusons de voir... Reste le rire, aussi noir soit-il, le trait d'esprit, le calembour dessiné comme arme ultime contre le pire. ■



NEVROSE SPIRITUAL
PAR **HENRI LABBÉ**
ÉDITIONS DU CLOS
(À paraître en 2022)

Était-il chauve ?
© Henri Labbé / Éditions du Clos

Vendredi
3 décembre
dès 18h30
Entrée libre

Cérémonie
performances
& soirée
HEAD–Genève

PRIX
TÖPFFER
DE LA BANDE DESSINÉE
2021

prixtopffer.ch HEAD–Genève, Av. de Châtelaine 5, 1203 Genève #prixtopffer

Scannez ce QR code et découvrez l'affiche réalisée par Catherine Meurisse, Grand Prix Töpffer 2021

Partenaires médias

Par **Frédéric Bosser**

CHRISTIAN BERST

BERST = BRUT

Preuve que le monde de la bande dessinée ne cesse de s'ouvrir à tous les publics et toutes les formes d'art, ***Un monde d'art brut*** est un très bel ouvrage initiatique sur cet art longtemps appelé « l'art des fous ». **Christian Berst**, spécialiste et grand défenseur de l'art brut via ses écrits et son implication, en est le scénariste. Nous l'avons rencontré à la galerie située dans le Marais qui porte son nom.

CHRISTIAN **BERST**
© Photo Galerie Christian Berst Art Brut

Vous voilà scénariste de bande dessinée…
C'est le fruit d'une rencontre avec Guy Delcourt, collectionneur d'art brut et d'art premier. Cela faisait plusieurs années qu'il me poussait à écrire un scénario de BD où je parlerais de ce mouvement artistique qui me tient à cœur depuis très longtemps maintenant. Restait à trouver un dessinateur intéressé par le sujet. Ce fut le cas avec l'Espagnol Oriol Malet, qui s'est enthousiasmé sur ce projet et qui l'a pris à bras-le-corps.

Comment avez-vous abordé votre scénario ?
Je voulais d'une histoire mettant en valeur ces artistes qui, suite très souvent à une fracture, un chaos, un pas de côté, se montrent très créatifs sur un terrain fécond sans jamais vouloir s'inscrire dans l'histoire de l'art. J'espère que les lecteurs, en refermant ce livre, se poseront les questions du périmètre de l'art brut. Mon fil rouge, je l'ai trouvé avec l'introduction de trois personnages essentiels : Hans Prinzhorn (un psychothérapeute, auteur d'*Expressions de la folie* en 1922), Jean Dubuffet (un artiste qui a défendu et collectionné cet art) et Harald Szeemann, celui qui essaie de trouver comment tous ces éléments dialoguent entre eux en organisant de nombreuses expositions. Je pense qu'à l'intersection de ces trois regards, nous ne sommes pas loin de la vérité.

Planche extraite de l'album
© Berst & Malet / Delcourt

Ces trois personnalités devisent principalement sur cinq artistes : Henry Darger, Madge Gill, Jean Perdrizet, Mary T. Smith, Carlo Zinelli et Adolf Wölfli. Comment définissez-vous cette sélection ?
Ce choix réduit m'a permis de cibler les différentes typologies d'artistes bruts. J'aurais pu en prendre de plus convenues comme la Suissesse Aloïse Corbaz par exemple. Tous sont des inventeurs, des cosmologues, des personnes qui à un moment donné sont des reconstructeurs de mondes. Perdrizet use par exemple de ses connaissances scientifiques pour imaginer un monde poétique.

Comment avez-vous rencontré l'art brut ?
Par un livre sur Adolf Wölfli qui m'a fait penser que j'avais lu dans le passé d'autres livres sur le sujet, dont *Prospectus et tous écrits suivants* de Jean Dubuffet. Ce dernier a eu le mérite d'avoir mis un nom sur un champ d'expression qui était jusqu'alors en dehors des radars. C'est là que tout a basculé, que j'ai changé de métier, ouvert une galerie et me suis entouré de collaborateurs et d'artistes vivants ou disparus pour continuer à défendre cet art peuplé de gens extraordinaires.

UN MONDE D'ART BRUT
PAR **BERST** & **MALET**
ÉDITIONS DELCOURT
120 pages couleurs, le 13 octobre

EXPOSITION À **THE BRIDGE**
Du 14 octobre au 21 novembre
3-5 passage des Gravilliers, 75003 Paris
Du mercredi au dimanche de 14 h à 19 h

La Région
Auvergne-Rhône-Alpes
JE SOUTIENS
LES LIBRAIRIES
DANS MA RÉGION
En vous rendant chez votre libraire, vous soutenez les acteurs du monde du livre. Les libraires d'Auvergne-Rhône-Alpes mettent en avant les auteurs et éditeurs régionaux. Venez les découvrir !

Pour plus d'informations
auvergnerhonealpes.fr

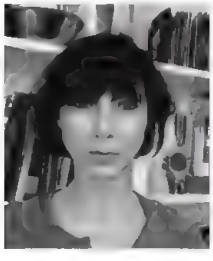
Vous reconnaîtrez les libraires partenaires grâce au label

Par **Isabelle Delorme**

LA PARTIE

LA PARTIE ENTRE DANS LE JEU

De l'étonnement, du réconfort et même du trouble en allant chercher dans la création française et étrangère : telles sont les promesses du nouvel éditeur **La Partie**, qui a publié ses premiers livres cet été. La jeune maison a été cofondée par **Béatrice Vincent** et **Camille Vasseur**, deux anciennes de chez Albin Michel Jeunesse. Rencontre avec la première nommée.



BEATRICE **VINCENT**
© Photo DR

Pourquoi avez-vous décidé de lancer cette nouvelle maison d'édition en janvier 2021 ?
J'ai travaillé presque vingt-cinq ans chez Albin Michel Jeunesse, ce qui m'a permis de développer il y a une quinzaine d'années un catalogue de livres illustrés autour d'une famille de créateurs, rassemblés en 2016 sous la dénomination Trapèze. J'avais la chance de travailler dans une grande liberté, mais j'ai eu le sentiment d'atteindre les limites de ce qu'une grande maison pouvait faire pour un si petit catalogue.

La ligne éditoriale de La Partie, qui bénéficie du soutien de la maison Gallimard, semble viser une certaine exigence artistique et littéraire !
C'est exact ! En tout cas, nous avons cette exigence de prendre au pied de la lettre le terme de littérature jeunesse, avec l'intention de surprendre le lecteur et de provoquer une forme de choc littéraire, que ce soit dans le rapport texte-image, des textes très forts ou les images elles-mêmes dans nos livres sans textes.

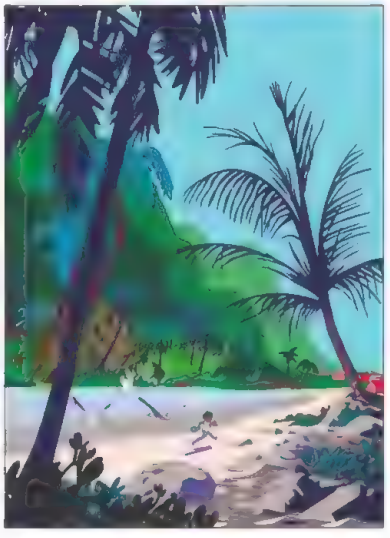


Illustration extraite de *La Perle*
© Ramstein & Arégui / La Partie

La maison annonce une douzaine de titres pour l'automne. Pouvez-vous nous parler des nouveaux livres de Beatrice Alemagna, Anne-Margot Ramstein et Matthias Arégui ?
Beatrice Alemagna a réalisé dans l'album *Adieu Blanche Neige* un travail de peinture d'une liberté flamboyante ! Dans le livre sans texte *La Perle*, d'Anne-Margot Ramstein et Matthias Arégui, on trouve au contraire une forme de rigueur extrême et de maîtrise totale à la fois du dessin et de la narration. Ces deux livres aux univers et sensibilités très différents marqueront notre rentrée.

Une illustration de *Adieu Blanche Neige*
© Beatrice Alemagna / La Partie

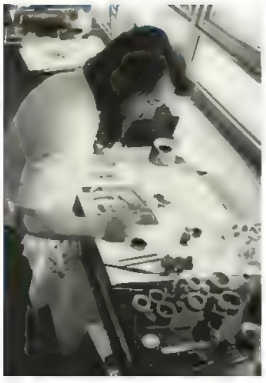
À paraître cet automne :
LA PERLE **(Anne-Margot Ramstein & Matthias Arégui)** le 21 octobre
ADIEU BLANCHE NEIGE **(Beatrice Alemagna)** le 11 novembre

M
'O
MUSÉE D'ORSAY 12.OCT. 2021- 13.FÉVR. 2022
Signac collectionneur
RÉSERVATION À L'AVANCE CONSEILLÉE
Crédit du Nord
EPMO
BILLETS
musee-orsay.fr

Par **Frédéric Bosser**

ALAIN LE FOLL

LE **POÈTE** DES IMAGES



Alain Le Foll dans son atelier
© Succession A. Le Foll

Alain Le Foll aurait sûrement continué à enchanter notre monde avec sa poésie, son imagination et ses images pleines de délicatesse si la mort ne l'avait pas emporté en 1981, l'année de ses quarante-six ans. Malgré la brièveté de sa carrière, il reste un des plus importants dessinateurs français de la période 1960-1970. La Ville d'Évian lui consacre une sublime exposition à l'occasion du quarantième anniversaire de sa disparition. Nous nous y sommes rendus le cœur léger.

L'exposition commence logiquement par son important travail en publicité qui l'a fait connaître du grand public. En signant à la fin des années 1950 de nombreuses campagnes publicitaires, notamment pour l'eau d'Évian ou pour le bain moussant Obao, le travail d'Alain Le Foll a marqué les esprits. Si son style varie en fonction du sujet traité, on reconnaît tout de suite son univers, ses compositions et ses couleurs inimitables. Plus tard, il signera avec l'agence Delpire de magnifiques campagnes pour Citroën dans un style décalé.

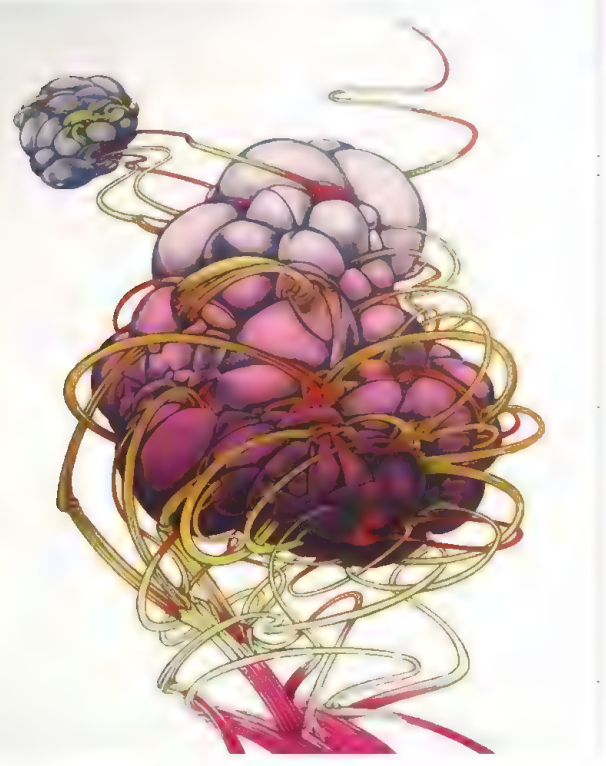
Drill (1963), lithographie sur papier ocre 94,3 x 44,8 cm
© Collection particulière

Illustrer des textes ou des articles

Le parcours met ensuite en valeur son travail pour la presse et l'édition. Ses premières commandes seront pour le magazine *Elle* entre 1959 et 1960, pour illustrer plusieurs histoires parues en feuilleton du roman de Rona Jaffe, *Rien n'est trop beau*. Pour chaque histoire, il adopte un style différent. En 1960, pour ce même support, il propose pour la première fois la thématique florale qui deviendra son motif récurrent. Par la suite, il travaillera régulièrement pour *Marie-Claire* et *Twen*. En édition, son talent s'exerce notamment pour le Club français du livre (*La Rose et l'Anneau* de William Thackeray), les éditions du Cerf (*Les Trois Arbres du samouraï*) et Delpire (*Sindbad le marin*, *C'est le bouquet !*).

Dernières aventures

L'exposition se conclut sur son travail pour les arts décoratifs avec de nombreuses porcelaines peintes pour la manufacture allemande Rosenthal et des papiers peints pour la société Zuber, puis sur des œuvres plus personnelles dont la figure humaine est exclue. On découvre alors de magnifiques motifs et des paysages d'eau et de pierre avec des analogies fortes entre le monde animal, végétal et minéral. Un voyage auquel il est possible de participer jusqu'au début de l'année prochaine.



Anatomie IV, planche tirée de l'album *Extrait du corps* (1971)
Lithographie 56,2 x 45,5 cm
© Collection particulière

ALAIN LE FOLL
MAÎTRE DE L'IMAGINAIRE
PALAIS LUMIÈRE, ÉVIAN
Jusqu'au 2 janvier 2022
Ouvert tous les jours de 14 h à 18 h
Tél. . 33 (0)4 50 83 15 90.
www.ville-evian.fr

LE CÉLÈBRE ROMAN
DE **VICTORIA MAS**
EN BANDE DESSINÉE

En librairie

AUSSI À L'ÉCRAN
AVEC **MÉLANIE LAURENT**
ET **LOU DE LAÂGE**

ALBIN MICHEL

Par **Frédéric Bosser**

PEINTURE

GAHEE PARK

PREMIÈRE EN FRANCE !

Côté peinture, nous souhaitions mettre en avant le travail de **GaHee Park**, jeune artiste sud-coréenne dont l'œuvre commence à intéresser les collectionneurs du monde entier, grâce à sa présence dans la célèbre galerie dirigée par Emmanuel Perrotin.

Three Faces and a Shadow (2021)
Huile sur toile 132 x 122 cm
© Courtesy Gahee Park & Perrotin / Photo Paul Litherland

La peinture figurative était à l'honneur en ce mois de septembre à la galerie Perrotin avec la première exposition sur le sol français de GaHee Park. Cette artiste a grandi en Corée du Sud avant de partir étudier aux États-Unis. Ce choix de vie lui permet de fuir une emprise tant parentale que religieuse qui engendre des envies d'émancipation et de liberté que l'on va vite retrouver dans son expression artistique.

Peindre le quotidien

En peignant des scènes du quotidien, l'artiste porte un regard de femme sur les corps, le sien comme celui des autres. Elle y ajoute souvent une présence animale ou végétale, comme pour nous rappeler leur importance pour notre équilibre. Ce travail se rapproche alors d'un certain Pierre Le-Tan. En peignant des œuvres emplies de mains aux ongles vernis mais également de nombreuses paires d'yeux, organes vitaux fortement connotés et cruciaux pour l'artiste, elle nous invite à nous regarder, nous observer, interpeller, désirer, embrasser, caresser, aimer... avec une grande liberté.

A Spider with Couple (2021) Huile sur toile 132 x 122 cm
© Courtesy Gahee Park & Perrotin / Photo Paul Litherland

Un travail sur le détail

Ce qui est intéressant dans ce travail, ce sont aussi les détails disposés çà et là, beaucoup étant comme zoomés, nous obligeant à nous interroger sur les rapports humains, leur temporalité, leur beauté... Cette approche nous interroge aussi sur la place de la peinture figurative au XXIe siècle, sur la manière de se défaire des conventions et de s'en détourner. On pense alors beaucoup aux peintures de Jean Hélion ou Richard Lindner, aux illustrations des années 1990 de Véronique Le Besnerais comme aux papiers découpés d'Anna Sommer, en découvrant cette œuvre amenée à grandir, car cette artiste n'a après tout que trente-six ans. À suivre !

GALERIE PERROTIN
76, rue de Turenne – 75003 Paris
Du mardi au samedi de 11 h à 19 h
www.perrotin.com

DOMINIQUE BERTAIL

EXPOSITION

Madeleine, résistante

GALERIE BARBIER

©Bertail / Morvan / Dupuis

07 OCT 2021
06 NOV 2021

10 rue Choron, 75009 Paris
Métro Notre-Dame de Lorette,
Saint-Georges, Cadet
du mardi au samedi

de 14 h à 19 h 30 ou sur rendez-vous
06 80 06 29 95
info@galeriebarbier.com
www.galeriebarbier.com

ILLUSTRATION

44 LÉO KOUPER

Le mime Marceau de l'affiche |

NÉJIB /p.30
Identité graphique |

REVUE LAGON /p.40
Hors des cases |

32 EVER MEULEN

Le dessin à toute berzingue ! |

52

ALFRED

Les 7 péchés capitaux

Gora contemplatif

Après *Hôtel Atlantide*, **Serge Kliaving** réinterprète le personnage du loup du *Petit Chaperon rouge* dans un récit muet réalisé à l'encre. L'ambiance est surréaliste au possible tant l'enchaînement des dessins est surprenant. Entre le loup de la tradition avec bonnet de nuit de grand-mère et l'homme à chapeau melon qui se contemple à travers un miroir, le lecteur va pouvoir compter les références multiples aux univers de René Magritte ou Paul Landowski à travers les personnages. Dans la série rêve éveillé du trimestre, ***La Maison du loup*** est l'ouvrage à ne pas rater de cette fin d'année. ■ **GV**

LA MAISON DU LOUP
Par Serge Kliaving, éditions Le Tripode
Beau livre broché avec rabats, 120 pages N&B, 17 €, disponible

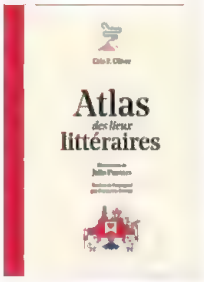
Les artistes s'interrogent

À l'initiative de la ville, ***100 femmes qui ont fait Lausanne*** dresse le portrait d'autant d'habitantes de la cité qui ont activement contribué à l'évolution de la condition féminine au cours des XIXe et XXe siècles, époque où la parité homme/femme était loin d'être acquise. Rédigé par un collectif sous la houlette de Joël Jenzer, l'ouvrage s'appuie sur une solide documentation. Les textes sont illustrés en toute liberté par **Hélène Becquelin**, l'autrice de *1979*, un roman graphique où elle raconte non sans humour son adolescence en internat à l'époque du punk et de la new wave. Autant dire qu'elle connaît le sens du mot combat. ■ **GV**

100 FEMMES QUI ONT FAIT LAUSANNE
Ouvrage collectif illustré par Hélène Becquelin, éditions Antipodes
Livre broché 158 pages, 22 €, disponible

Le guide du rêv'art

Cinéphiles, lecteurs, lectrices de tout poil, amateurs de lieux étranges tirés de livres ou bien de films, cet ***Atlas des lieux littéraires*** imaginé par **Cris F. Oliver** et illustré par **Julio Fuentes** est pour vous. De *1984* à *Harry Potter*, en passant par *Le Monde de Narnia*, la chocolaterie Wonka, Oz ou l'astéroïde B 612, les deux auteurs espagnols ont réalisé le guide du routard rêveur en commentant, analysant, détaillant plus d'une trentaine de lieux mythiques sortis de l'imagination de George Orwell, J. K. Rowling ou C. S. Lewis comme s'il s'agissait de n'importe quel coin du globe. D'ailleurs, à ce sujet, les indications fournies pour se rendre au Pays imaginaire sont nickel. ■ **GV**

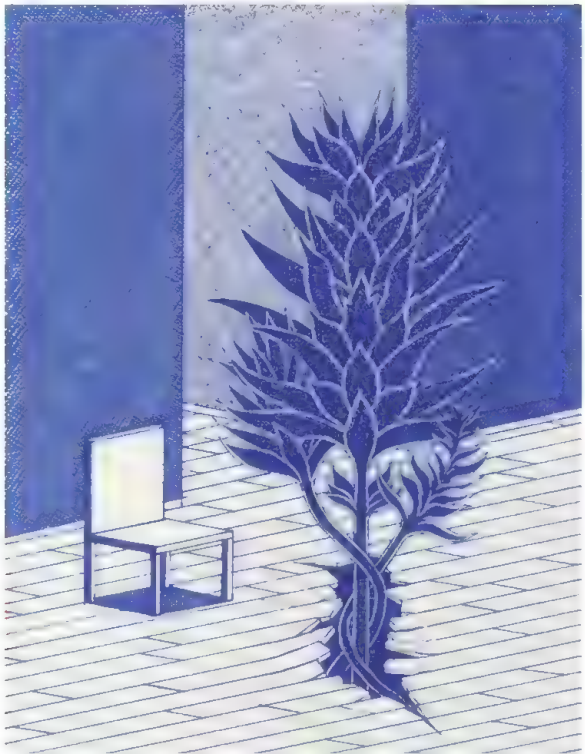


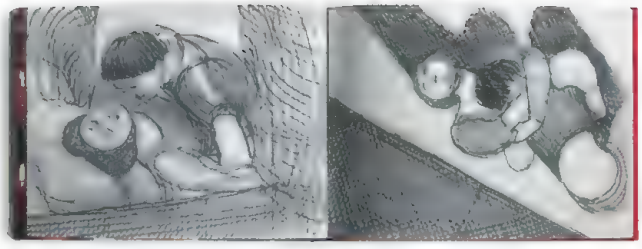
ATLAS DES LIEUX LITTÉRAIRES
Par Oliver & Fuentes, éditions Format
Livre relié, 130 pages couleurs, 25 €, disponible

Simple comme un coup de Bic

Entre figuratif, recherche de l'abstraction et trait minimaliste, **Kevin Lucbert** propose dans ce catalogue d'exposition un bel assortiment de ses rêves géométriques entièrement exécutés au Bic Cristal bleu ou rouge. Maître du détail qui change tout, cet artiste français expatrié à Berlin a été élevé dans un paysage urbain uniquement nourri aux influences parfaitement assimilées d'Alfred Kubin, Escher, Philippe Mohlitz ou François Schuiten et Benoît Peeters. À noter que le catalogue est aussi disponible avec un dessin original à 220 € ou avec un ex-libris pour 50 €. ■ **GV**

BLUE AND RED LINES
Par Kevin Lucbert, éditions Huberty & Breyne
Livre broché avec rabats, 96 pages couleurs, 30 €, disponible





Le coin du noir et blanc

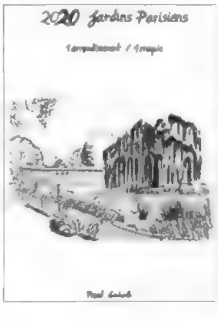
Avec ce carnet à dessins ***Roméo et Juliette***, **Lorenzo Mattotti** donne sa vision personnelle du drame shakespearien. À travers une succession de 54 dessins à la mine de plomb, l'auteur italien capte regards fugaces et moments d'intimité de ce que fut l'unique nuit passée ensemble par les amants les plus célèbres au monde. Dans un registre tout aussi crayonné, la rédaction de France Inter a décerné le label Jeune Talent à la Suissesse **Simone F. Baumann** pour son roman graphique ***Simone et moi***, une sélection de plus de 350 pages de ses carnets autobiographiques débutés dans le monde du fanzinat. Traduite du suisse alémanique par l'éditeur et Thomas Ott, cette BD que n'aurait pas reniée Otto Dix est un très bel aperçu du mal qu'ont certains à supporter le monde qui les entoure. ■ **GV**

ROMÉO & JULIETTE
Par Lorenzo Mattotti, éditions Martin de Halleux
Reliure cartonnée et cousue, 64 pages N&B, 19 €, le 1er octobre

SIMONE ET MOI
Par Simone F. Baumann, éditions Martin de Halleux
Reliure cousue, album broché avec rabats intérieurs, 352 pages N&B, 29 €, disponible

Sport & santé

Sorti il y a quelques mois déjà, ***2020 jardins parisiens*** a été entièrement réalisé du sol au plafond par **Pascal Giudicelli**. Le concept est simple comme un trait de crayon : visiter Paris à travers vingt jardins dans autant d'arrondissements de la capitale. À chaque fois, l'auteur dessine le jardin au feutre avant d'y ajouter un spécimen de la flore qui pousse dans les lieux. Didactique, inventif, ce petit guide aussi poétique qu'instructif sera l'occasion pour beaucoup de visiter la plus belle ville du monde. ■ **GV**



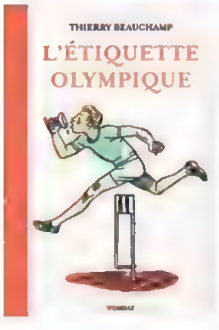
2020 JARDINS PARISIENS
Par Pascal Giudicelli, éditions Copernic
Livre broché 154 pages N&B, 12 €, disponible

La couleur de l'espérance

Sous-titré *Conte pour les grands*, ***La légende de Conair Mór, roi d'Irlande*** est un conte écrit par **Jean-Louis Roux** qui s'inspire librement d'une légende irlandaise. Le fils cadet d'un menuisier s'égare dans la forêt. Les oiseaux, qu'il est le seul à pouvoir comprendre, lui révèlent qu'il sera le futur roi de Tara. Mais voilà, l'enfant est pour l'instant bien trop jeune pour être vraiment intéressé par ce genre de destin. Magistralement illustré par trente dessins de **Sergio Toppi**, l'ouvrage de format A5 est tout simplement magique une fois ouvert. ■ **GV**

LA LÉGENDE DE CONAIR MÓR, ROI D'IRLANDE
Par Toppi & Roux, éditions Mosquito
Album relié, 54 pages, 15 €, disponible

La bibliothèque de poche illustrée



Afin de rappeler la finalité de l'esprit olympique où le plus important n'est pas forcément la gagne, **Thierry Beauchamp** nous dévoile toute une série d'anecdotes incroyables sur les premières olympiades lancées par le baron Pierre de Coubertin... Ah non, l'auteur nous dit que ce n'est pas lui mais un docteur anglais. Magistralement illustré par **François Ayroles**, ***L'Étiquette olympique*** sera la poilade d'or du trimestre. Dans un autre registre, le graphiste japonais **Bunpei Yorifuji** raconte son quotidien d'artiste dans ***Le Dessin et les Mots, réflexion sur la pratique du design***, où il s'interroge sur son rôle de designer au sein de la société. ■ **GV**

L'ÉTIQUETTE OLYMPIQUE
Par Beauchamp & Ayroles, éditions Wombat
Livre broché, 96 pages, 13 €, disponible

LE DESSIN ET LES MOTS
Par Bunpei Yorifuji, éditions B42
Livre relié broché sous jaquette, 206 pages illustrées, 20 €, disponible

Par **Frédéric Bosser**

NÉJIB

IDENTITÉ GRAPHIQUE

Si nous devons à **Néjib** plusieurs albums de bande dessinée – la série *Swan* et *Stupor Mundi* chez Gallimard BD, notamment –, le dessinateur s'adonne aussi à un travail de graphiste pour ce même éditeur[1]. Et pour ce qui nous intéresse aujourd'hui, également pour le théâtre de la Tempête, situé à la Cartouchertie du bois de Vincennes.

NÉJIB
© Photo Frédéric Bosser

Comme pour beaucoup de travaux de commande, l'histoire commence par une rencontre : « *Je connaissais l'équipe du théâtre, notamment son directeur, Clément Poirée, qui travaillait ponctuellement pour Gallimard. Quand il a été question, il y a cinq ans, de renouveler son identité graphique, il a pensé à moi. Il voulait que je revienne au côté très brut d'origine des affiches de ce théâtre qui s'était un peu perdu au fil des années* », nous raconte Néjib.

L'illustrateur pense alors à l'efficacité des pochettes de disques de Laurent Seroussi pour Alain Bashung, Jane Birkin ou Stephan Eicher. Il se souvient aussi d'avoir lu que ce dernier venait avec un tout petit dessin, et un seul, et qu'il ne laissait pas le choix au commanditaire. Libre à celui-ci d'accepter ou non sa proposition.

Néjib élabore des propositions fictives sur des pièces connues pour finir de convaincre l'équipe de la Tempête, et il entame alors sa première série d'affiches. Les dessins sont ensuite repris dans le livret de saison, qui comporte quelques esquisses préparatoires. Certaines seront réutilisées pour les dossiers de presse. « *Comme quoi, il ne faut rien jeter quand on est graphiste si on veut gagner sa vie !* » s'amuse-t-il.

Son organisation du travail

« *Je travaille d'après le texte des pièces : un pitch quand c'est une création, des captations, des échanges avec les auteurs ou les metteurs en scène. Il m'arrive d'aller aussi les voir en répétitions, surtout quand ça se déroule sur le site. Parfois, la pièce change totalement d'orientation, ce qui m'oblige à refaire l'affiche.* » Cet échange entre auteurs montre combien il est difficile de travailler les affiches d'une saison en amont, surtout quand il s'agit de créations. « *Pour résumer une pièce en un dessin, j'utilise souvent l'un de ses éléments marquants* (un accessoire, une idée de scénographie, une couleur dominante…) *avec l'accord des intéressés. Je dois aussi tenir compte de l'ensemble de la saison pour que le programme soit bien cohérent. C'est compliqué, car chaque metteur en scène peut exprimer des demandes spécifiques. Ils peuvent avoir des idées très arrêtées. Dans ce cas-là, c'est Clément qui tempère entre eux et moi.* » Et de préciser que, par rapport à d'autres théâtres comme celui du Rond-Point, il y a rarement des têtes d'affiche, donc des « stars » à représenter au théâtre de la Tempête, ce qui le décharge d'une pression.

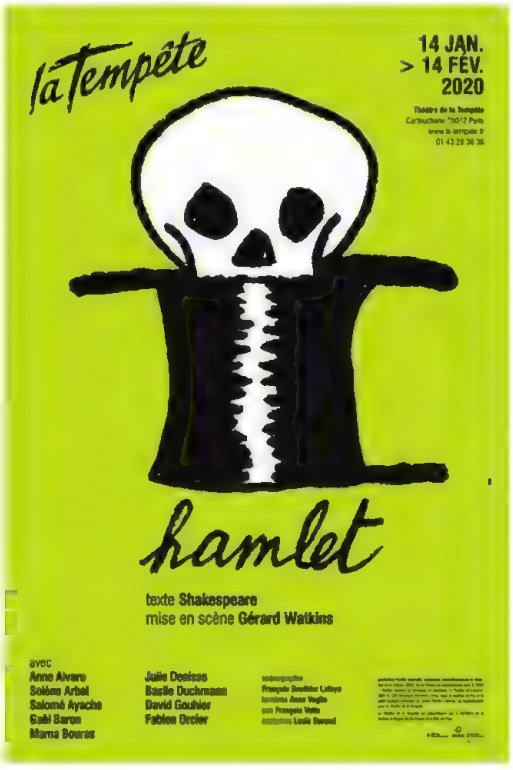
Daddy papillon, la folie de l'exil, et ***Aux poings***, deux affiches conçues par Néjib pour le théâtre de la Tempête
© Néjib

Esquisses de recherches
© Néjib

[1] Lire notre article sur la couverture de *Fantômes*, *Art Spiegelman* de Chloé Vollmer-Lo et Néjib, et sur les images grand format de la série *Swan* chez Dargaud.

Recherche pour le visuel de la saison 2021-2022
© Néjib

Hamlet, affiche pour le théâtre de la Tempête
© Néjib



Un dessin simple et efficace

Comme tout affichiste, Néjib – né en Tunisie en 1976, et formé au graphisme aux Arts déco de Paris – part du principe qu'une affiche de théâtre doit être vue tout de suite, surtout quand elle est placardée au milieu d'autres affiches, sur les murs du métro.

« *Mon dessin vise la simplicité, il doit être rapidement lisible, mais il doit aussi provoquer un étonnement, une interrogation chez le spectateur. J'essaie aussi de n'utiliser qu'une couleur par affiche* », précise-t-il. Le visuel de saison est lui aussi associé à une seule couleur et sera décliné sur une affiche, une brochure, des flyers… exception faite de la saison à venir, plus narrative, qui évoquera le printemps et l'idée de renaissance.

À titre de comparaison, la Comédie française ou le Rond-Point utilisent principalement le fond blanc, couleur prisée aussi pour les affiches de films d'humour. À chaque fois, Néjib doit aussi penser au passage sur le Web. Cerise sur le gâteau : « *Cela me fait très plaisir quand un metteur en scène me demande de reprendre mon dessin pour, par exemple, l'affiche de ses tournées. Il est rare que je refuse.* » ■

Venez avec ce magazine et bénéficiez de 5% de remise sur toutes nos affiches de cinéma alternatives !
CASABLANCA
STEVEN SPIELBERG
JAWS
Mondo Graphics
GALERIE • AFFICHES DE CINÉMA
mondographics.net - facebook : mondomondographics - 7, rue Choron, 75009 PARIS - 06 13 45 13 55 - info@mondographics.net - Ouvert du mardi au samedi de 12 h à 19 h

Ever Meulen est l'archétype même de ces créateurs d'univers qui ignorent combien ils fascinent les autres auteurs par son travail, sa longévité, son imagination, son originalité. Cela va de François Avril à Chris Ware. C'est donc avec grand plaisir que nous nous sommes glissés dans son antre bruxellois pour évoquer son actualité ***Brussels***, un carnet de croquis dans la collection Louis Vuitton Travel Book...

Par **Frédéric Bosser**

BRUSSELS
PAR **EVER MEULEN**
LOUIS VUITTON, COLL. TRAVEL BOOK
Livre cartonné, dos toilé, 152 pages couleurs, disponible
En vente dans les magasins Louis Vuitton, dans quelques librairies sélectionnées et sur www.louisvuitton.com, et aussi sur Internet (Amazon, bol.com, etc.)

EVER MEULEN

LE DESSIN À TOUTE BERZINGUE !

Enfant, vous vouliez être dessinateur ?
Pas du tout, je rêvais d'être pilote automobile ! Mon idole d'alors était Michel Vaillant, dont je dévorais les aventures dans *Tintin*. J'adorais l'ambiance de la Formule 1 que son auteur, Jean Graton, a magnifiée dans ses quatre premiers albums : *Le Grand Défi*, *Le Pilote sans visage*, *Le Circuit de la peur* et *Route de nuit*.

Il vous a donné l'amour du dessin ?
Bien qu'il n'y ait pas d'artistes dans la famille, je dessinais tout le temps. Je copiais les bandes dessinées que je trouvais chaque jeudi dans les hebdomadaires *Spirou* et *Tintin*. J'ai noirci des pages et des pages avec des Blake et Mortimer, Spirou, Tintin, Clifton, Chlorophylle, Tif et Tondu, Lefranc, etc. Les albums qui reprenaient toutes ces histoires, je ne les ai découverts que bien plus tard, grâce à un instituteur, Antoon Herman, qui adorait la bande dessinée. Il avait tous les albums édités par Casterman dans la bibliothèque de l'école. Je ne le remercierai jamais assez de m'avoir permis d'y accéder !

MILNER
B 151

Pour autant, vous n'avez quasiment jamais édité de bande dessinée. Pourquoi ?
Dès l'âge de dix ans, à chaque début de grandes vacances, je réalisais mes propres bandes dessinées que je ne finissais jamais ! *(Rires.)* Nous en avons reproduit certaines dans le livre *Automotiv*. J'ai aussi gagné quelques concours de dessin pendant ma jeunesse. Il était donc évident que j'allais en faire mon métier. J'ai donc naturellement intégré, avec l'accord de mes parents, l'école Saint-Luc à Gand, où j'ai pu dessiner du matin au soir et surtout tester toutes les techniques possibles : encre de Chine, aquarelle, gouache, acrylique, gravure, etc. Durant ces années, je me suis aussi beaucoup intéressé au graphisme et à l'architecture (dans les années 1970, il n'y avait pas encore de section BD dans cette école). J'ai quelque part intégré ces notions dans mes dessins... Pour répondre à votre question, je n'ai en fait, quelque part, pas besoin de planches de bandes dessinées et de dialogues pour raconter une histoire. Sûrement qu'en découvrant des dessinateurs ou des *cartoonists* comme Steinberg ou André François, je me suis dit que j'étais plus proche de leur démarche. Je suis donc naturellement devenu dessinateur indépendant à la sortie de mes études et de l'armée.

Quel est votre premier commanditaire ?
Le magazine *HUMO*. C'est la première fois que le tout nouveau rédacteur en chef rencontrait un dessinateur. C'était en 1970 ! Bien qu'indépendant, j'étais dans leurs bureaux tous les jours car l'ambiance y était sympathique. Comme ce titre appartenait au groupe Dupuis, cela m'a permis de rencontrer Charles Dupuis, André Franquin, Raymond Macherot, Morris, Will et bien d'autres. Drôle de situation pour moi qui étais plutôt *Tintin* à la base ! *(Rires.)*

Un souvenir en particulier ?
L'Aston Martin de Charles Dupuis, la DS de Franquin et ma propre Ford de 1949 sur le parking de Dupuis, rue de Livorne. Bref, rien que des bons souvenirs !

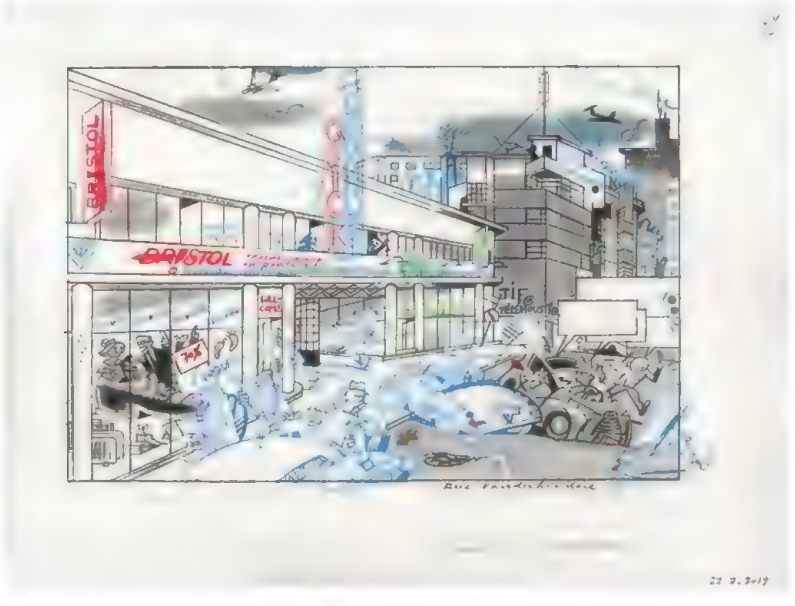
Pour *HUMO*, vous signez de nombreuses couvertures...
Une par mois en moyenne. Comme le rédacteur en chef Guy Mortier était très rock'n'roll *(il présentait également un programme sur le sujet à la radio)*, j'ai représenté pas mal de chanteurs comme Elvis Presley, Rod Stewart, Roxy Music, etc. J'ai aussi réalisé pas mal d'illustrations intérieures pour des programmes télé. Ce fut une formidable rampe de lancement...

Quel était votre cahier des charges pour les couvertures ?
Tout simplement imaginer librement des images qui interpellent les lecteurs. Il arrivait aussi que Guy Mortier me propose de bonnes idées. Le magazine est alors devenu progressiste et très populaire dans les années 1970 et 1980.

Ce qui est passionnant pour les amateurs de dessin que nous sommes, c'est que votre style était différent à chaque fois.
Je changeais en effet d'approche en fonction du sujet, allant du dessin stylisé au dessin au trait, en noir et blanc, réaliste, *underground*, collage, etc. J'ai appris mon métier de cette manière et c'était très instructif.

Quels sont les avantages et inconvénients d'une publication régulière ?
Il faut savoir rester ambitieux et ne pas s'endormir sur ses lauriers. J'avais envie d'expérimentations ! Quand vous travaillez quotidiennement, votre trait évolue naturellement. Mon seul handicap, c'était et cela reste la lenteur que je mets à réaliser chaque dessin. Très souvent, je passais des nuits blanches pour livrer ma commande à temps. Mais cette belle vitrine m'a permis de recevoir beaucoup de demandes, notamment pour des événements culturels comme des festivals de musique à Bruxelles, des affiches de théâtre, etc.

Vous faites à ce moment-là pas mal de pochettes de disques.
Notamment celles du groupe Telex. Comme j'étais très fan de rock et de pop, cela me plaisait beaucoup que ce soit pour des 33 ou des 45 tours de Telex donc, The Hurricane Gang, The Employees, Ornicar, André Pop, Raymond van het Groenewoud, et pas mal de disques du Rock Rallye de *Humo*. Je travaillais de la même manière pour les deux formats. Vu que je suis un dessinateur miniaturiste, je sais que mes petits dessins peuvent être agrandis sans souci.



Brussels : Quick, rue Vanderkindere
© Ever Meulen / Louis Vuitton

Brussels : BXL gourmande
© Ever Meulen / Louis Vuitton

Dans une interview, vous avez dit que la BD dite *underground* vous avait beaucoup influencé.
À la fin des années 1960, Amsterdam était au centre du monde progressiste. C'est dans cette ville que j'ai pu me procurer les bandes dessinées de Robert Crumb, Gilbert Shelton, Rick Griffin, Bob Armstrong, Victor Moscoso, etc. Je les ai toutes gardées. À cette même période, j'ai découvert les bel.es carrosseries américaines de la West Coast et les palmiers californiens. Tout cela s'est retrouvé naturellement dans mon dessin au début de ma carrière professionnelle.

On dit souvent que vous avez le style Atome. Comment le définiriez-vous ?
Tout vient de l'Exposition universelle de Bruxelles en 1958 et de la construction de l'Atomium à Laeken, sur le plateau du Heysel. Ce style est l'héritage de la « ligne claire » chère à Hergé, Jacobs, Jacques Martin, Bob de Moor, etc. M'ont accompagné dans ce mouvement Joost Swarte, Ted Benoit, Serge Clerc, etc.

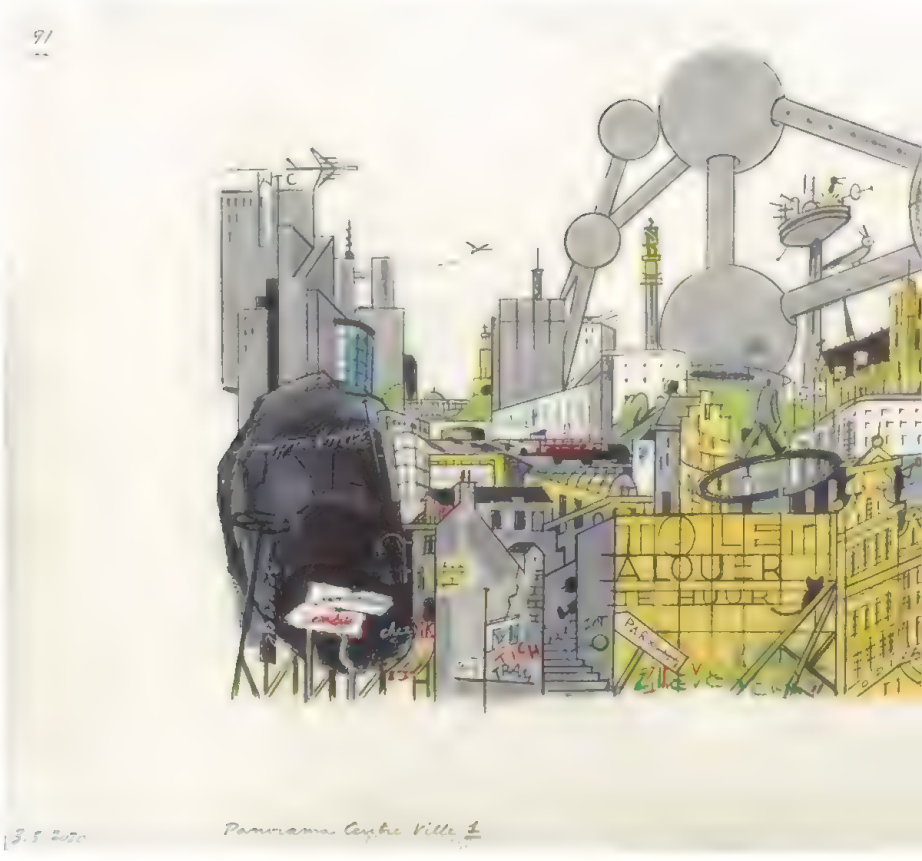
Tout est possible sur du papier, mais j'ai toujours aimé réaliser des dessins lisibles et pas trop surréalistes ou mystérieux. Mes images doivent **être originales mais pas trop difficiles à comprendre.**

Vos dessins sont des successions de lignes de fuite, comme ceux de Saul Steinberg…
Et Giorgio De Chirico… Tout est possible sur du papier, mais j'ai toujours aimé réaliser des dessins lisibles et pas trop surréalistes ou mystérieux. Mes images doivent être originales mais pas trop difficiles à comprendre.

Vous êtes tenté par un dessin de type réaliste ?
Seulement quand je ne suis pas trop inspiré ! *(Rires.)* En fait, j'essaie toujours d'aller un peu plus loin… À chaque fois, je cherche à m'amuser, à prendre du plaisir, sans cela je m'ennuie. Cela passe par ces changements de style en permanence.

Comment construisez-vous vos images ?
Je pars d'un thème ou d'un sujet, sans idées préconçues. Puis je me lance et je travaille par couches. Je cherche beaucoup sur la feuille, sur des feuilles libres ou sur des calques. Je me sers aussi très souvent de la photocopie pour jouer sur les échelles. Je travaille aussi beaucoup sur les interactions entre mes personnages, le décor, etc. C'est un processus très lent et il est rare que j'arrive du premier coup à mon image finale. Le jour où cela arrivera, je m'en inquiéterai ! *(Rires.)*

Brussels : Panorama centre-ville
© Ever Meulen / Louis Vuitton



Vous travaillez toujours en très petit...
Mes illustrations ne sont jamais très grandes en effet. J'adore chercher *(sur ce, il va chercher des dossiers rassemblant toutes ses recherches... parfois des dizaines pour un seul dessin)*, non pas parce que je suis un angoissé mais parce que j'aime dessiner, simplement pour le plaisir...

Vous préférez la commande au dessin libre ?
Au début, j'acceptais tout mais maintenant, j'accepte seulement quand je suis d'accord sur un sujet !

Vous savez dire non à ceux qui vous demandent de refaire un dessin à l'identique...
Seulement si je peux proposer des solutions différentes. Ce n'est pas toujours évident de proposer quelque chose de mieux. Le plaisir de la création se situe là.

Vous aimez revenir sur votre travail ?
Quand je revois mes dessins des années 1970 dans *HUMO*, je reste plutôt satisfait. C'est moins le cas sur d'autres dessins, mais ce métier ne me rend pas malheureux. Après, je constate qu'avec l'âge je suis moins miniaturiste. Sûrement la faute de ma vue qui baisse...

En France, votre travail a été connu grâce aux éditions Futuropolis. Comment les avez-vous rencontrées ?
Étienne Robial m'a téléphoné après que Joost Swarte lui a parlé de moi. D'ailleurs, nous sommes allés ensemble le voir à Paris. Depuis, je suis devenu bon copain avec Étienne.

Comment se passait l'organisation des livres, souvent proches des monographies, que vous faisiez avec eux ?
Feu vert avec Étienne comme graphiste, *Verve* avec mon fils Sander comme typographe, *Automotiv* avec l'équipe Dooreman, mais je reste le patron.

Parlez-nous de *Brussels*, votre nouveauté pour la collection Louis Vuitton Travel Book...
C'est la première fois que je propose cent vingt dessins sur un même thème, à savoir la ville de Bruxelles... J'ai dessiné tous les endroits que je trouve intéressants. J'aurais aussi pu en faire de même sur une autre ville ou un autre continent, mais cela m'intéressait moins. Comme je ne suis pas un grand voyageur, j'ai choisi la solution la plus confortable puisque j'y vis. Cela dit, il a fallu convaincre l'éditeur qui aurait aimé m'envoyer ailleurs selon le principe de leur collection ! *(Rires.)* Le tour que je leur ai fait faire dans cette ville les a visiblement convaincus, surtout la visite au restaurant Le Grand Forestier où j'ai fait des dessins sur les nappes, des affiches, etc.)

Quand je vois des choses qui m'inspirent, **je ne reproduis pas la réalité. J'aime jouer avec elle.**

Vous leur donnez les dessins en vrac, libre à eux de faire la maquette ?
Je leur ai donné le tout, clé en main, sur la base de la maquette de cette collection. C'est bien moi qui ai choisi l'ordre des dessins à diviser en chapitres : nord, sud, est, ouest et centre.

Vous ne présentez que des images inédites ?
Tout à fait ! Tous les dimanches matin, nous partions à l'aube en voiture Chevrolet Corvair de 1960 avec mon épouse pour parcourir la ville (sans embouteillages) et nous arrêter aux endroits qui m'intéressaient. Sur place, Viviane faisait des photos et moi, très souvent, de petits croquis, histoire de bien mémoriser des détails. C'était très agréable. Je suis aujourd'hui ravi de pouvoir partager «mon» Bruxelles avec ce livre. Je pourrais sans souci signer encore une dizaine de dessins sur ce même sujet ou sur d'autres. En fait, dès que je tombe sur des formes qui m'intéressent, il me plaît d'essayer de faire une composition sur papier.

C'est un Bruxelles fantasmé que vous avez reconstruit ?
Bien sûr ! Quand je vois des choses qui m'inspirent, je ne reproduis pas la réalité. J'aime jouer avec elle. Ce qui m'amène à trouver des solutions intéressantes, un peu bizarres, loufoques aussi, surréalistes peut-être. Une fois à la maison, à ma table à dessin, je commence à fabriquer des images en combinant différents éléments pour faire des dessins avec plein de petites surprises.

Avez-vous découvert des endroits que vous ne connaissiez pas ?
Bien qu'habitant cette ville depuis les années 1960, j'ai en effet découvert des endroits étonnants, par exemple la place du Champ-de-Mars derrière la porte de Namur, où je n'étais jamais allé. Là, j'ai trouvé un bâtiment moderne qui m'a donné envie de dessiner sur un papier millimétré avec des perspectives cavalières. Il y a aussi des bâtiments que je voulais dessiner depuis toujours et devant lesquels je passais souvent, comme le Wiels ou le palais Stoclet. C'est d'ailleurs à ce dernier endroit que j'ai amené mes éditeurs.

Vous êtes très porté sur les constructions dites modernes des années 1920-1930 de L. H. De Koninck, Le Corbusier, Marcel Leborgne, la Cité moderne de Berchem par Victor Bourgeois... D'où vous vient cette fascination ?
Ces architectes ont fait des bâtiments extraordinaires. Cet avant-gardisme dans ce domaine m'a passionné dès mes études à Saint-Luc. De manière générale, quand je me rends dans une ville, j'aime admirer les constructions originales. À Amsterdam, je les ai visitées avec Joost Swarte. À Paris, mon demi-fils habite à côté de la Fondation Le Corbusier, et j'essaie de m'y rendre à chaque fois.

Ci-dessus, ***Brussels*** : Ancien garage Citroën - Kanal Centre Pompidou
© Evar Meuen / Louis Vuitton

Des bâtiments vous ont-ils donné l'envie d'une image ?
Cela m'arrive souvent ! C'est le cas avec la villa Dirickz, la villa Empain, le palais Stoclet avec sa décoration signée Joseph Hoffman ou la Cité moderne à Bruxelles.

Comment expliquez-vous cet amour du vert qui est omniprésent dans votre travail et dans votre vie ?
Tout part d'une anecdote. Quand j'achète ma première voiture d'occasion en 1970, une Volvo Amazone, elle était verte alors que je la voulais en bleu pour imiter un de mes amis. Mais très vite, j'ai aimé cette couleur et je ne l'aurais changée pour rien au monde. Le vert est alors devenu ma couleur préférée, le « seafoam green » surtout.

Sur ce dernier ouvrage, vous semblez en avoir profité pour tester de nouvelles techniques…
C'est la première fois que je travaille au crayon et au pastel depuis mes années à l'Académie. Pour la presse, je travaille à l'encre de Chine parce que l'impression est moins détaillée. Comme ici, je pouvais compter sur une impression de grande qualité, j'ai choisi de dessiner au crayon avec des nuances de couleur et les grisailles assez subtiles. En travaillant directement en couleur sur le papier, je retrouve aussi cette approche plus libre que j'avais quand j'étais jeune et étudiant, à une époque où l'ordinateur n'existait pas. Dans ce livre tout est manuel, rien à l'ordinateur.

Comment gardez-vous la vitalité des esquisses ?
Très souvent, en voyant mes dessins publiés, je constate que la version préparatoire était bien meilleure ou que les premiers croquis étaient plus vivants et prometteurs. C'est aussi pour cette raison que j'ai voulu aussi montrer dans *Brussels* mes dessins préparatoires à côté des définitifs.

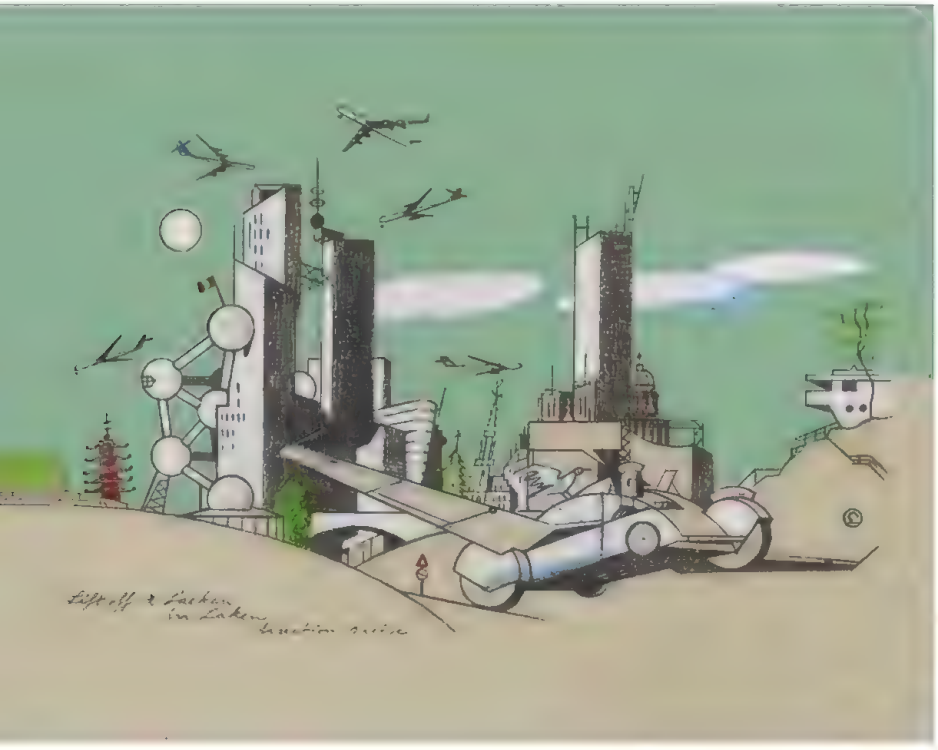
En travaillant directement en couleur sur le papier, **je retrouve aussi cette approche plus libre que j'avais quand j'étais jeune** et étudiant, à une époque où l'ordinateur n'existait pas.

Vous considérez-vous comme un perfectionniste ?
Tant que je suis en train de dessiner, je m'amuse. Une fois le dessin terminé, le plaisir s'en va. Pour répondre à votre question, il m'arrive, quand un dessin revient de l'imprimerie ou de la rédaction, de faire des modifications, alors qu'il est déjà imprimé ou publié. Avec le recul, je vois des erreurs, la faute très souvent aux délais impossibles qui me sont imposés.

Dans ce *Brussels*, il y a beaucoup d'hommages au monde de la BD, *Tintin, Spirou, Jeune Albert, Michel Vaillant*, comme si vous n'arriviez pas à sortir de l'enfance…
Mais je suis resté un enfant ! *(Rires.)* J'ai grandi avec les dessinateurs de l'école belge de bande dessinée et non avec les classiques de la littérature. Ils m'ont formé et donné l'envie de faire ce métier. Il est donc logique que tous ces personnages me reviennent de temps en temps quand je réalise une image.

Un mot sur ce parking privé Folon et cette station-service de la place Avril à Woluwe-Saint-Lambert, dont nous ignorions l'existence ?
Aucun des deux n'existe ! Le parking « Folon », je l'ai appelé comme cela car il y a partout des flèches en rouge et bleu. Sur les sols, sur les murs, sur les plafonds, etc. Cela m'a tout de suite fait penser aux flèches que l'on trouve dans ses dessins. Quant à la place Avril, je suis parti d'un de ses dessins où il représente une station-service de Bruxelles, près de la rue du Trône. C'est un clin d'œil à cet auteur avec qui je suis devenu ami.

Il y a aussi ce très bel hommage à Frans Masereel…
C'est un maître du noir et blanc en gravure. Son travail en volume avec des grandes surfaces en noir est très différent du mien. Moi, je suis plutôt linéaire, ce qui ne m'empêche pas de beaucoup l'aimer.



Brussels, dessin pour la couverture
© Ever Meulen / Louis Vuitton

Brussels : Avenue Spirou
© Ever Meulen / Louis Vuitton

Beaucoup de bâtiments à Bruxelles ont été détruits au cours des années 1960. Quel est votre sentiment sur ce que l'on a appelé la «bruxellisation» ?
C'est forcément dommage quand c'était de beaux bâtiments et qu'ils ont été remplacés par des moins intéressants. Le plus connu est le bâtiment pour le Parti ouvrier belge d'Horta, la Maison du Peuple, détruit en 1965. C'était un chef-d'œuvre... Fort heureusement, on fait plus attention aujourd'hui au patrimoine.

Vous en regrettez un en particulier ?
La tour en briques jaunes de l'ancienne Gare du Midi me manque entre autres, la tour Martini aussi et même le viaduc de Koekelberg. Heureusement, il reste encore des belles choses à voir ou à découvrir...

Quel lieu ou bâtiment résume le mieux cette ville ?
Le quartier du Cinquantenaire. J'adore m'y promener avant d'aller à l'AutoWorld ou au musée de l'Aviation. On en revient à l'enfance ! *(Rires.)* Il y a aussi le musée Art et Histoire. Mais évidemment, je reste fort amoureux de l'Atomium.

Vos albums se font rares. Nous avons pointé *Verve* en 2006, Automotiv en 2013 et *Ever Meulen & Friends* de 2017 pour la Seed Factory !
Cela fait toujours plaisir de pouvoir montrer son travail. En revanche, j'aime bien quand ils sont espacés dans le temps. *Automotiv* a très bien marché en Belgique et aux Pays-Bas, mais pas en France, en raison d'une mauvaise diffusion. Ce livre édité par Vuitton jouit lui d'une bonne diffusion. Ils font aussi un bon travail de promotion.

Vous aimez que l'on dise de vous que vous êtes un illustrateur ?
Je ne suis pas illustrateur, je préfère que l'on me considère comme un dessinateur, car mon travail va au-delà de l'illustration puisque j'interviens sur des éléments comme la mise en page ou la typographie, mais surtout que je ne fais jamais d'images qui montrent exactement la même chose que ce qu'on peut lire dans les textes. Il y a toujours cet aspect visuel en plus.

Quel rapport avez-vous avec vos dessins ? Vous avez mis du temps avant de les vendre ?
La grande majorité dort dans mes tiroirs. Ils ont été faits pour être imprimés, pas pour être vendus. Ce sont souvent de petits formats... Pour ma première exposition-vente chez Champaka en 2014, j'ai réalisé une dizaine de grands dessins. Tous ont été vendus sauf deux, que j'ai offerts à mon épouse. Ceux exposés à la galerie Huberty & Breyne en septembre sont une sélection du livre *Brussels*. J'aime bien savoir l'ensemble de ma production chez moi, mais après cinquante ans de travail, mes armoires et tiroirs sont assez pleins. Je les vendrais sûrement plus facilement le jour où j'aurais décidé de prendre ma retraite. *(Rires.)*

Concluons cet entretien avec l'évocation de votre signature. Quand vous signez votre dessin d'un «E» dans un rond, est-il au point selon vous ?
Je ne m'en étais pas aperçu. Mais votre remarque est intéressante ! C'est vrai que mon signe est une sorte de cachet d'approbation, mais comment savoir quand un dessin est vraiment fini ? ■

La revue ***Lagon*** ? Un de ces objets vivifiants que peut nous offrir la bande dessinée alternative. Elle regroupe (presque) annuellement des créations venues de tous horizons, mêlant sans retenue les styles – du dessin numérique au simple trait de crayon – pour un panel de propositions toujours plus étonnantes. Cette richesse a forgé sa réputation, elle qui se balade désormais dans les salons du livre d'art du monde entier, de New York à Shanghai, en passant par Tokyo. Avec son dernier numéro *Torrent*, sorti en juin dernier, se poursuit cette curieuse aventure qui s'affranchit des sentiers battus pour mieux enrichir le paysage de la bande dessinée actuelle. Rencontre avec trois de ses initiateurs, **Séverine Bascouert**, **Jean-Philippe Bretin** et **Sammy Stein**.

Par **Maxime Gueugneau**

REVUE

LAGON

HORS DES **CASES**

D'un côté, nous avons Sammy Stein, Jean-Philippe Bretin et Séverine Bascouert, trois amis de longue date. Ils collaborent régulièrement, et les deux premiers ont notamment fondé la revue *Collection*. De l'autre, Alexis Beauclair et Bettina Henni, couple issu de la Haute-École des arts du Rhin (alors appelée ESAD) et cofondateurs de l'excellente publication collective *Belles illustrations*. Comme dans un générique de série télévisée, on peut les voir grandir côte à côte, poursuivant les mêmes obsessions pour le dessin, la bande dessinée et l'objet livre. Tous explorent les possibilités de ces médiums, dans leurs pratiques personnelles comme dans leurs projets à plusieurs. Ils en longent les frontières, en débroussaillent les territoires sauvages et restent curieux de tout. Bien sûr, la rencontre a eu lieu à Angoulême, pour un bref échange entre Sammy, Alexis et Séverine. « *On connaissait chacun le travail de l'autre*, nous raconte Sammy Stein. *Mais on ne s'était jamais vus. Alexis venait de finir* Belles illustrations *et avait envie de recommencer une nouvelle revue et moi, je fantasmais d'éditer de la bande dessinée. Nous n'avons pas discuté très longtemps, un quart d'heure. De retour d'Angoulême, en deux mails, nous sommes tombés d'accord pour éditer une revue.* » Le premier numéro de *Lagon* – le seul à s'appeler ainsi, puisque le nom change à chaque parution – sortira à peine six mois plus tard, en juin 2014.

Lagon #1 : juin 2014, 13 x 18,5 cm, 334 pages couleurs

© Photo DR

Lagon #1 (Jeremy Perrodeau)
© Photo DR

La réunion des ateliers et des savoir-faire

Il faut dire qu'en bons adeptes du fait maison, le petit groupe était opérationnel tout de suite. Sammy Stein poursuit : «*Alexis avait cet atelier avec Bettina Henni, appelé Papier Machine. Donc il y avait tout de suite la possibilité d'imprimer les pages intérieures. Et de notre côté, Séverine gérait l'atelier L'Institut sérigraphique depuis dix ans. On s'est dit que ce serait très bien d'associer les deux ateliers pour être toujours autonomes.*» Une pratique à plusieurs mains qui fait aussi la force de cette revue pensée, conçue et imprimée collectivement dès ses débuts. «*Le côté aventure collective était quelque chose dont on avait envie. Et ça s'est fait grâce à l'idée de tout faire nous-mêmes : dessin, sélection, impression, distribution. C'était important*», commente Séverine Bascouert, bien qu'aujourd'hui, une partie de la revue soit faite en offset. Il ne faut parfois pas grand-chose de plus pour commencer une aventure éditoriale : des passionnés, du savoir-faire et, surtout, de l'envie.

Définir notre esthétique n'est pas évident parce que nous en avons plein. Et nous n'avons **pas du tout envie de nous enfermer dans un genre.**

Depuis toujours, le vent pousse le collectif vers les rives inconnues. *Lagon* se devait de refléter cette passion des marges. «*Au début, c'était une pure envie de publier des auteurs qu'on aimait bien et qui n'étaient pas forcément publiés ailleurs. Publier à la fois des gens très jeunes encore étudiants, des artistes plus confirmés et puis des gens qui peuvent venir aussi du design graphique ou de l'art contemporain, et mélanger plein d'esthétiques*», relate Sammy Stein. «*On peut prendre des travaux de gens qui ne viennent pas de la bande dessinée mais qui, en les associant au sein d'une revue de bande dessinée, peuvent prendre un tour narratif*, complète Jean-Philippe Bretin. *Et puis, dans chaque numéro, il y a des gens qui viennent de milieux que le monde de la bande dessinée ne regarde pas forcément. Peut-être des amateurs, des dessinateurs qui ne publient pas sur papier, d'autres qui font du* fan art. *Des pratiques qui peuvent être assez maladroites mais ont un aspect bizarre, hors normes, qui nous intéresse beaucoup.*»

Lagon #2 : Volcan (juin 2015)
17 x 24 cm, 216 pages couleurs
© Photos DR

À la recherche de nouvelles voies

En ressort une revue qui compile une multitude de traitements différents, tantôt de la bande dessinée de tradition classique, tantôt des séquences d'images à la limite de l'abstraction, mais toujours avec cette idée que la discipline ne doit jamais cesser de chercher de nouvelles voies.

Séverine Bascouert se félicite de cette diversité : « *La revue arrive à regrouper tous les styles ou les domaines du dessin qu'on aime bien, qu'ils soient numériques ou un petit peu à l'ancienne. L'idée, c'est de pouvoir découvrir des choses avec cette revue.* » Si l'équipe ratisse large pour rechercher ses auteurs, c'est autant pour se surprendre elle-même que pour proposer au lecteur un contenu auquel il ne s'attend pas. « *Définir notre esthétique n'est pas évident parce que nous en avons plein. Et nous n'avons pas du tout envie de nous enfermer dans un genre* », confirme Sammy Stein. *Lagon* foisonne donc visuellement et, à chaque page tournée, la piste suivie nous emmène ailleurs… « *Quand nous plaçons une bande dessinée un peu expérimentale, avec une narration qui ne se finit pas ou l'utilisation d'outils différents, nous enchaînons avec une BD beaucoup plus classique* », précise Jean-Philippe Bretin. Pourtant, au sein de ce labyrinthe que construit la revue, le collectif a bien une ligne rouge. « *Ce qui peut relier tous ces auteurs, c'est l'aspect assez référencé de ces bandes dessinées à des domaines extérieurs. Des gens qui font de la bande dessinée mais qui s'intéressent à autre chose, à d'autres médiums : les jeux vidéo, l'architecture, la mode, le cinéma, etc.* »
Dès lors, la sélection se doit de tirer dans tous les coins.

Nous avions une envie, pas d'argent, mais du papier et notre huile de coude.

Diversité de sources et grande liberté

Les créateurs de la revue sont ainsi de gros mangeurs d'images. « *C'est assez naturel pour nous de regarder beaucoup d'images, d'être curieux, de se dire "Tiens, ça, ça pourrait être intéressant à publier !"* », affirme Sammy Stein. Les yeux doivent être ouverts et les jambes en état de marche pour trouver de nouveaux auteurs. « *Il y a bien sûr les salons*, ajoute-t-il, *Internet évidemment. Il peut y avoir des expositions, des amis qui nous parlent d'un tel ou d'une telle. Les librairies, aussi, beaucoup.* »
Cette diversité de sources n'empêche toutefois pas de laisser une grande liberté aux créateurs. « *Au départ, c'est carte blanche ! À part le format et le nombre de pages, nous disons aux auteurs de faire ce qu'ils veulent et après nous en discutons.* »

Tout dépend alors de l'artiste, et de là où veulent l'emmener les éditeurs. Mais la discussion est toujours un élément de réflexion poussée. « *C'est là que c'est vraiment intéressant parce qu'une vraie discussion s'engage sur le fond de ce qu'est la bande dessinée.* »

Stefanie Leinhos dans ***Lagon #3 : Gouffre*** (janvier 2017)
17 x 26 cm, 300 pages couleurs
© Photo DR

Lagon #6 : Torrent (mai 2021)
16 x 24 cm, 304 pages couleurs
© Photo DR

Pour *Torrent*, le dernier numéro en date, différents cas de figure ont émergé. « *Avec Antoine Marchalot, plutôt connu pour ses bandes dessinées humoristiques, nous avons recherché ses peintures numériques en essayant de trouver un fil narratif. Ce n'était pas évident pour lui. Nous lui avons dit que ce n'était pas obligé qu'il y ait des dialogues ni que ce soit drôle. Antoine Marchalot sait faire beaucoup de choses différentes : un jour, il va faire un dessin au fusain, le lendemain une peinture numérique et le surlendemain un* strip *pour* Picsou *! Donc, on savait qu'il y arriverait* », confie Sammy Stein. Dans l'autre sens, le jeune Louka Butzbach n'a, lui, pas eu besoin de beaucoup d'échanges, nous raconte Séverine Bascouert : « *Nous n'avons donné aucune consigne, tellement nous avions confiance dans sa bande dessinée. Il a déjà un style très affirmé alors même qu'il vient juste de sortir d'école. Et c'est ça que nous aimions chez lui. Nous ne lui avons dit qu'une chose : "Carte blanche, tu as 16 pages."* » Ces différentes façons de faire correspondent aux divers profils qui peuplent la revue et en font la richesse.

REVUE LAGON
DERNIER NUMÉRO : ***TORRENT***
DÉJÀ PARUS : ***LAGON, VOLCAN, DÔME, GOUFFRE, MARÉCAGE***
Plus d'infos :
www.revuelagon.com

Si *Lagon* ne fait pas table rase à chaque fois, la volonté d'ouvrir ses pages est réelle. « *En gros, la publication se constitue d'un tiers d'auteurs que nous avons déjà publiés et que nous retrouvons dans le numéro suivant. Sans compter l'équipe du magazine qui revient, elle aussi, inlassablement.* (Rires.) *Pour le nouveau numéro, on compte peut-être dix ou douze personnes déjà publiées et plus de vingt totalement nouvelles. Nous ne proposons pas une revue avec des rubriques qui reviendraient tous les mois et donc des auteurs et des autrices qui seraient fidèles. Il y a un renouvellement constant.* »
Une réinvention perpétuelle qui passe également par le type de propositions fournies. « *Pour* Marécage (le précédent numéro) *qui était un grand format, beaucoup d'artistes ont réalisé de grands dessins, sur toute la page. Pour ce numéro, nous voulions revenir à quelque chose de plus proche de la bande dessinée dans le système de lecture, en réaction au numéro précédent. Dans le numéro d'après, on trouvera d'autres idées* », se projette Sammy Stein.

L'objet lui-même, vecteur de transformations plastiques, est soumis à ce mantra du changement. Il se doit d'évoluer à chaque numéro pour surprendre le lecteur et un peu aussi pour se faire du bien : un cadeau offert à ces férus d'édition. « *C'est notre manière de dire : "Nous choisissons tout de A à Z. Choisissons tous les papiers, faisons-nous plaisir avec les encres spéciales, faisons le livre qu'on ne voit pas ailleurs !" C'est notre façon de rassembler tout ce que nous aimons dans l'édition parce que nous sommes aussi de gros acheteurs de livres* », s'enthousiasme Séverine Bascouert.

Tout n'est finalement qu'une histoire de rencontres… *Lagon* est l'enfant d'une bande de passionnés qui a su conjuguer son amour du livre et sa fascination pour le dessin narratif. Le moteur de cette parution, qui n'était au départ qu'un *one-shot* ? L'envie d'apporter de l'air frais à la bande dessinée et de profiter des possibilités offertes par l'objet de lui offrir l'écrin idoine. Ce qui donne, aujourd'hui, six numéros publiés en sept ans. Six numéros qui poussent le bouchon sinon plus loin, du moins ailleurs à chaque fois. Une aventure qui a démarré tout simplement : « *Nous avions une envie, pas d'argent, mais du papier et notre huile de coude* », se rappelle Séverine Bascouert. Gageons que cette pure équation gardera toute sa force pour quelque temps encore.

Le lundi 8 février dernier, **Léo Kouper**, gamin farceur de quatre-vingt-quatorze ans, travaillait à une pochette de disque du compositeur Vladimir Cosma lorsqu'il s'est endormi, le crayon à la main, pour ne jamais plus se réveiller. Il rejoignait Monique, son épouse, décédée trois mois plus tôt. Une mort paisible à l'image de cet artiste prolifique, malicieux et débonnaire qui a illuminé les murs de nos villes d'affiches inoubliables durant près de soixante-quinze ans. Lors de ses obsèques, un pâle soleil faisait luire les pavés du Père-Lachaise. En cet après-midi de Mardi gras, ironie de ces temps covidiens, l'assistance était... masquée. Le cercueil était tout petit et, en guise de fleurs, une pluie de crayons a été jetée dans la fosse : une subtile idée de ses deux filles, Corinne et Nathalie. Car c'est un grand dessinateur, un merveilleux affichiste, un homme généreux dont on prenait congé ce jour-là, accompagné par la musique de Mozart.

Par **Janine Kotwica**

LÉO **KOUPER**
© Photo JK

LÉO KOUPER

« LE MIME MARCEAU DE **L'AFFICHE** »

Affiche pour *La foire internationale de Lyon* (1982)
© Léo Kouper

Né à Paris le 20 août 1926, Léo Koupferberg a vu ses études secondaires au lycée Chaptal interrompues par la guerre. Admirateur des peintres et affichistes Paul Colin et Cassandre, il prend des cours de dessin par correspondance à l'École ABC.

Mais c'est l'illustrateur et affichiste Hervé Morvan, dont il devient l'assistant en 1945, à dix-neuf ans, qui lui enseigne son métier en favorisant son « élan de création ». De lui, il apprend que si « *l'affiche s'imprime sur du papier, elle doit surtout s'imprimer dans la mémoire. Concise, lisible, surprenante, agressive, l'affiche va à l'essentiel.* » Il invente pour la définir, avec la pertinence et la justesse d'esprit qui le caractériseront toujours, le néologisme « *évidentielle* ». Son style fera mouche, avec ses idées efficaces, son immédiateté toujours réussie, sa percutante simplicité, une drôlerie parfois un peu leste, un érotisme teinté de malice, du charme, de l'humour, de l'élégance et infiniment de poésie. « *Je déteste les affiches bavardes*, disait-il. *Je voudrais être le mime Marceau de l'affiche.* »

Affiche inédite pour le film *Mon Oncle*, de Jacques Tati (1980)

© Léo Kouper

Illustration pour l'affiche du film *Emmanuelle* (1974)
© Léo Kouper

Au commencement était la pub...

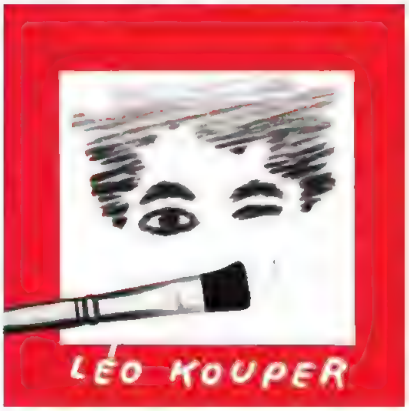
Devenu Léo Kouper, il réalise personnellement, dès 1952, de nombreuses campagnes commerciales (Vitapointe, petits pois Cassegrain, eau chaude gaz, Confort électrique, Bière de Lutèce...) et ne délaissera jamais la pub. Ainsi, comme son ami Alain Gauthier, décédé en 2020, il prend la suite du célèbre Cappiello, pour des variations sur la croix rouge du Champagne de Castellane, et celle de Raymond Savignac pour la communication de la ville du Havre. Comme Alain Gauthier encore, il crée les visuels pétillants du champagne Ayala. «*L'affiche, c'est l'emballage-cadeau du produit à vendre. Il vaut mieux qu'elle soit bien ficelée !*»

Affichiste de cinéma

Mais c'est par l'affiche culturelle que Léo Kouper accède à la notoriété. Il commence à créer pour le cinéma, *Le Plus Joli Péché du monde* (Gilles Grangier, 1951) et *Mon mari est merveilleux* (André Hunebelle, 1953). En 1961, pour la société de distribution Les Artistes associés, il dessine l'affiche du film de Billy Wilder *Un, deux, trois* et inaugure ainsi sa carrière dans le cinéma international. Il jubile en inventant la pomme verte et fessue d'*Emmanuelle*, dont l'épluchure indiscrète se déroule lascivement en serpent paradisiaque : un poster mémorable, exemplaire, qui lui vaut le prix spécial de l'affiche au Festival de Cannes de 1974. Il fit aussi une affiche pour *Mon oncle* de Jacques Tati, mais elle ne fut jamais diffusée. En revanche, celles qu'il créa pour Jean-Pierre Mocky (*Le Miraculé*, *Une nuit à l'Assemblée nationale*, *Le Mentor*, *Les Insomniaques*...) ou Philippe de Broca (*L'Homme de Rio*, 1964) ont été placardées dans tout l'Hexagone. L'affichiste théorise ainsi sa méthode, concise et efficiente : «*Le réalisateur a vingt-quatre images par seconde durant une heure et demie. L'affichiste, lui, n'a qu'une image pour raconter la même histoire. Cela exige un certain sens du raccourci.*»

Affiches publicitaires des années 1950
© Léo Kouper

Charlot par Léo Kouper
© Léo Kouper

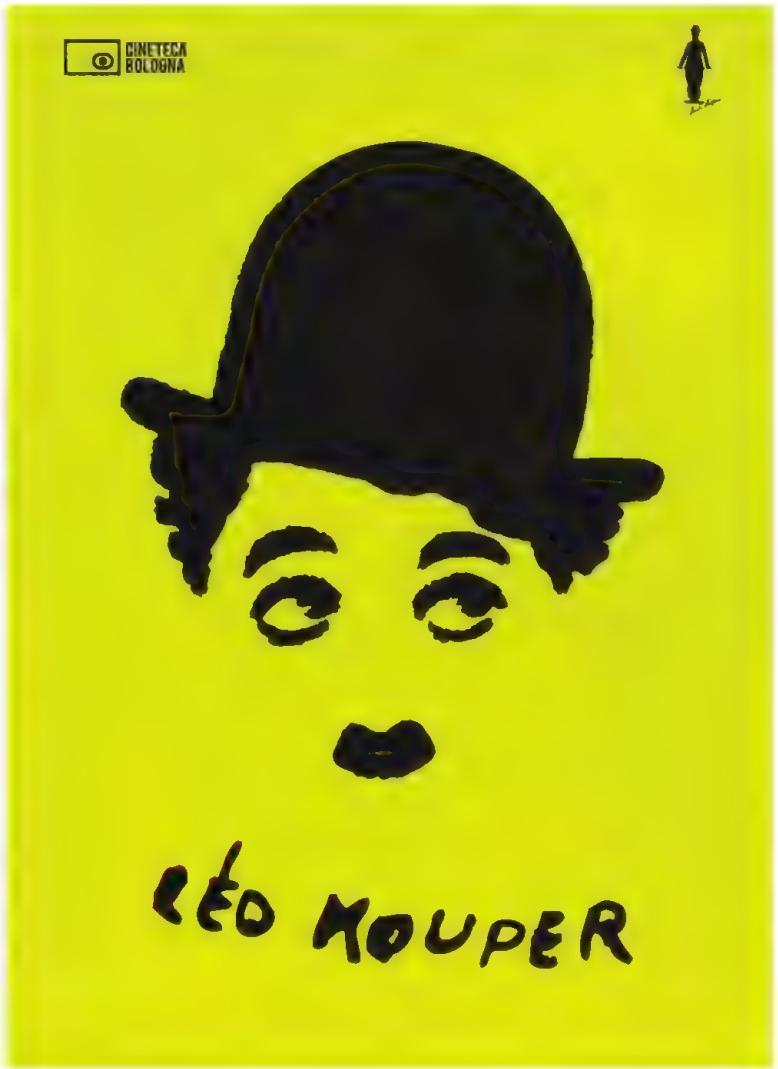


Très cher Charlot !

En 1954, Charlie Chaplin – dont le dessinateur avait su saisir, en trois traits alertes, la maladresse cocasse – avait choisi Léo Kouper, à l'issue d'un concours, comme graphiste pour les affiches des versions françaises de ses films. Il créera donc celles du *Dictateur*, des *Temps modernes*, du *Kid*, de *La Ruée vers l'or*, du *Cirque*, d'*Une vie de chien*, de *Charlot soldat*, de *La Comtesse de Hong Kong* ou encore des *Feux de la rampe*... Des créations avalisées par de cordiaux échanges téléphoniques avec le réalisateur, traduits par sa femme Oona, qui parlait français, depuis leur résidence suisse de Vevey. Lors de son unique rencontre avec l'acteur, il fut salué par un « *Hello, Léo!* » dont le souvenir l'a ému jusqu'à son dernier souffle. Il confiait : « *Charlot ne m'a pas attendu. Il n'avait nul besoin de mes affiches pour conquérir le monde entier. Ce n'est pas de la modestie de ma part de le constater ni de l'orgueil, mais plutôt de la lucidité. Les dessins et les affiches que j'ai créés pour tous ses grands films ne sont que des hommages que j'ai voulu lui consacrer. Merci, Charlot !* »

En 2014, la Cinémathèque de Bologne organisa un hommage à Charlie Chaplin. Et, en présence de Michael et Victoria, ses enfants, et de Charlie, son petit-fils, elle présenta une exposition rétrospective des affiches de Léo Kouper. Lui et son épouse furent aussi invités, en 2016, à l'inauguration du musée Chaplin de Vevey, qui a réédité ses affiches pour l'occasion. Et trois de ses créations furent présentées à l'exposition *Charlie Chaplin, l'homme-orchestre* de la Philharmonie de Paris, en 2019. En 2011, pour une exposition consacrée à Chaplin à Tremblay-en-France, en Seine-Saint-Denis, *Le Kid*, une bande dessinée qu'il avait publiée dans *France-Soir*, fut éditée par l'Académie des banlieues. En 2015, bouleversé par l'attentat de *Charlie Hebdo* et par la mort de ses amis Wolinski et Cabu, il dessina un émouvant *Je suis Charlie* reproduit dans *Libération*. Mais il refusa, par respect et pudeur, de le commercialiser. Le nom de Léo Kouper est désormais indissociable de celui de son cher Charlot !

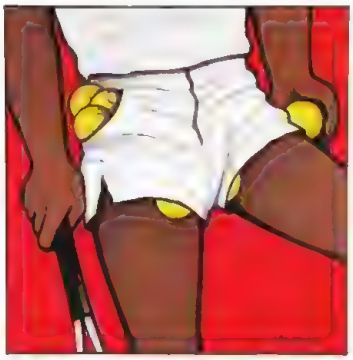
Affiche pour *Le Dictateur* (annees 1960)
© Léo Kouper



Affiche pour l'exposition rétrospective Léo Kouper à Bologne (2014)
© Léo Kouper

Affiche pour la pièce *Lo to folo, ou les félés de l'amour* (1989)
© Léo Kouper

Les Dessous de Roland Garros
© Léo Kouper



Affiches de théâtre

« *Évidentiel… Dans ce mot, il y a la vie, le vide, la danse, le ciel. Tout un programme qui convient magnifiquement à l'affiche de spectacle.* » Et le spectacle, dans la carrière de Léo Kouper, ce n'est pas seulement le 7e art : c'est aussi le théâtre et l'opéra.

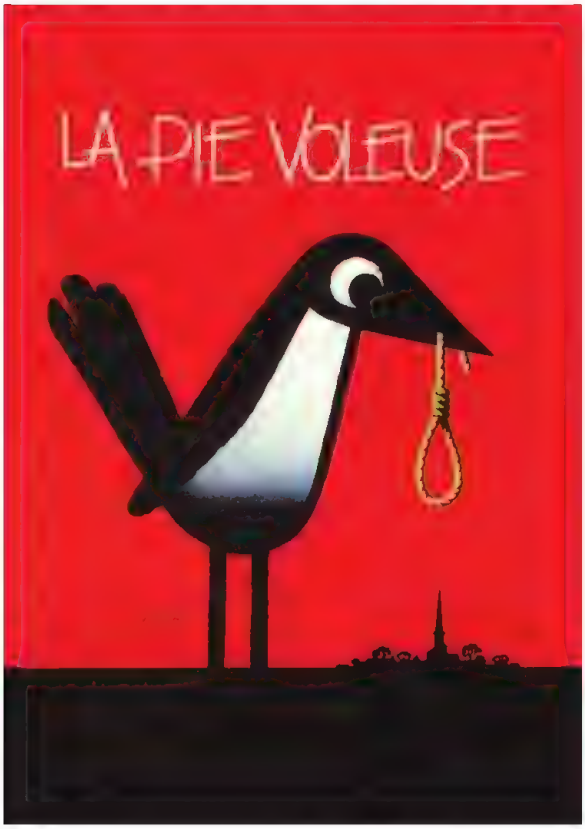
Ainsi, après le déclin progressif de l'affiche cinématographique, a-t-il honoré les textes de Rostand (*Cyrano de Bergerac*), Feydeau (*Chat en poche*, *Le Système Ribadier*), Labiche (*Doit-on le dire ?*), Václav Havel (*Largo desolato*), Molière (*L'Avare*, *Le Bourgeois gentilhomme*), Racine (*Athalie*), Voltaire (*L'Ingénu*), Paul Guth (*Le Naïf et les Femmes*) ou Sacha Guitry (*Le Roman d'un tricheur*)… Il a collaboré avec de nombreux théâtres, surtout parisiens : La Bruyère, La Fontaine, Tristan Bernard, La Mare au Diable, Sylvia Montfort, Montparnasse, Rive Gauche, Théâtre de Lausanne, Théâtre 14, Ranelagh, Mouffetard et L'Espace Pierre Cardin où, à l'occasion de la reprise de *Jésus-la-Caille* de Francis Carco, dont il dessina l'affiche, une belle rétrospective lui fut consacrée.

Dans l'Essonne, pour l'Opéra de Massy, il peint une étonnante *Carmen*, merveilleusement espagnole avec son œil sombre figuré par un noir taureau. Au théâtre La Mare au diable de Palaiseau, le metteur en scène Henri Lazarini lui donna entière liberté pour la communication de nombreuses grandes pièces classiques dont *L'Arlésienne*, dans laquelle jouait sa fille Nathalie. Il figura ainsi, lyriquement, un visage féminin en forme de mas provençal ombragé de longs cyprès en guise de cils.

Un esprit alerte et curieux

À l'instar du dessinateur André François, cet humaniste convaincu appelle « *coups de gueule* » les « *cris silencieux sur un mur* » qui dénoncent : « *Plus l'affiche est simple, mieux on entend ces cris* », estime-t-il. De fait, Léo Kouper a vigoureusement proféré contre l'extrémisme, les désastres écologiques, les magouilles du milieu sportif, les guerres, le sort des juifs en URSS, la peine de mort ou l'attentat du 11 septembre 2001, à travers de frappantes images sans concession. L'humour est aussi une arme : le port de la bourqa lui inspire un dessin et un jeu de mots en verlan (bourqa/Cabourg) particulièrement hilarants.

Il créera également de nombreux visuels pour des salons du livre, de la carte postale, des événements culturels et sportifs… Une infatigable créativité.



Affiche pour l'opéra italien *La Pie voleuse*
© Léo Kouper

Affiche pour l'opéra *Carmen*
© Léo Kouper

Illustration pour un album resté inédit
© Léo Kouper

Portrait de Janine K. (2004)
© Léo Kouper

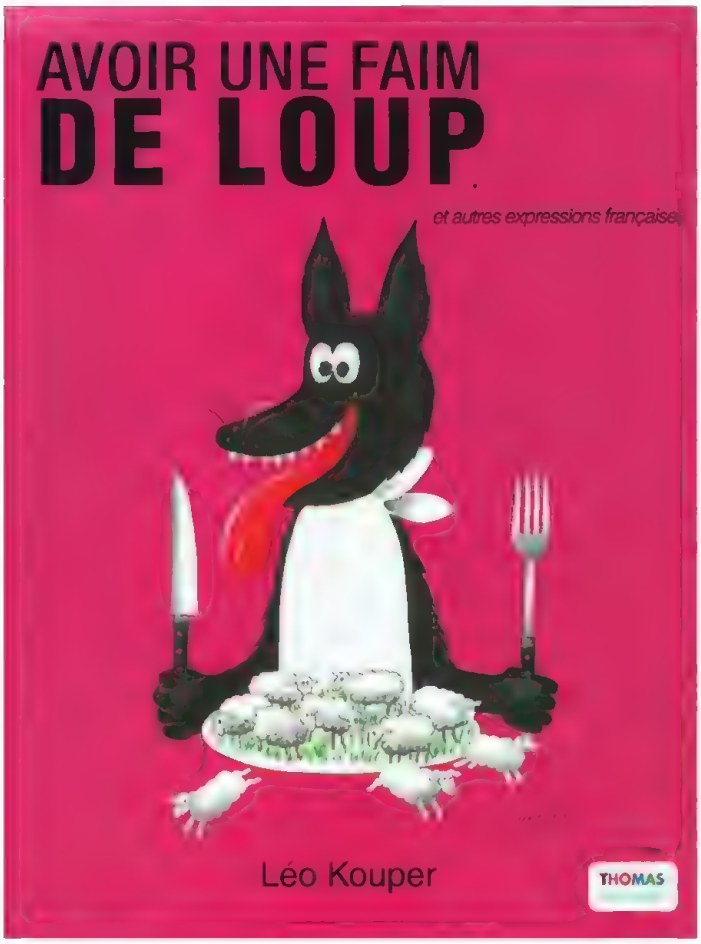
Des livres, aussi...

Hommage à leurs racines familiales, Léo Kouper a réalisé avec Monique, sa femme, dont les talents de cordon bleu ensoleillèrent les déjeuners de leur datcha normande, un savoureux manuel de cuisine qui fleure bon l'Europe de l'Est et où lui-même nous dévoile sa recette de... l'affiche !

Sur le tard, il se lance dans le livre de jeunesse. Grand amoureux des trésors de la langue française, il publie, chez Thomas Jeunesse, un joyeux album illustrant de délectables expressions et locutions, *Avoir une faim de loup* (2012), republié dans un autre format sous le titre *Doux comme un agneau* (2016). Le même éditeur a publié, en 2013, un pittoresque manuel de géographie, *La France et ses régions*. En 2017, pour Archibooks, ce sera *Pourquoi les mots ?* sur un texte de Marc Delamarre. Chacune des planches de ces albums fonctionne comme une affiche !

Un séduisant projet sur les marionnettes est hélas resté inachevé... Et son atelier de Saint-Ouen, en Seine-Saint-Denis, qui surplombe le marché aux puces Biron, est envahi par des décennies de création.

Esprit curieux s'il en est, il resta à jamais avide de s'essayer à tous les genres.



Avoir une faim de loup (2012)
© Léo Kouper / Thomas Jeunesse

Des honneurs bien mérités

De nombreuses expositions furent consacrées à Léo Kouper, à Rouen, Caen, Albi, au musée Toulouse-Lautrec, à Toulouse, au Centre de l'Affiche, et en Ile-de-France dont une importante rétrospective à l'Espace 1789 de Saint-Ouen, à Éragny, ou encore à Paris, à l'Espace Pierre-Cardin et à l'Espace Rachi.

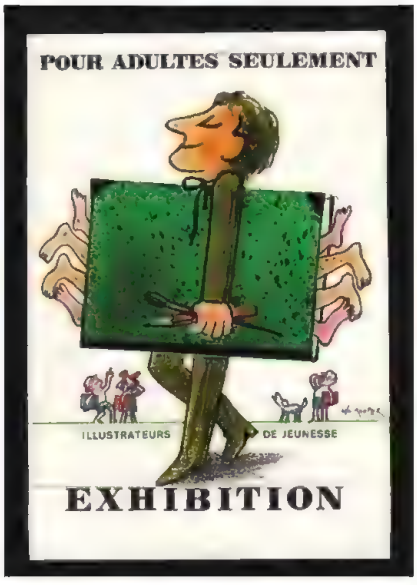
Des films lui furent dédiés, dont un court-métrage de Jean-Claude Biern, en 2003 (intitulé *Portrait de Léo Kouper, affichiste*, à voir sur Dailymotion). Surtout, en 1984, la journaliste Sophie Bontemps et le designer Jean-Michel Fouque se rejoignent pour réaliser un film, *Les Lumières de l'affiche*, où notre modeste Léo Kouper est encensé par Pierre Tchernia, Henri Lazarini, André Parinaud et son ami Pierre Étaix.

En 1981, il est couronné du prix Paul-Colin de l'affiche et, en 2002, du prix de la Carte postale.

Malgré sa notoriété et toutes les qualités de son œuvre, il a toujours gardé gentillesse, humilité et simplicité. Plein de générosité, il a longtemps participé à l'œuvre caritative des Tréteaux blancs en faveur des enfants hospitalisés.

Illustration originale pour l'affiche de l'exposition *Pour adultes seulement – Quand les illustrateurs jeunesse dessinent pour les grands* (2010)
© Léo Kouper

Projet pour l'affiche (2010)
© Léo Kouper

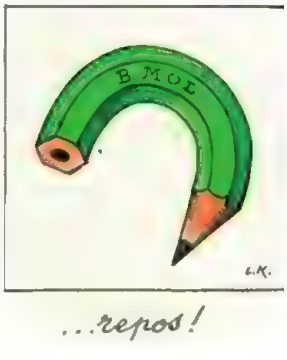


Projet pour l'affiche (2010)
© Léo Kouper

Honni soit qui « mâle » y pense !

En 2010, je l'avais sollicité pour créer l'affiche de mon exposition *Pour adultes seulement – Quand les illustrateurs de jeunesse dessinent pour les grands*. Son esprit espiègle fut particulièrement titillé par le sujet. Il m'envoyait, au fur et à mesure, moult projets, tous plus malicieux les uns que les autres, retrouvant la verve biblique de l'affiche d'*Emmanuelle*, pour finalement aboutir à l'élégante quintessence de l'acte amoureux chastement symbolisé par ses outils de dessinateur : un vigoureux petit crayon vert attiré par un délicat pinceau rose. Honni soit qui mâle y pense…

L'exposition eut lieu dans les locaux de l'Ordre des avocats d'Amiens, après des tribulations amplement médiatisées, car elle fut interdite par la censure d'un hobereau politicard de province.



Le crayon fourbu (2010)
© Léo Kouper

L'exposition et, partant, son affiche furent commentées, entre autres, dans *Le Monde*, *Le Canard enchaîné*, *Libération*, *Le Figaro*, *Le Courrier picard*, *Le Soir de Bruxelles*, *Politis*, *La Provence*, sur France Inter, France 3, France Culture… Léo, souvent interviewé, s'en montra ravi, et ses réponses à la presse furent drôles et perspicaces. À la fin de cette épuisante et excitante aventure, il me renvoya son petit crayon vert… tout fourbu. Quel humour ! ■

LES

7 Péchés capitaux

© Photo Chloé Vollmer-Lo

ALFRED

Alfred naît en mai 1976. Autodidacte, après des années de fanzinat et de microédition, il signe son premier album aux éditions Delcourt en 1997.

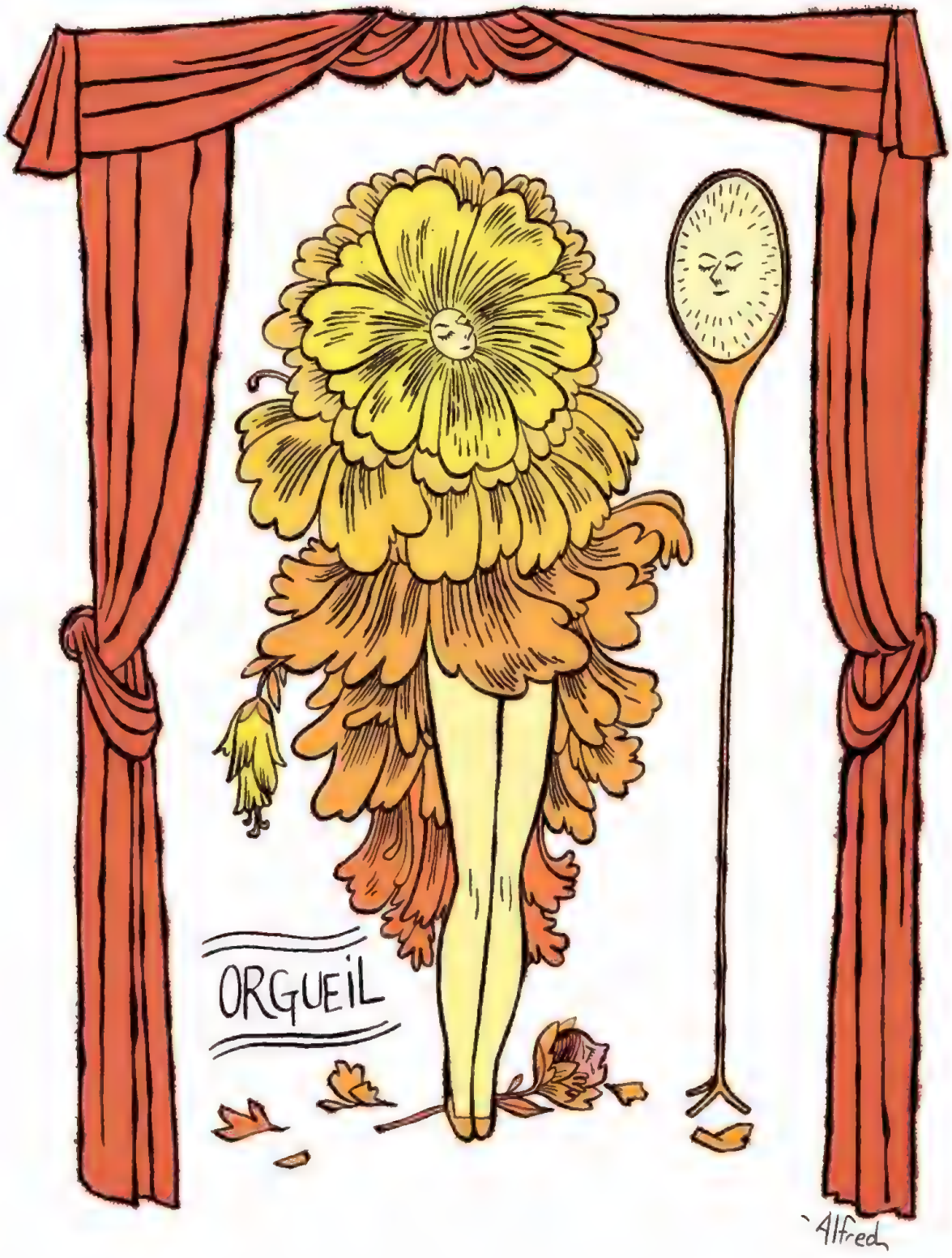
Dix ans plus tard, *Pourquoi j'ai tué Pierre* (avec Olivier Ka) recevra le prix du public et un prix Essentiel à Angoulême. En 2008, il part s'installer trois ans à Venise, en Italie, où il développe un travail d'illustration et d'affiches de théâtre. En 2010, invité par Lewis Trondheim, il fonde le virtuel Atelier Mastodonte, chaque semaine dans *Spirou*. En 2014, il monte une exposition de plus de trois cents dessins sur l'Italie, et réalise l'un des deux albums de la série *Donjon* qui clôturent la saga. Il reçoit le Fauve d'or pour *Come Prima* au Festival international de la bande dessinée d'Angoulême en 2014 avant de passer trois années à suivre Étienne Davodeau pour la réalisation du « making off dessiné » de son dernier disque.

En 2018, la Cité internationale de la bande dessinée lui consacre une carte blanche de six mois, *La Belle Saison*, durant laquelle il réalise plusieurs expositions, spectacles et performances. En 2020, parution de *Castelmaure*, conte médiéval étrange sur un scénario de Lewis Trondheim.

Après une résidence au théâtre des Célestins, à Lyon, il propose *Chemin des Célestins*, dans lequel il raconte le lien étroit qu'il entretient depuis toujours avec le théâtre et le dessin. Il travaille actuellement sur deux prochains livres et une exposition pour 2022.

© 2021 Alfred pour *Les Arts dessinés*

© 2021 Alfred pour *Les Arts dessinés*



© 2021 Alfred pour *Les Arts dessinés*

© 2021 Alfred pour Les Arts dessinés

© 2021 Alfred pour *Les Arts dessinés*

© 2021 Alfred pour Les Arts dessinés

© 2021 Alfred pour *Les Arts dessinés*

LES ARTS DESSINÉS

JEUNESSE, DESSIN DE PRESSE

MAGALI LE HUCHE

76

CLÉMENTINE

p 65

PETIT POILU

p 62

68

PATRICK CHAPPATTE

38

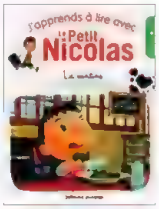
BENJAMIN LACOMBE

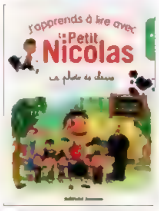
Les 4 saisons

Actus

Le Petit Nicolas est ton ami

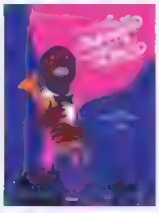
Le problème avec les enfants de cinq ans, c'est qu'ils ne savent pas lire. Partant de ce constat agaçant, **Marjorie Demaria** propose une méthode d'apprentissage où elle fait intervenir le Petit Nicolas au travers de pages bourrées d'exercices aussi amusants qu'efficaces. Pour les quatre premiers volumes de la série, les futurs ex-tout-petits auront le choix entre ***La Cantine, La Photo de classe, Papa m'offre un vélo*** et ***La Dictée,*** autant de grands moments dans la vie d'un môme. Présentés sous la forme de volumes souples illustrés en couleurs, les textes possèdent un code couleur pour aider les enfants à reconnaître les mots difficiles et autres difficultés. ■ **GV**





J'APPRENDS À LIRE AVEC LE PETIT NICOLAS N° 1 : LA CANTINE, N° 2 : LA PHOTO DE CLASSE, N° 3 : PAPA M'OFFRE UN VÉLO, N° 4 : LA DICTÉE
Par Marjorie Demaria, éditions Gallimard-Jeunesse
Albums souples avec rabats dès 5 ans, 32 pages couleurs, 4,90 €, disponibles

Livres et musique



De plus en plus d'auteurs proposent des histoires accompagnées d'un CD ou, plus traditionnellement, d'images où la musique tient le haut du pavé. À une époque où l'éducation musicale ou sportive est le parent pauvre du service public, ces livres ont donc une importance particulière. Pour ***Argent et Inox s'échappent du tiroir,*** le parolier **Benjamin Minimum** et le compositeur **Jean-Philippe Crespin** se sont alliés à l'illustratrice **Stefania Arcieri** pour raconter les tribulations de deux petites cuillères qui veulent voir le monde. Accompagné d'un CD qui reprend les pages en musique, ce livre est un bon apprentissage pour découvrir le folk, le rock et tout ce qui s'ensuit. Dans un registre plus traditionnel, ***La Trompette de Louis*** de **Magali Chiappone-Lucchesi** et **Youlie** raconte la jeunesse de Louis Armstrong à travers les souvenirs de son instrument dans une tonalité rose et bleue très réussie. ■ **GV**

LA TROMPETTE DE LOUIS
Par Chiappone-Lucchesi & Youlie, éditions Glénat Jeunesse
Livre relié dès 6 ans, 48 pages couleurs, 14,50 €, disponible

ARGENT ET INOX S'ÉCHAPPENT DU TIROIR
Par Minimum, Crespin & Arcieri, éditions Le label dans la forêt
Livre relié dès 4 ans, 36 pages couleurs + CD 47', 19,90 €, disponible

Livre panoramique

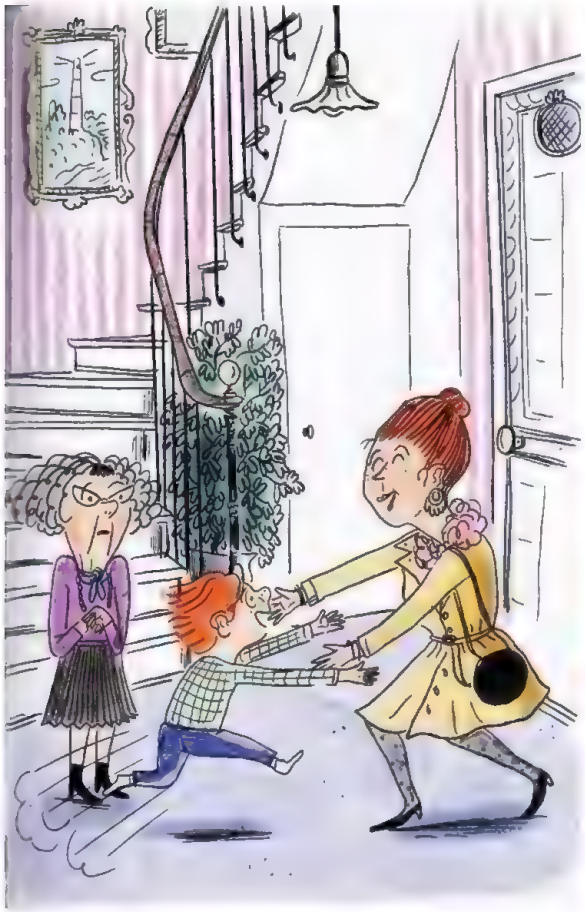
Boostée par les Jeux de Tokyo, **Rébecca Dautremer** a fait sienne la devise Plus vite, plus haut, plus fort, chère à l'esprit olympique en y ajoutant la longueur. Avec ***Une toute petite seconde***, l'illustratrice réalise un leporello qui, une fois déplié, dépasse les deux mètres. À la manière d'un Brueghel reconverti dans l'édition pour enfants, elle déroule les nouvelles aventures du lapin Jacominus Gainsborough dans une foule de petites saynètes qui promettent des heures de découvertes. Sur le plan du détail, *Les Très Riches Heures du Duc de Berry* sont carrément enfoncées. ■ **GV**

UNE TOUTE PETITE SECONDE
Par Rébecca Dautremer, éditions Sarbacane
Leporello 7 volets de 31 x 42 cm [fermé] pour 2,17 m [déplié], 32 pages couleurs, 38 €, le 27 octobre

Chelsea comme si vous y étiez

Petit roman d'**Astrid Desbordes** illustré par **Magali Le Huche**, ***Sweety*** raconte à la première personne la vie du quartier londonien de Chelsea, un endroit chic où il fait bon vivre. Si le style est humoristique, il faudra attendre le dernier chapitre pour savoir qui est le mystérieux narrateur qui connaît si bien le quartier. On aime l'ambiance et, surtout, les aquarelles *so British* de Magali Le Huche qui a parfaitement capté l'ambiance de cette histoire destinée aux enfants en âge de découvrir le monde du cours préparatoire. Allez, on le glisse dans le cartable en même temps que le quatre-heures pour aider à supporter la solitude du préau. **GV**

SWEETY
Par Desbordes & Le Huche,
éditions Mouche – L'école des loisirs
Livre broché dès 6 ans, 72 pages couleurs, 8 €, disponible



jeu vidéo
animation
BD
illustration

école émile cohl

Nouveautés formation continue

Stop motion - technique du papier découpé
Formation co-construite avec le **studio Folimage**
Du 13 septembre au 8 octobre - Lyon, Valence

Storyboard
Du 11 au 29 octobre – Lyon
Du 22 novembre au 10 décembre - Lyon

Illustration jeunesse
Du 18 au 29 octobre – Lyon
Autres dates sur notre site **www.cohl.fr**

Nouveau cursus

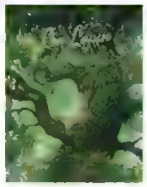
Storyboard & Layout
Formation professionnalisante en 2 ans
Rentrée 2021 - Angoulême

Etablissement d'enseignement supérieur artistique reconnu par l'Etat
Organisme de formation référencé Datadock

Datadock

1 rue Félix Rollet - Lyon 3e - tél. : 04 72 12 01 01

Le zoo des *Arts dessinés*



Les bestioles étant les meilleures amies des enfants, voici le choix de la rédaction pour les animaux les plus trognons du trimestre. ***Mon cher ennemi*** [**Thierry Dedieu** et **Gilles Baum**] raconte les échanges épistolaires entre un lapin et un renard. C'est l'idéal pour apprendre à connaître son ennemi. ***10 chiens dans la ville*** [**Charles Dutertre**] est un cherche et trouve où il va falloir aiguiser son regard. Avec ***Ma pauvre Lucette***, **Géraldine Collet** et **Mauréen Poignonec** [crayons] racontent comment une petite poule noire ne se laisse pas marcher sur les ergots par ce gros macho de coq crâneur. Progressiste et poilant. Dans un genre plus classique, ***Léa Lapin et le concours de cabanes*** raconté par **Steve Richardson** va enchanter les amateurs d'histoires où il est question de dépassement de soi. Les illustrations de **Chris Dunn** sont à tomber. **GV**

MON CHER ENNEMI
Par Dedieu & Baum, éditions Seuil Jeunesse
Album relié dès 10 ans, 64 pages couleurs, 15 €, disponible

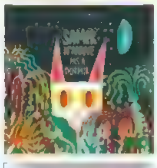
10 CHIENS DANS LA VILLE
Par Charles Dutertre, éditions Gallimard Jeunesse
Album relié pour les tout-petits, 28 pages couleurs, 12,50 €, disponible

MA PAUVRE LUCETTE
Par Collet & Poignonec, éditions Glénat Jeunesse
Album relié dès 5 ans, 32 pages couleurs, 12 €, disponible

LÉA LAPIN ET LE CONCOURS DE CABANES
Par Richardson & Dunn, éditions Caurette
Album relié dès 3 ans, 50 pages couleurs, 15 €, disponible

Le coin découverte de choses et d'autres

Pour avoir la paix, les parents se doivent de fournir des livres bourrés de choses que les *kids* auront envie de refaire ou de comprendre. ***Tu lis quoi ?*** par **Géraldine Collet** et **Mylène Rigaudie** est un petit format qui joue sur la répétition des sons dans les phrases. Excellent pour découvrir rimes et allitérations. ***Samir n'arrive pas à dormir*** [**Davide Cali** et **Anna Aparicio Català**] est parfait à raconter à tous les enfants qui se font prier pour aller faire dodo. Pour cela, il suffit de leur dire pourquoi. Pour les futurs limiers de la Police nationale, ***L'Affaire du doudou perdu*** d'**André Bouchard** met en scène une sorte de club des 5 plus le petit lecteur pour retrouver le disparu. Idéal pour apprendre la réflexion. **GV**



TU LIS QUOI ?
Par Collet & Rigaudie, éditions Glénat Jeunesse
Album relié dès 4 ans, 32 pages couleurs, 9 €, disponible

SAMIR N'ARRIVE PAS À DORMIR
Par Cali & Català, éditions Gallimard Jeunesse
Album relié dès 3 ans, 36 pages couleurs, 14 €, disponible

L'AFFAIRE DU DOUDOU PERDU
Par André Bouchard, éditions Seuil Jeunesse
Album relié dès 4 ans, 40 pages couleurs, 13,50 €, disponible

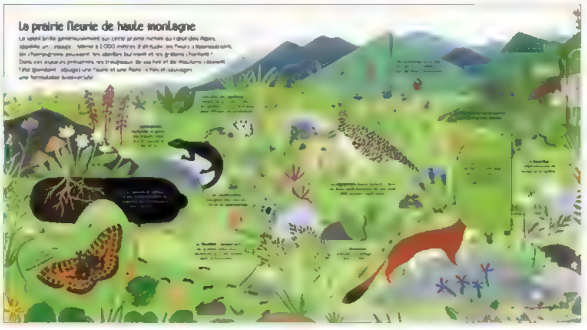
Livres surprises

Les enfants adorent les surprises. Quoi de mieux qu'un livre qui en contient plein ? ***Drôle d'aventure au musée*** de **Luisa Vera** est un grand format où les tableaux pleine page croisés pendant la visite se déplient pour mieux raconter en détail l'histoire des peintres et des mouvements artistiques. Dans ***Les Petits Mondes de la Terre*** illustré par **Lara Hawthorne** sur un texte de **Camilla de la Bédoyère**, ce sont près de 70 volets à ouvrir pour encore plus de découvertes dans les décors naturels proposés. Comme son titre l'indique, ***Un livre, c'est magique !*** [**Arnaud Alméras** et **Robin**] est rempli de découpes et de rabats qui rendent la lecture encore plus excitante. **GV**

DRÔLE D'AVENTURE AU MUSÉE
Par Luisa Vera, éditions Quatre Fleuves
Album relié dès 3 ans, 32 pages couleurs, 14,90 €, disponible

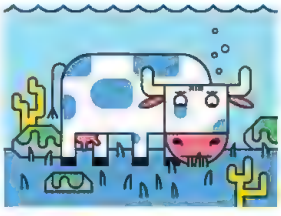
LES PETITS MONDES DE LA TERRE
Par Hawthorne & De La Bédoyère, éditions Quatre Fleuves
Album relié dès 3 ans, 18 pages couleurs, 15,90 € disponible

UN LIVRE, C'EST MAGIQUE !
Par Alméras & Robin, éditions Gallimard Jeunesse
Album relié dès 3 ans, 28 pages couleurs, 14,90 € disponible



Apprendre en s'amusant

Il ne faut pas se leurrer, l'éducation à la baguette a été remplacée par plus de décontraction depuis déjà longtemps. Quelques ouvrages pour le prouver. ***Elle est où la vache ?*** de **Jean-Marc Mathis** est un cartonné au maniement très simple : un dessin qui va droit au but à droite et une question en grosses lettres à gauche. À partir de là, si Junior ne trouve pas, c'est qu'il y a un problème.



Avec ***Compte les animaux avec Marguerite***, **Marguerite Courtieu** propose une méthode simple pour apprendre à compter avec ses dix doigts et ses dix orteils. Intuitif et bien fait. ***La maîtresse est malade*** de **Claudia Bielinsky** est excellent pour trouver une solution à un problème en s'y mettant à plusieurs. Parfait pour apprendre le travail de groupe. **Claude Combacau** et **Coralie Vallageas** viennent au secours de tous ceux qui pensent être moins doués que les autres dans ce qu'ils entreprennent. ***Le Club des nuls au cache-cache*** démontre qu'il ne faut pas juger les gens sur leur apparence. **GV**

ELLE EST OÙ LA VACHE ?
Par Jean-Marc Mathis, éditions Seuil Jeunesse
Album relié dès 1 an, 30 pages cartonnées couleurs, 10,50 €, disponible

COMPTE LES ANIMAUX AVEC MARGUERITE
Par Marguerite Courtieu, éditions Gallimard Jeunesse
Album album relié dès 3 ans, 40 pages couleurs, 15 €, disponible

LA MAÎTRESSE EST MALADE
Par Claudia Bielinsky, éditions Bayard Jeunesse
Album relié pour les tout-petits, 24 pages couleurs, 9,90 €, disponible

LE CLUB DES NULS AU CACHE-CACHE
Par Combacau & Vallageas, éditions Glénat Jeunesse
Album relié dès 3 ans, 32 pages couleurs, 12 €, disponible

Coups de cœur

Dans la catégorie hors normes, quelques histoires dont les thèmes sortent de l'ordinaire. Avec ***Les géants tombent en silence***, **Barroux** raconte une belle fable écologique où le narrateur est un arbre. Belle réflexion sur l'urbanisme. Cette année, le Père Castor fête ses 90 ans de bons et loyaux services. Pour ce faire, une exposition se tient en ce moment jusqu'au 12 novembre à la galerie Gallimard. Pour fêter l'événement, **Géraldine Maincent** et **Héloïse Sol** ont réalisé à quatre mains ***La Belle au bois ronflant***, une version poilante du classique bien connu où rien ne se passe comme prévu. Ambiance nostalgie des vacances d'antan avec ***Les Glaces aux coquelicots*** de **Gérard Goldman** et **Geneviève Casterman**. Superbe ouvrage sur la transmission des souvenirs d'enfance. **GV**

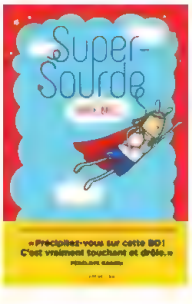
LES GÉANTS TOMBENT EN SILENCE
Par Barroux, éditions Seuil Jeunesse
Album relié dès 3 ans, 40 pages couleurs, 15 €, disponible

LA BELLE AU BOIS RONFLANT
Par Maincent & Solt, éditions Père Castor
Album relié dès 3 ans, 32 pages couleurs, 13,50 €, disponible

LES GLACES AUX COQUELICOTS
Par Goldman & Casterman, éditions Pastel
Album relié dès 5 ans, 36 pages couleurs, 12,50 €, disponible

Gros plan du trimestre

Cece Bell a quatre ans quand elle perd l'audition après une méningite. Ensuite, l'école et les études pour devenir illustratrice et designer ne sont pas un long fleuve tranquille. Dans ***Super-Sourde***, son premier roman graphique, elle explique par le biais d'un récit humoristique et énergique tous les petits inconvénients qui peuvent peupler une simple journée lorsqu'une personne est différente. Pour cette nouvelle édition augmentée, ce sont 40 pages de bonus sur la réalisation de la BD qui ont été ajoutées. Plus qu'un simple livre, *Super-Sourde* est une leçon de vie très communicative. **GV**



SUPER-SOURDE
Par Cece Bell, éditions Les Arènes
Album relié dès 8 ans, 288 pages couleurs, 21,90 €, disponible

Par **Géant Vert**

CLÉMENTINE

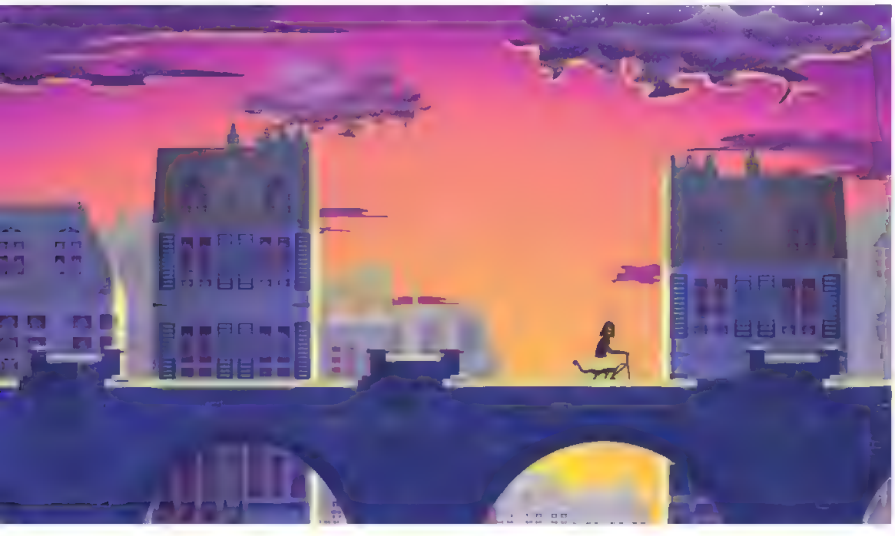
QUAND LA MUSIQUE SE VEUT **VISUELLE**

Icône de la chanson parisienne au Japon depuis des décennies, il aura fallu une épidémie et quelques confinements pour que **Clémentine** enregistre et sorte, enfin, un album en France, accompagné d'un clip du jeune réalisateur **Cyrille Hervet**. Les deux ont bien voulu nous expliquer en quoi le graphisme est un plus pour la musique.

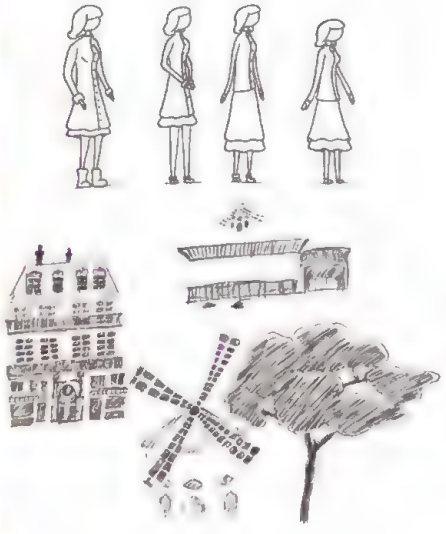
CLÉMENTINE & CYRILLE **HERVET**
© Photo Géant Vert

Où avez-vous déniché ce jeune trublion ?
Clémentine : J'ai découvert son travail sur le clip du chanteur italien Migaso. J'ai trouvé qu'il faisait de très belles têtes de mort. Ça m'a plu et j'ai aussitôt appelé mon manager.
Cyrille Hervet : Mon background est classique : je dessinais dans les marges de mes cahiers en attendant la fin des cours. Mes parents ont tenté de m'élever au franco-belge, mais je n'en garde pas un souvenir très marquant. *(Rires.)* Désolé ! Mes premières émotions graphiques ont été suscitées, plus tard, par les peintures de Victoria Francés. Il faut aimer le style vampire cependant. C'est à peu près dans ces eaux-là que j'ai découvert la BD *Requiem* de Pat Mills et Olivier Ledroit. L'ambiance y est un petit peu plus gothique.

Et tout ça nous amène au clip. Comment les choses se sont-elles déroulées ?
C : Au début, je n'avais aucune idée de ce que je voulais. En revanche, je savais ce que je voulais éviter. En particulier le clip classique avec vue sur la chanteuse sous toutes les coutures pendant trois minutes. Les Japonais ne sont pas du tout clip. Ça ne les intéresse pas. Même si l'*anime* manga est omniprésente à la télé, le clip n'entre pas dans leur univers. Ils préfèrent les films.
CH : Pour ce que j'en ai vu à la télé, les goûts graphiques des Japonais tournent vers tout ce qui est fou, voire complètement délirant. Ça part dans tous les sens avec beaucoup de couleurs vives. J'ai un peu l'impression de plonger dans une piscine de drogues quand je vois ça.



Clémentine dans le décor créé par Cyrille Hervet
© Clémentine & Hervet



Crayonnés de recherches pour le clip
© Cyrille Hervet

Éléments de décor créés par Cyrille Hervet
© Clémentine & Hervet

Pourquoi le choix de l'animation ?
C : Si j'adore chanter et me produire sur scène, je ne suis pas du tout à l'aise devant une caméra. Cyrille a cherché des correspondances entre ma musique et sa façon de faire. Cette nouvelle approche m'a plu.

Quelle a été la marche à suivre ?
CH : Tout commence avec une gomme et un crayon. Je fais des croquis à l'aquarelle ou aux pastels. Pour les images dont j'ai besoin, je peux très bien les trouver dans la rue en regardant une affiche ou en faisant la demande sur des forums. Quand je commence un projet, je passe mon temps à prendre des notes. La phase ordinateur arrive tout à la fin, une fois que tout est organisé et défini sur le papier.

Quelle est la part de l'ordinateur dans ce genre de création ?
CH : C'est un outil que j'utilise en fonction de mes besoins. Ça ne va pas plus loin. L'ordi me fait gagner du temps en calculant à ma place, mais ce n'est pas lui qui fait l'essentiel du travail. L'ordi a le même rôle qu'un pinceau ou un crayon. En fonction du travail à faire, je choisis l'un ou l'autre pour des raisons d'efficacité.

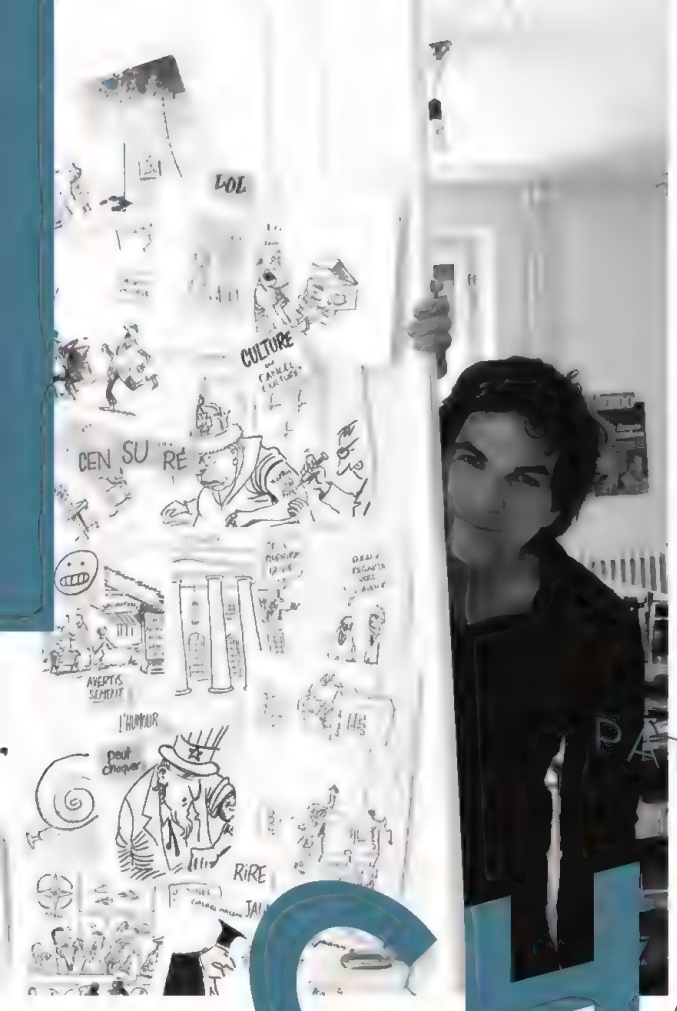
Si nous vous suivons, vous déconseillez l'ordi pour faire des aquarelles ?
CH : Complètement. C'est comme le choix des polices. La majorité des graphistes utilisent Helvetica et Comic Sans et rien d'autre. C'est une erreur. Les polices ont leur propre langage. On ne doit pas les utiliser n'importe comment pour leur faire dire n'importe quoi. Pour les outils, c'est pareil. En revanche, si un boulot demande de mixer un ordi avec un pinceau pour obtenir un résultat, je le fais.

Extrait du clip
© Clémentine & Hervet

Une fois tout en boîte, quelle a été la première réaction de l'intéressée ?
C : Eh bien, j'étais contente. C'était enfin fini. J'avais tout l'humour désiré dans mon cahier des charges personnel. Le montage lui a pris six mois. Le truc le plus dingue, c'est que j'ai trouvé le visuel de la pochette en regardant dans son book. *(Rires.)* Comme il y a des tours Eiffel et une ambiance très parisienne, les Japonais devraient aimer « Frou Frou ».

Eh bien, merci pour ce moment !

CLEMENTINE
QUEL TEMPS FAIT-IL ?
LABEL WAGRAM MUSIC
CD, disponible
Clip « Frou Frou » sur :
www.clementinemusic.fr



PATRICK **CHAPPATTE**

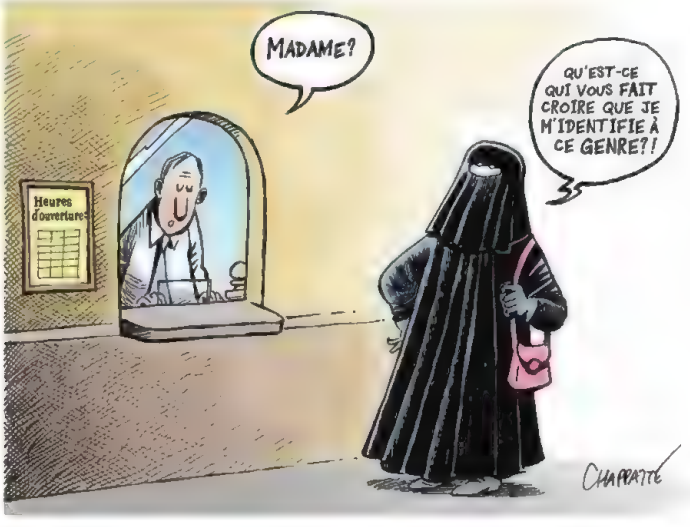
© Photo O. Conseil

Les Français connaissent son trait aiguisé grâce à *Courrier international* et au *Canard enchaîné*. Mais le Suisse **Patrick Chappatte** œuvre aussi pour deux journaux helvétiques, un hebdomadaire allemand, un quotidien de Boston, et il a longtemps été publié dans le *New York Times*. Ce dessinateur éditorial talentueux est également homme de terrain, courant aux quatre coins du monde pour réaliser des reportages en bande dessinée. Rencontre avec un dessinateur journaliste suractif.

Par **Odile Conseil**

PATRICK CHAPPATTE

LE **COUTEAU SUISSE** DU DESSIN DE PRESSE



En Suisse comme ailleurs, les questions de genre sont de plus en plus prégnantes. Dessin paru le 4 mars 2021 dans *NZZ an Sontag*, Zurich

© Chappatte

Illustration accompagnant la recension d'un livre sur les pratiques racistes de la police new-yorkaise, paru au printemps 1999. Dessin paru dans le *New York Times*
© Chappatte

TE

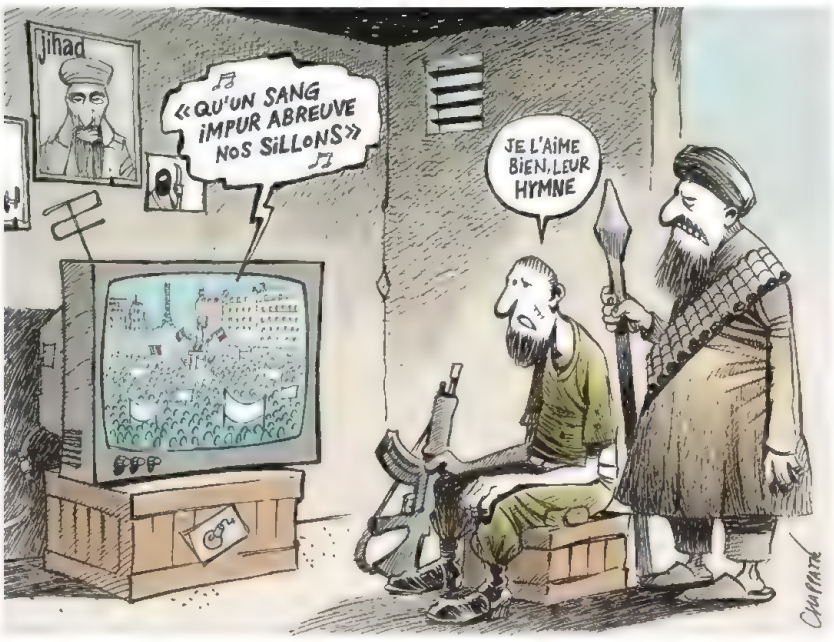
Dans son grand bureau genevois plein de lumière et de couleurs, installé dans le quartier multiculturel des Pâquis, Patrick Chappatte a punaisé en majesté l'affiche des Premières Journées internationales du dessin de presse qu'il avait réalisée pour *Courrier international*, en 1999. Une grosse boule ronde façon Méliès – ici la Terre, pas la Lune ! – a reçu un crayon en plein dans l'œil, un dessin en noir et blanc sur un fond rose pétant. Dans le couloir, des classeurs impeccablement étiquetés contiennent toute sa production depuis ses débuts, en 1988. Des milliers de dessins nés du fleuve sans fin de l'actualité et de l'imagination fertile de ce citoyen helvétique qui ne fait pas ses cinquante-quatre ans.

Journaux suisses, allemands, français, américains… *Le Temps*, *La Suisse*, *The New York Times*, *Le Canard enchaîné*, *Der Spiegel*, *The Boston Globe*, *L'Hebdo*, *NZZ am Sonntag*… : le trait du dessinateur n'a pas de frontières. Ou plutôt, il sait s'adapter à ses différents supports. Et son esprit n'a guère de repos : « *En tant que dessinateur de presse, je suis un "fonctionnaire de l'imagination", une usine à idées, à raison de cinq à six heures par jour et cinq jours par semaine*, récapitule-t-il. *Lundi, c'est* Le Canard *: il faut que je sois un peu au courant de ce qui se passe en France ; mardi et vendredi, c'est* Le Temps*, avec toute la dimension de l'actu suisse, que je suis régulièrement ; mercredi c'est soit le* Boston Globe*, soit le* Spiegel*, donc, ce jour-là, je dois rattraper l'actu américaine ou allemande. Jeudi, je travaille pour l'hebdomadaire de Suisse alémanique* NZZ am Sonntag… »

Un échange étroit avec les rédactions

S'il peut collaborer avec des journaux dans des langues différentes, c'est parce que Patrick Chappatte a lui-même mis en place un système spécifique de dialogue avec chaque rédaction. « *Il m'est nécessaire d'avoir un va-et-vient avec la rédaction, même si c'est moi,* in fine*, qui choisis,* expose le dessinateur. *Je fais donc cinq à six esquisses que j'envoie à un panel dans la rédaction – journalistes, rédac' chef, direction artistique. Ils me donnent leur vote – personne n'a de voix prépondérante –, et je fais un classement. Et souvent la rédaction se trompe ! Ce panel ne me sert donc pas à*

Après les assassinats à *Charlie Hebdo* et à l'Hyper-Cacher, une foule gigantesque manifeste contre le terrorisme. Dessin paru le 13 janvier 2015 dans *Le Temps*, Genève.
© Chappatte



choisir pour moi, mais à éliminer. Si une esquisse arrive dernière partout, je la supprime sans me poser de questions. »

C'est d'autant plus utile en allemand et en anglais, qui ne sont pas ses langues maternelles : « *Une référence qui fonctionne ici peut ne pas être comprise ailleurs. Il peut vite y avoir des "*malentendus exotiques*".* »

Dans ses panels, Chappatte fait aussi intervenir deux « jokers » : sa femme, Anne-Frédérique Widmann, réalisatrice et journaliste à la Télévision suisse romande, et son confrère Herrmann – « *sans doute les deux personnes qui me connaissent le mieux* ». Ce dernier, qui dessine pour *La Tribune de Genève* depuis vingt-trois ans, ne tarit pas d'éloges sur celui avec qui il a partagé un bureau durant plusieurs années : « *Souvent, on arrive dans le dessin de presse sur la base d'un malentendu, parfois parce qu'on sait dessiner, parfois parce qu'on est drôle. Chez lui, la vision journalistique se place avant le reste. Son premier talent réside dans une belle capacité de synthèse et une forme de lucidité. Patrick Chappatte est le plus déontologique de tous les dessinateurs de presse que je connaisse ! Jamais il ne sacrifiera le message au gag. Il est d'une rigueur invraisemblable, jamais tape-à-l'œil.* »

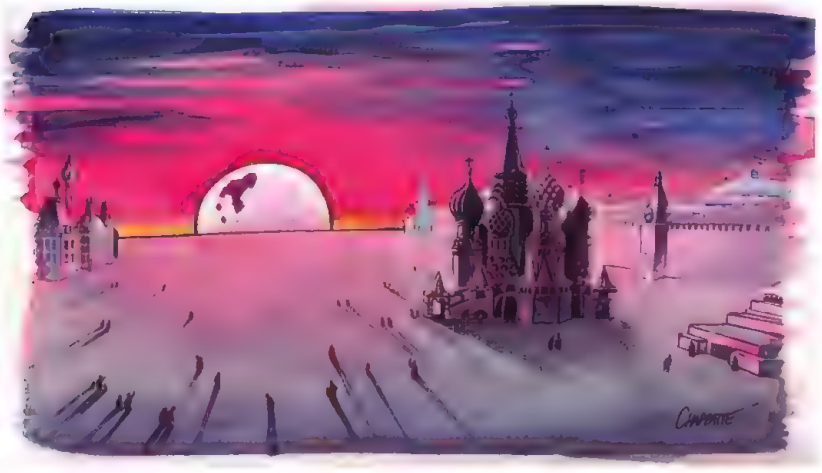
Le crayon à la main depuis toujours

D'où lui vient cette envie de dessiner ? Il l'ignore. Mais aussi loin qu'il s'en souvienne, il se voit crayon à la main, noircissant des feuilles et des feuilles. Au collège, les manuels de mathématiques et de géographie n'étaient imprimés qu'au verso : « *C'était un formidable papier à ma disposition ! J'ai commencé par des BD, à vrai dire assez difficiles à décrypter aujourd'hui – écriture approximative, dessin dense. J'avais créé un style "fil de fer", un peu du* Mix et Remix *avant l'heure. Je dessinais notamment les aventures de Hugh et Huge, l'un était le bon, l'autre le méchant. Un sens très manichéen du bien et du mal s'affirmait donc déjà chez moi. Mais à la fin, c'était le bon qui mourait !* »

Au lycée, le jeune homme se met au dessin politique. Il envoie à *La Suisse* une planche de bande dessinée raillant le faste de l'ambassade éthiopienne en Suisse, alors que ce pays criait famine. Et le quotidien populaire de qualité, disparu depuis, l'a publié. « *J'entends encore le cri d'étonnement de mon père quand il a ouvert le journal*, se remémore Patrick Chappatte, et son œil s'allume. *Mais j'y représentais les Éthiopiens façon* Tintin *! Cela ne passerait plus du tout aujourd'hui.* »

Quelques dessins plus tard, le quotidien lui propose un contrat de deux ans dans son supplément culturel dominical, pour le former au journalisme. « *Je me suis dit "*Chic ! Je vais faire ça, et après j'irai à l'université*", où je voulais faire de la philo et de l'histoire.* »

C'est là que le destin entre en scène sous les traits de Thierry Barrigue, qui officiait alors comme dessinateur à *La Suisse*. « *Lors de la deuxième année de mon stage, il est retourné au* Matin, *à Lausanne, d'où il venait. Une place de dessinateur de presse se libérait ; c'était une occasion unique ! Ça m'intéresserait d'essayer, et le rédac' chef m'a donné ma chance. Mon premier dessin a paru le jour de mes vingt et un ans, en février 1988 ! Du coup, mes projets universitaires se sont envolés...* »



26 décembre 1991 : Mikhaïl Gorbatchov, l'homme à la tache de vin sur le front, démissionne. Son départ sonne le crépuscule de l'URSS. Dessin paru dans *La Suisse*, Genève. © Chappatte

La première planche de Chappatte parue dans *La Suisse* (Genève), en décembre 1985. Le dessinateur a dix-sept ans. « *Je ne ferais plus ce dessin aujourd'hui, cette façon de représenter les Noirs comme dans* Tintin *me fait rétrospectivement presque honte* ».
© Chappatte

LE NOËL ÉTHIOPIEN
... N'A RIEN À NOUS envier
MAX & CHAPPO
ASSEZ DE CALOMNIES !
NON
LA MISSION D'ETHIOPIE À GENÈVE NE S'EST PAS PAYÉ UNE PISCINE POUR NOËL.
C'EST FAUX !!!
C'EST RIDICULE ET PUIS D'AILLEURS JE NE SAIS PAS NAGER!
C'EST UN ÉVIER !!!
À L'INTÉRIEUR DE LA MISSION LA FÊTE DE NOËL SE PASSE EN FAMILLE
TANDIS QU'AU PAYS MÊME 500.000 GUIRLANDES ONT ÉTÉ OFFERTES PAR LA BANQUE MONDIALE
QUANT AUX BOULES DÉCORATIVES OFFERTES PAR ONCLE BENNE
...ELLES ONT ÉTÉ BIEN ACCUEILLIES PAR LA POPULATION INDIGÈNE
LA SUISSE AUSSI A FAIT UN BEAU GESTE, EN ENVOYANT EN ETHIOPIE SES EXCÉDENTS DE BEURRE
BEURRE INGRAS
ET LE CAMION DU LIVE-AID EST ENFIN ARRIVÉ...
LIVE AID
JOYEUX NOËL!
L'ANNÉE PROCHAINE CE SERA LE COMPACT DISC!
ON LE VOIT LA SOLIDARITÉ FAIT DE NOËL UNE FÊTE SANS FRONTIÈRES... MAIS ATTENTION AUX EXCÈS : CHEZ NOUS LES BOEUFS SONT DEUX MALADES D'INDIGESTION...
VOUS N'AURIEZ PAS UN PEU D'ALKA-SELTZER?
BLE MAIS
SALADE DE SOJA
FAIM

Cap vers l'Amérique du Nord

Après plusieurs années dans ce journal et d'autres titres suisses, le dessinateur et sa compagne Anne-Frédérique s'envolent pour l'Amérique. «*J'avais vingt-huit ans et une idée en tête : convaincre le* New York Times *de publier des dessins éditoriaux*», se souvient-il. Mais ce ne fut pas une mince affaire : «*Le* cartoon*, le dessin éditorial, y était déconsidéré. Le genre noble, pour cette rédaction, c'était l'illustration.*» Patrick Chappatte commence donc par là, un peu à son corps défendant. «*Je travaillais de plus en plus dans la section* Book Review*, qui fait la recension de livres. Je demandais à illustrer les essais, ce qui me permettait d'aller vers des dessins plus politiques, plus sociétaux. Je me rapprochais ainsi subrepticement du dessin de presse. Mais, de temps en temps, je me faisais taper sur les doigts ; on me rappelait à l'ordre : "*This is a bit too cartoony*", trop proche du dessin de presse… Ce que je voulais, c'était apporter une valeur ajoutée plutôt qu'une ornementation à l'article.*»

Il faudra attendre 2001 – il était alors rentré à Genève depuis deux ans – pour que l'obstiné dessinateur réussisse à convaincre une filiale du journal américain, l'*International Herald Tribune* (IHT), quotidien en anglais installé à Paris qui, issu d'une joint-venture entre le *New York Times* et le *Washington Post*, publiait le meilleur de ces deux journaux. Ses pages comportaient des dessins de presse, mais uniquement américains et provenant d'une syndication (agence).

«*Je me rends donc à Paris voir le chef des pages Opinions de ce journal. J'argumente que pour être réellement international, comme le voulait son titre, il lui fallait des dessins qui ne soient pas exclusivement américains ! Et avec ce pragmatisme américain que j'adore, il a accepté de faire un essai, avec un dessin par semaine. Quand le* NYT *a acquis l'*IHT *en totalité (devenu alors* The New York Times International*), j'ai eu quelques inquiétudes pour mon avenir dans ce titre, mais elles se sont révélées infondées*», sourit-il. Le vénérable journal s'était finalement «converti» au dessin de presse, du moins dans son édition internationale et sur son site internet.

Deng Xiaoping. Le dirigeant chinois a envoyé les chars sur la place Tian'Anmen, à Pékin, le 4 juin 1989, pour mater les manifestants demandant plus de démocratie. Dessin paru le 17 juin 1989 dans *La Suisse*.
© Chappatte

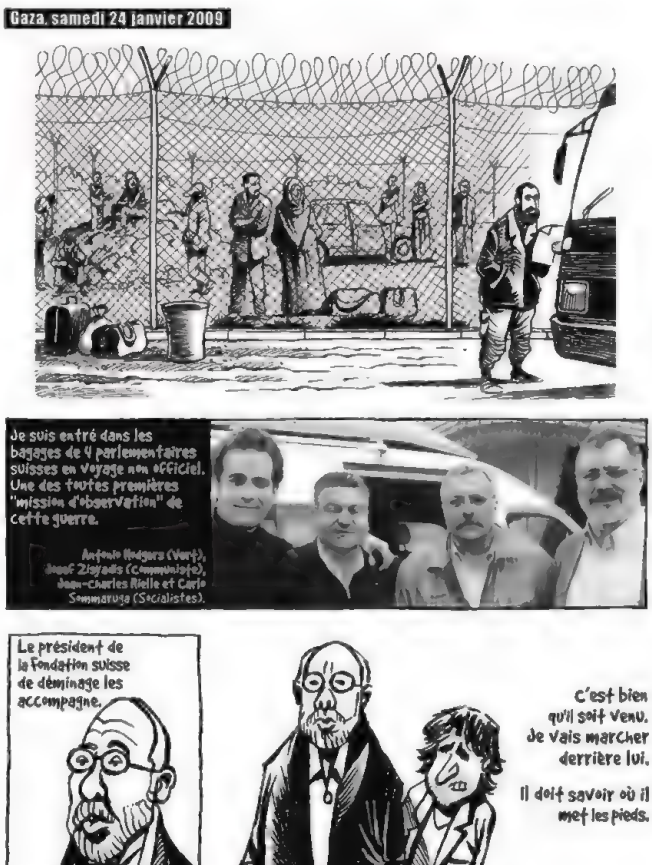
Panique au dessin de presse !

Jusqu'en avril 2019, Chappatte y publie deux dessins par semaine. Heng, un dessinateur de Singapour, y avait un dessin exclusif sur l'Asie et, les autres jours, la rédaction choisissait – «*pas toujours bien*», précise Chappatte – des dessins d'agence.

C'est dans ce contexte qu'est paru le «fameux» dessin d'António qui a suscité une tempête[1]. Immédiatement, le journal, en mode panique, décide de supprimer les dessins d'agence. Pendant un mois, les deux dessins de Chappatte et celui de Heng sont encore publiés, «*mais c'était devenu compliqué*, soupire le dessinateur. *En juin, le* NYT *a jeté l'éponge. Ils se sont infligé ça…*»

[1] Un dessin de Pedro Jesús Antonio Portugués de 25 avril 2019, jugé antisémite par de nombreux internautes et de nombreuses personnalités, représentant un Trump aveugle guidé par un chien, dont le pelage est orné d'étoiles de David.

Début 2009, après trois semaines d'offensive israélienne sur Gaza, Chappatte a l'occasion d'accompagner sur place une délégation suisse. Ce sera l'objet d'un reportage en BD paru dans les pages du *Temps*.
© Chappatte


Gaza, samedi 24 janvier 2009
Je suis entré dans les bagages de 4 parlementaires suisses en voyage non officiel. Une des toutes premières "mission d'observation" de cette guerre.
Antonio Hodgers (Vert), Josef Zisyadis (Communiste), Jean-Charles Rielle et Carlo Sommaruga (Socialistes).
Le président de la Fondation suisse de déminage les accompagne.
C'est bien qu'il soit venu. Je vais marcher derrière lui.
Il doit savoir où il met les pieds.

L'« affaire du *New York Times* », appelons-la ainsi, a été douloureuse pour le dessinateur. Pas seulement pour des raisons personnelles, relate l'ami Herrmann : « *Alors que j'essayais de le consoler, de lui dire qu'il trouverait d'autres journaux, il m'a dit, et ce n'était pas de la coquetterie, "ce n'est pas pour moi que ça me désole, c'est parce qu'il me semblait que j'avais réussi à créer un espace de liberté qu'il n'y avait pas avant au* New York Times*". Il était plus peiné pour ce journal et pour le dessin de presse que pour lui-même !* »

Coup de chance, malgré tout : quelques mois plus tôt, *Le Canard enchaîné* l'avait contacté. « *J'étais plutôt enclin à refuser parce que j'avais du travail par-dessus la tête*, relate Patrick Chappatte, *mais ma bonne fée Herrmann m'a dit : "Tu ne vas pas quand même dire non au* Canard enchaîné *!"* »

Michel Gaillard, le directeur du volatile, avait repéré Chappatte et l'a sollicité « *d'abord pour son esprit largement ouvert sur le monde extérieur, pas seulement l'Hexagone*, explique-t-il. *Il a un regard général sur l'Europe, les États-Unis, le monde ; il apporte une vision différente.* »

Cette ouverture d'esprit sur le monde extérieur se manifeste aussi dans les reportages dessinés – ou reportages BD – que le dessinateur suisse signe régulièrement, troquant la casquette de commentateur-éditorialiste pour celle de reporter. « *C'est mon autre passion. Le dessin y est dans la nuance, dans les gris, alors que le dessin de presse, c'est noir et blanc*, estime-t-il. *Quand on fait un dessin éditorial sur le Moyen-Orient, on doit donner un point de vue fort et simple. Mais quand on va en reportage à Gaza, en Palestine, on est dans le rôle du journaliste, de celui qui rend compte, avec toutes les nuances. La démarche est complètement différente. Cela se traduit aussi dans mon dessin, qui devient plus réaliste.* »

Les réfugiés syriens fuient en masse leur pays pour échapper à la guerre. Dessin paru le 1er septembre 2015 dans *Le Temps*.
© Chappatte

Le ressort de l'humour face aux tragédies

Dans ces reportages qui l'ont mené en Côte d'Ivoire, au Liban, en Corée, dans les prisons américaines et même dans une vallée suisse, le reporter utilise aussi la photo – des polaroïds – pour introduire chaque personne qu'il interviewe « *pour bien montrer qu'elle est réelle, que je rends compte d'une réalité* ». Il se met aussi lui-même en scène, pas particulièrement à son avantage, se montrant souvent avec l'air piteux ou craintif : « *Si je me représente comme ça, c'est aussi pour glisser un peu d'humour dans ces planches. Je viens du dessin de presse, et je crois au ressort de l'humour pour faire passer des choses tragiques – la guerre à Gaza, ça n'est pas drôle ! Les pointes d'humour aident à entrer dans le reportage, et elles se font souvent à mes dépens.* »

Son dernier reportage dessiné en date, *Au cœur de la vague*, paru à l'automne 2020 aux Arènes, porte sur le Covid. Cette fois, il ne s'agit plus de trois ou quatre pages dans un quotidien, mais d'un album de 124 pages. « *Le Covid m'a saisi, en mars 2020, comme une fièvre créatrice ! En même temps que mon corps combattait la maladie, j'ai entrepris de faire cette bande dessinée. C'est surtout un reportage sur les combattants de l'épidémie – dans les services de réanimation et à l'hôpital de Genève – et, de manière plus large, sur la société, sur nous tous et sur le monde*, confie-t-il. *Un regard sur ce qui nous est arrivé, de mars à juin 2020, et qui perdure.* »

TRUMP, UN « BON CLIENT » ?

Trump, qui a été tr[illegible] caricatures durant son mandat, n'est plus président. Mais sa mèche jaune revient dans les esprits, à travers le crayon…

© Chappatte

© Chappatte

PARCOURS

1967 : naissance à Karachi, au Pakistan
1988 : devient le dessinateur attitré de *La Suisse*
1993 : dessine pour *La Tribune de Genève* et *L'Hebdo* (Lausanne)
1995-1998 : installé à New York, il réalise des dessins d'illustration pour le *New York Times*
1997 : est sollicité par *Die Weltwoche*, hebdomadaire suisse allemand
1998 : commence à travailler pour *Le Temps*
2001 : premiers dessins pour l'*International Herald Tribune*, une fois par semaine
2003 : rachat de la totalité de l'*IHT* par le *NYT*. Patrick Chappatte y fait deux dessins par semaine, dans l'édition internationale
2011 : 1re obtention du prix de l'Overseas Press Club of America (il le recevra aussi en 2015 et 2018)
2018 : commence à dessiner pour *Der Spiegel*
2019 : le *NYT* cesse totalement de publier des dessins éditoriaux dans son édition internationale. Débuts au *Canard enchaîné* et au *Boston Globe*
2020 : parution aux Arènes de sa BD reportage, *Au cœur de la vague*, et lauréat du prix de la Fondation de Genève pour son « engagement en faveur de la liberté de presse et d'expression »

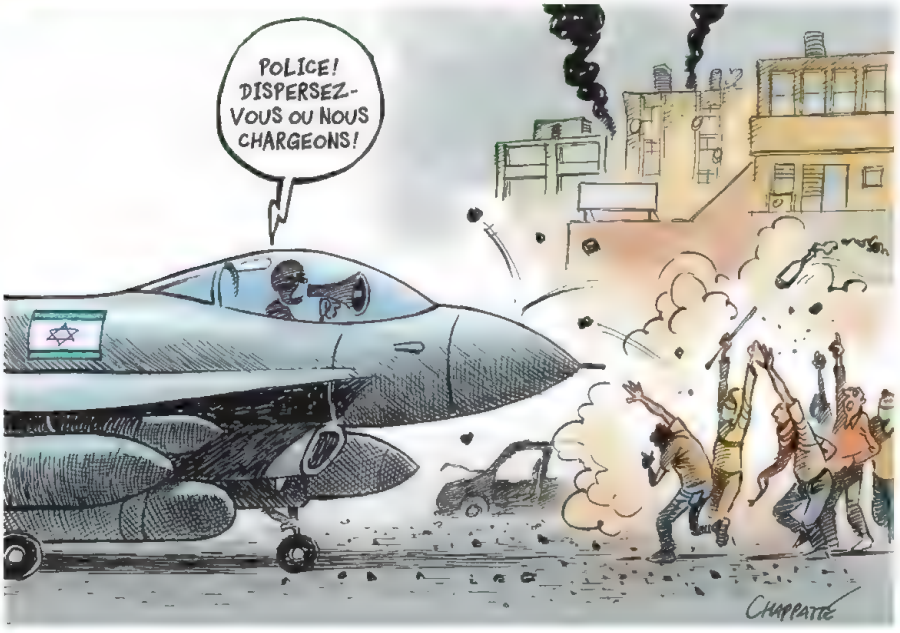
Patrick Chappatte a publié plusieurs recueils de ses dessins de presse, ainsi que des reportages en bande dessinée sur la guerre à Gaza, les bidonvilles à Nairobi, les bandes criminelles au Guatemala, la K-Pop à Séoul et les couloirs de la mort aux États-Unis.

Sortir de la culture de l'offense

À la fois éditorialiste et reporter, Patrick Chappatte est certainement le plus « journaliste » de tous les dessinateurs de presse. Et l'un de ceux qui réfléchissent le plus à la liberté d'expression et aux secousses qu'elle subit.

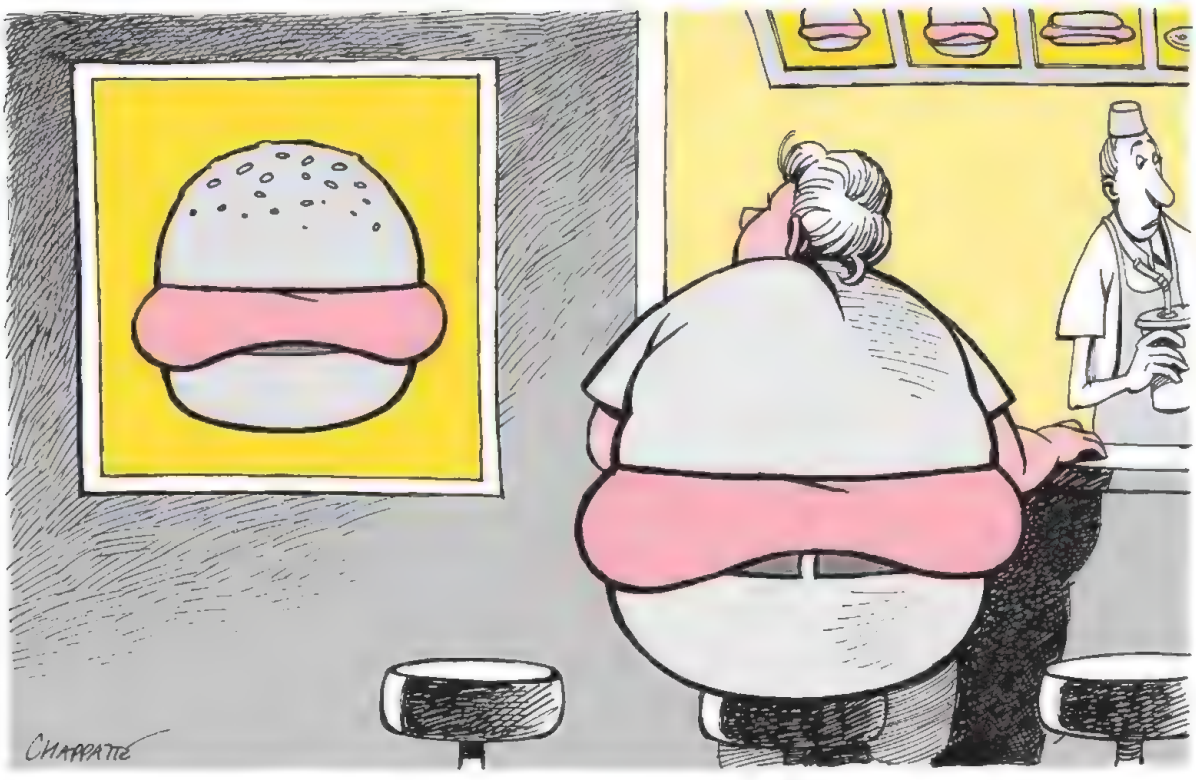
Après le triste épisode du *New York Times*, « l'affaire Xavier Gorce »[2] a réveillé son irritation sur la « culture de l'offense » et sur la pusillanimité de certains journaux face aux réseaux sociaux. « *Il y a une tension entre les anciens principes de liberté d'expression et les idées qui sont dans l'air du temps, consistant à "réparer l'offense" où, au passage, on fait une totale confusion entre "être blessé" et "se sentir offensé". On peut être heurté par un dessin mais il y a, aujourd'hui, une façon de le prendre personnellement et de le prendre au sérieux qui est effarante ! Le pire, c'est lorsque des responsables de presse endossent cette attitude en disant "Ah oui, en effet, c'était blessant !"*, s'insurge le dessinateur. *Il peut arriver qu'un dessin malencontreux soit publié mais, si c'est le cas, les responsables doivent tenir leur ligne : s'ils se trompent, faire un travail d'explication ; s'il y a polémique, en faire un sujet. Désormais, c'est comme si on n'avait plus le droit à l'erreur. On parle d'ailleurs de faute ! Ce qu'il s'est passé avec Xavier Gorce est typique : il aurait commis une faute ? Il aurait fait un dessin transphobe ? Or il a sans doute juste fait un dessin qui a été mal compris. Dans ce cas, il faut expliquer et non adopter un discours qui dit : "C'était un dessin indécent pour les victimes de l'inceste et transphobe." C'est déjà adopter une lecture totalement binaire d'un dessin éminemment ambigu, parce que tout humour est ambigu.* »

La liberté est un mot qui revient souvent dans la bouche de Chappatte. Il revendique ainsi celle de ne pas dessiner Mahomet, de ne pas se laisser enfermer dans un cercle vicieux qu'il juge un peu infantile : « *Je n'ai pas besoin de convoquer Mahomet pour tenir un discours sur l'islamisme et les sujets qui en découlent : la burqa, le burkini, l'islam politique.* » Pour autant, il reste un défenseur absolu des dessinateurs de *Charlie Hebdo* et de leur liberté de dessiner comme ils l'entendent.



Mai 2021 : des Arabes israéliens, solidaires des Palestiniens, affrontent la police israélienne. Un rapport de forces peu équitable... Dessin paru dans *NZZ am Sonntag*.
© Chappatte

La malbouffe et ses maux.
Dessin du 15 mai 2004 paru dans *Le Temps*
© Chappatte



Il regrette cependant que, depuis le massacre du 7 janvier 2015 et l'émotion qu'il a suscitée, *Charlie Hebdo* soit en quelque sorte devenu le mètre étalon du dessin de presse. « *Or* Charlie Hebdo *est un journal satirique très typé et très peu exportable*, relève-t-il. *Je dis souvent que l'image est universelle, mais que l'humour est culturel. Et celui de* Charlie *l'est : il faut comprendre l'état d'esprit français post-soixante-huitard pour apprécier un dessin paru dans leurs colonnes, donc un malentendu est très vite arrivé. Du coup c'est un peu casse-pied de se retrouver, toutes les deux semaines, à devoir expliquer ou justifier un dessin qui a été mal compris, ici ou là.* »

Pour sortir de la culture de l'offense et de tout ce qui assombrit aujourd'hui le dessin de presse, Patrick Chappatte prône la diversité. « *Il faut avoir plus de voix dans le dessin de presse – des femmes, des Noirs, des Asiatiques, et encore plus de dessins de presse. Mais il y a, en revanche, une chose avec laquelle je ne serai jamais d'accord, c'est de dire, par exemple, que seuls les Noirs peuvent dessiner les Noirs, seules les femmes peuvent comprendre la situation des femmes… Je suis de cette école qui prétend défendre des valeurs universelles, les droits humains, et qui voit l'humour comme une forme d'humanisme, un outil du vivre-ensemble, de résolution des conflits*, conclut le dessinateur. *L'humour, c'est ce qui permet de nous représenter dans l'absurdité de notre condition humaine, dans le choc qu'il y a dans nos rapports les uns avec les autres, et d'en rire.* » ■

LA FRANCE, SEUL PAYS AU MONDE À EXIGER L'ATTESTATION DE DÉPLACEMENT
LA SEULE CHOSE QUI DÉPASSE NOTRE GOÛT DE LA LIBERTÉ
C'EST NOTRE AMOUR DE LA PAPERASSE!
CHAPPATTE
MACRON VEUT RENFORCER LA RÉPRESSION DES STUPÉFIANTS
POLICE
ROULER UN PÉTARD AVEC SON ATTESTATION DÉROGATOIRE : ÇA VA VOUS COÛTER UN BRAS!
CHAPPATTE

Suite à un dessin de Xavier Gorce en février 2021 mettant l'attaque Dupond-Moretti contre la famille Traoré en opposition avec la répression des gilets jaunes, *Mediapart* a publié des articles de plusieurs dessinateurs. Considérant cela comme une captation, le dessinateur a décidé de ne plus collaborer avec le journal.

Mars 2019 : la France confinée
Dessins du 18 novembre 2020 et du 29 avril 2021 parus dans *Le Canard Enchaîné*
© Chappatte

Nowhere Girl
Illustration de couverture
© Magali Le Huche, Dargaud

Dans ***Nowhere Girl***, son premier album de bande dessinée en tant qu'autrice, **Magali Le Huche** raconte sa passion, haute en couleurs, pour les Beatles et sa phobie scolaire. Mais l'adolescente perdue d'alors a fini par trouver son chemin. Elle s'est fait connaître avec ses illustrations malicieuses et tendres pour enfants – dont une collaboration remarquée avec Marie Desplechin. Aujourd'hui, elle enchaîne les projets. Nous avons rencontré Magali Le Huche dans son joli atelier surplombant les toits de Paris, près du marché d'Aligre.

Par **Isabelle Delorme**

MAGALI LE HUCHE

ALL YOU NEED IS... MAGALI

Au cours de son enfance et de son adolescence, Magali Le Huche adore aller au spectacle et se mettre en scène. Mais celle qui n'a jamais cessé de dessiner se sent trop timide pour suivre sa voie au théâtre. «*J'aimais jouer et j'adorais me déguiser avec mes cousines ou en colonie de vacances, lors des spectacles. Mais cela me mettait en danger physiquement aux yeux des autres et mal à l'aise, j'étais même parfois tétanisée... Il y a un rapport compliqué à soi-même au théâtre, alors que le dessin m'a toujours rassurée*», raconte l'autrice-illustratrice qui a réalisé le pouvoir du dessin avec des moyens réduits, une simple feuille et un crayon. «*J'ai aussi besoin de solitude, de me concentrer sur un monde intérieur*», ajoute-t-elle. L'expérience du théâtre lui a néanmoins donné envie de raconter des histoires.

Avant Pome, j'étais toute seule de mon espèce
Et quel âge a cette demoiselle?
Tu dois bien avoir à peu près l'âge de ma petite-fille!
11 ans?

Pome
© Desplechin & Le Huche / Rue de Sèvres

C'est d'abord aux tout-petits que l'ancienne dévoreuse de magazines *J'aime lire* s'adresse, à la sortie des Arts décoratifs de Strasbourg. Elle décline les histoires de certains des personnages qu'elle a imaginés sous forme de séries, comme celles de l'ornithorynque Non-Non ou du caribou Jean-Michel, adaptées en films d'animation. Des personnalités complexes, à l'image de celles des enfants.

Des héros tout en nuances

Chez Non-Non, on retrouve l'ambivalence des enfants et adolescents et leurs dégradés de sentiments. « *Non-Non est un faux mou. Il est indécis parce qu'il est face à trop de possibilités. Il a l'impression de ne pas savoir ce qu'il veut mais, en essayant tous les possibles, il réalise que c'est simplement compliqué de choisir* », explique Magali Le Huche, pour qui les personnages à failles ont une force. « *Les failles, les difficultés et les doutes forgent des personnes qui ne se laissent pas aller. Je trouve la dualité intéressante chez l'humain et riche dans la création d'un personnage.* » L'illustratrice apprécie une forme de liberté de ton en littérature jeunesse. Cela permet de dire des choses graves et profondes avec décalage et absurdité.

En adaptant en bande dessinée les romans de Marie Desplechin *Verte* et *Pome*, Magali Le Huche s'est plongée dans les rapports mère-fille et la sortie de l'enfance. Un travail mené sur l'impulsion de Charlotte Moundlic, son éditrice chez Rue de Sèvres. « *C'est elle qui m'a proposé d'adapter* Verte. *Je trouve géniale cette puissance de visualisation que peut avoir un éditeur, car cela demande une intelligence de lecture anticipée*, salue la dessinatrice. *À l'époque, je n'avais encore jamais adapté de roman, et j'étais évidemment très enthousiaste. Mais j'étais convaincue qu'il fallait trouver un scénariste, car je ne pensais pas y arriver toute seule. D'autant plus que la matière de Marie Desplechin était, pour moi, précieuse, intouchable ! Mais Marie et Charlotte m'ont rassurée en me faisant confiance. J'ai pris un plaisir fou à adapter ce texte : un véritable cadeau, extrêmement bien écrit, avec de savoureux dialogues et de fabuleux personnages !* »

Guidée par une vision éditoriale

Le parcours de la dessinatrice s'est esquissé au fil de ses envies, mais aussi grâce à l'impulsion de ses maisons d'édition. « *J'ai besoin d'un œil extérieur et, pour cela, la confiance réciproque avec l'éditeur est primordiale* », confie-t-elle en évoquant notamment sa relation avec Valérie Cussaguet de la maison Les Fourmis rouges. « *Valérie est d'une intelligence incroyable, et j'adore travailler avec elle. Elle m'a emmenée là où je n'aurais pas osé aller seule. De la même manière, j'ai été très chanceuse de rencontrer Pauline Mermet, chez Dargaud.* » Cette dernière a joué un rôle déterminant dans la création de *Nowhere Girl*, la première bande dessinée autobiographique de Magali Le Huche (sortie en mars). Elle y raconte sa phobie scolaire lorsqu'elle était au collège. « *Je partais avec une idée vague, une forte envie, sans savoir trop où j'allais*, raconte la bédéiste. *Pauline a cru à mon histoire et a vu où je pouvais aller avant moi, en me donnant l'impression que je dirigeais le bateau. Elle était derrière moi, tout en restant en retrait. Je me souviens qu'elle m'a dit à la fin d'une séance de travail : "Tu vas la faire, cette BD !" Je crois qu'elle la voyait déjà, lorsque le travail de débroussaillage et de modelage me semblait encore immense avant de pouvoir élaguer… De ce fait, mes rendez-vous de travail avec Pauline étaient très rassurants car elle avait un œil, une lecture intelligente et cohérente qui m'aidaient à aller à l'essentiel sans rien oublier ni m'égarer, sans trop en dire ni aller dans une direction qui n'aurait pas eu de sens* », raconte Magali Le Huche.

Pome, illustration de couverture
© Desplechin & Le Huche / Rue de Sèvres

La musique sous divers tons

Après avoir travaillé sur deux bandes dessinées pour adultes en collaboration avec l'autrice Gwendoline Raisson (*Mères anonymes* et *À la recherche du nouveau père*), Magali Le Huche s'est lancée en solo avec *Nowhere Girl*. Comme souvent dans les livres de l'autrice-dessinatrice, on y retrouve une dualité dans les sentiments de l'héroïne (Magali adolescente) qui se découvre une passion pour les Beatles, assombrie par l'angoisse que le groupe ne tombe dans l'oubli. Néanmoins, la musique du groupe de Liverpool lui a permis de surmonter cette période difficile marquée par sa phobie scolaire, en lui offrant un refuge. L'un des défis de cet album était de réussir à dessiner la musique des Beatles en transmettant toutes les sensations et vibrations ressenties par la jeune fille. «*Je me suis beaucoup interrogée sur la représentation graphique, dans le monde réel, de cette musique que j'aime tant*», confie-t-elle en estimant que la musique, très puissante, a un impact physique impalpable sur le cerveau et le corps. «*J'ai effectué beaucoup d'essais pour trouver des astuces graphiques*, se souvient la dessinatrice. *Finalement, j'ai choisi une couleur par Beatles : un rouge, un rose, un violet et un jaune, qui pouvaient se rencontrer et se mélanger, avec des transparences. J'ai trouvé ce système de petites flammèches, similaires à de petites ondes qui amèneraient progressivement mon personnage dans un monde parallèle.*» Ces couleurs très vibrantes, presque fluo, apportent beaucoup de vivacité à l'album. Un effet recherché par Magali Le Huche pour restituer la force et les vibrations de la musique, sans sombrer dans un effet trop psychédélique ni indigeste.

Planches extraites de ***Nowhere Girl***
© Magali Le Huche / Dargaud

© Magali Le Huche, Dargaud

PAR **MAGALI LE HUCHE**
DARGAUD
Album cartonné, 120 pages couleurs, d sponible

Du monde réel au monde parallèle

En maniant les couleurs fluo et le noir et blanc dans *Nowhere Girl*, Magali Le Huche fait cohabiter la réalité et l'imaginaire. « *À l'époque, je sentais que la pensée magique partait avec l'enfance, que le réel prenait plus de place. Mais en découvrant la musique, j'ai compris cette force d'imaginaire qui m'ouvrait des possibilités de création*, explique la dessinatrice. *Cela m'offrait une fuite dans un monde parallèle, qui n'est pas réservé qu'aux enfants, et m'inspirait une envie que je n'arrivais pas encore à cerner.* » Elle a tracé son chemin dans le dessin, tout en continuant à s'imprégner de musique… « *La musique narrative et picturale des Beatles m'inspire, mais aussi le rock* », confie l'illustratrice, qui se dit souvent bouleversée par des chanteurs ou des musiciens.

Car, aujourd'hui encore, Magali Le Huche trouve des inspirations pour ses livres en marchant dans la rue, casque sur les oreilles. « *C'est vraiment à ce moment-là que j'ai des idées !* lance-t-elle. *Je crois qu'il y a quelque chose de rythmé dans la marche, qui permet d'observer tout ce qui se passe sans être actif.* »

Du pinceau à la tablette

Au fil de ses histoires, Magali Le Huche a expérimenté différentes techniques, comme l'encre dans *Trois histoires vraiment bien* (sur un texte de Julien Baer) ou les crayons de couleur dans le livre *Roger chéri*, imaginé en dessinant avec sa fille. Pendant le premier confinement, au printemps 2020, elle s'est lancée dans la peinture à l'encre pour illustrer les mots de Clémence Sabbagh dans le très bel album *La Grande Course des Jean*, édité aux Fourmis rouges. « *Il y avait un côté sans filet* », reconnaît la dessinatrice qui a apprécié cette technique, encouragée par Valérie Cussaguet. Une expérience en lien avec le cancer du sein dont elle se remettait alors. « *J'avais du temps, car j'étais un peu patraque, et ce travail m'a rassurée sur ma capacité à faire d'autres choses, en dessinant cette histoire qui me touchait particulièrement car elle faisait écho à ma vie* », explique-t-elle.

Aujourd'hui, l'illustratrice aime utiliser une tablette graphique. Elle nous fait une démonstration de l'outil sur *Paco fait son cinéma*, le prochain album de la série jeunesse sur la musique qu'elle dessine pour Gallimard. « *Ce qui est génial avec la tablette, c'est d'avoir un crayon et aussi de pouvoir créer des outils, comme cette petite plume. On peut aussi se fabriquer une palette, ce que j'ai fait pour les Beatles de* Nowhere Girl, *ou encore travailler comme si on peignait à l'aquarelle.* »

Jean-Michel et **Paco**, deux nouveautes jeunesse de Magali Le Huche

Elle apprécie ce nouveau plaisir et le gain de temps : « *Maintenant, je travaille soit directement à la peinture, soit sur tablette. Pour* Jean-Michel, *lorsque je faisais tous les dessins au crayon, je perdais énormément de temps. Il fallait les scanner, puis les retravailler sur Photoshop en retraçant tous les contours et en enlevant les traits. Je trouve le travail à la tablette inspirant car j'écris le texte, je fais le trait et j'applique la couleur en même temps. Cela me permet d'avoir un œil graphique moins dispersé et aussi plus d'idées, car j'ai plus de possibilités* », se réjouit la dessinatrice qui a recherché davantage de réalisme et de précision sur les décors de l'album *Nowhere Girl* que dans ses livres jeunesse.

© Magali Le Huche / Dargaud

Projets autour du corps

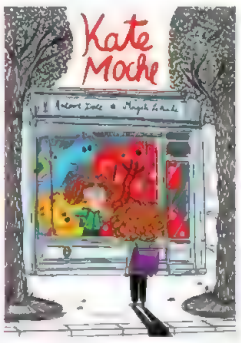
Magali Le Huche a travaillé avec son père François Le Huche, phoniatre (spécialiste des troubles de la voix) à la retraite, sur le livre *La Voix*, à paraître le 30 septembre chez Gallimard Jeunesse. « *Mon père voulait être comédien, mais ses parents l'ont poussé vers des études de médecine. Finalement, il s'est passionné pour la voix et tout ce qu'elle implique au niveau de la posture, de la psychologie ou encore du jeu des comédiens. Le livre parlera un peu de tout cela, mais aussi de la mue et des indices que la voix donne sur l'intention des personnages* », annonce Magali Le Huche qui réfléchit, en parallèle, à un projet plus intime, dans lequel elle parlera de son cancer du sein.

« *Je réfléchis encore à l'angle avec lequel je vais l'aborder* », indique la bédéiste pour qui une chose est sûre : la tristesse ne sera pas au rendez-vous. « *J'ai envie de raconter tout ce qui m'est arrivé d'un peu drôle, absurde ou étonnant. Je me suis fait opérer le jour où je devais être présente pour les droits de succession de ma grand-mère, qui a eu un cancer du sein. Je crois que j'aimerais écrire un dialogue avec elle, d'autant que dans l'attente des résultats de l'opération, je ne faisais que tricoter en regardant le genre d'émissions qu'elle adorait* », confie celle qui veut raconter toutes ces pensées décalées par rapport à la gravité de la situation, qui surgissent dans la tête comme pour gommer une peur bleue. « *Quand mon chirurgien m'a annoncé qu'il fallait tout enlever, je crois que mon cerveau a déplacé le problème. Je me suis dit qu'il était quand même super beau gosse !* » raconte la dessinatrice qui souhaite également aborder le côté « burlesque » de la reconstruction. Une nouvelle fois, la musique s'invitera dans le dessin, en particulier celle de Joe Strummer (The Clash), sorte de coach pour Magali Le Huche qui l'écoutait en boucle pendant cette période.

Nouvelles collaborations

En attendant que sa deuxième bande dessinée autobiographique prenne forme, Magali Le Huche continue les travaux de collaboration. À commencer par l'album *Kate Moche* – écrit par l'auteur de la fameuse *Mortelle Adèle*, Antoine Dole –, sorti le 1er septembre. Une nouvelle exploration de la dualité entre deux mondes (réel et parallèle), sur laquelle elle s'est beaucoup amusée. Elle nous montre quelques images du livre sur sa tablette. « *Kate est dans la cour de récréation et les garçons se moquent d'elle, la surnommant "Kate moche". Une fois dans sa salle de bains, elle s'en fiche car quand elle se regarde, elle voit surtout une scientifique incroyable, une médecin dévouée, une astronaute habile... Chaque fois, le livre montre ce qu'elle fait et ce qu'elle s'imagine.* » Et son dessin, rempli d'humour, illustre joyeusement le texte d'Antoine Dole.

Magali Le Huche reprendra également ses crayons pour Marie Desplechin. Après *Pome* et *Verte, Mauve* sortira en 2022. L'illustratrice annonce une autre collaboration qui semble également créée sur mesure pour son trait espiègle : l'adaptation des *Petites Reines* de Clémentine Beauvais, chez Sarbacane. Avec tous ces projets dans ses carnets (ou sa tablette), Magali Le Huche n'a pas fini de sillonner les rues au son des musiques qui l'inspirent. ■



NOUVEAUTÉS MAGALI LE HUCHE :

Nowhere Girl - Éd. Dargaud, mars 2021
Jean-Michel le caribou - Les origines
Éd. Actes Sud Junior, mai 2021
Kate Moche (texte Antoine Dole)
Éd. Actes Sud Junior, septembre 2021
La Voix (avec François Le Huche)
Éd. Gallimard Jeunesse, septembre 2021
Paco fait son cinéma
Éd. Gallimard Jeunesse, octobre 2021

La Voix (avec François Le Huche) et **Kate Moche**, avec Antoine Dole

CÉLINE **FRAIPONT** ET PIERRE **BAILLY**
© Photo DR

Si vous vivez près d'enfants de trois à six ans, il vous est impossible de ne pas avoir entendu parler de ***Petit Poilu***, véritable star dans les classes de maternelle, dont les albums sont l'incontournable cadeau des goûters d'anniversaire.
Création de **Céline Fraipont** au scénario et **Pierre Bailly** au dessin, *Petit Poilu* est une bande dessinée imaginée sans texte pour que les petits puissent la prendre en main tout seuls, avant même de savoir lire. Série créée en 2007, traduite en dix-sept langues, *Petit Poilu* a dépassé le million d'exemplaires vendus et fait aujourd'hui l'objet d'une adaptation en dessin animé.
Un succès qui nous a donné envie d'en savoir plus sur cette création atypique...

Par **Jean-Samuel Kriegk**

PETIT POILU

LA **BD BEST-SELLER** DES TOUT-PETITS

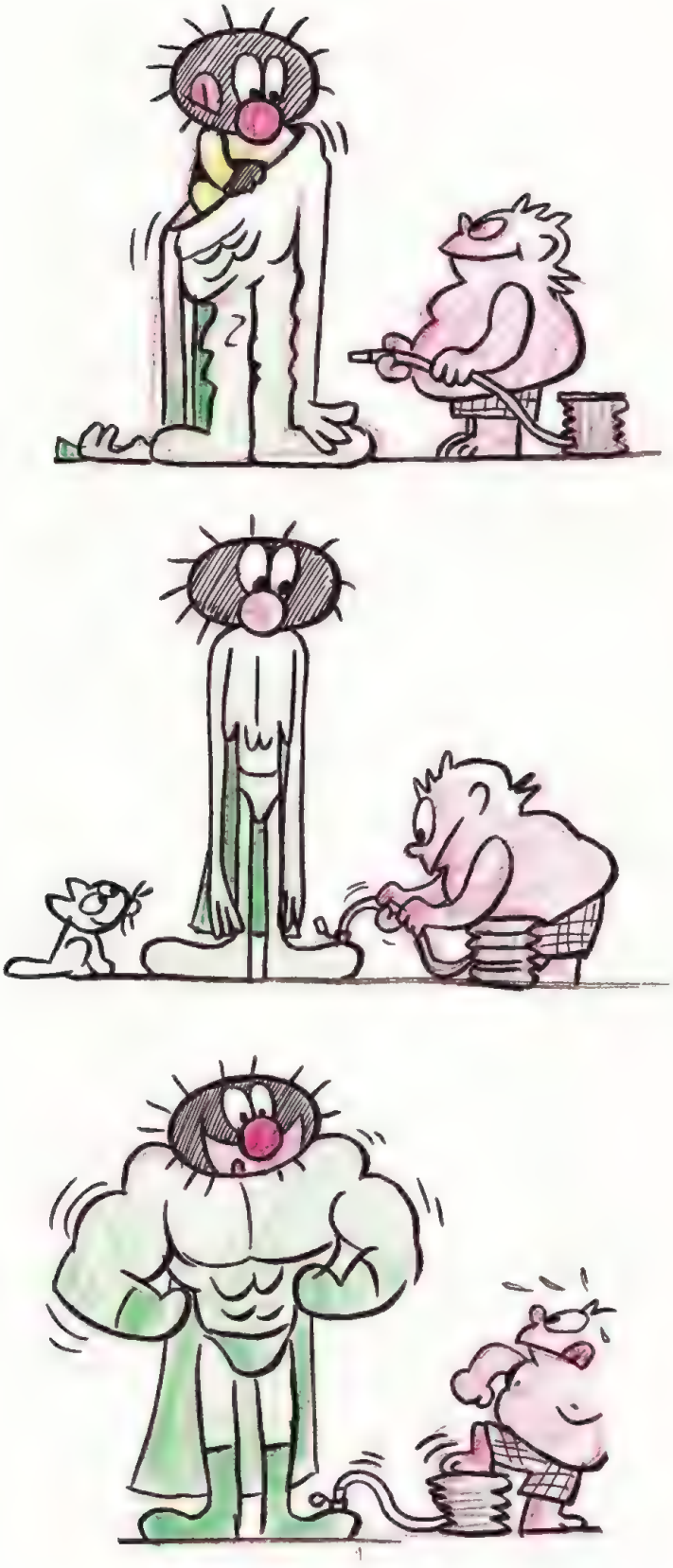
Petit Poilu : encrage
© Fraipont & Bailly / Dupuis

Pierre, pouvez-vous nous raconter vos débuts ? Que faisiez-vous avant *Petit Poilu* ?

Pierre Bailly : J'ai toujours voulu faire de la bande dessinée, sans avoir les capacités pour être scénariste. J'ai étudié la bande dessinée à Bruxelles, avant de rencontrer le scénariste Denis Lapière, membre du jury d'un concours auquel j'ai participé. Je lui ai proposé une collaboration qui a amené à un premier ouvrage chez Dargaud, en couleurs directes, à la gouache. J'avais en tête de ne pas me coincer dans un genre précis. Je lui ai alors demandé s'il avait un projet jeunesse dans ses cartons. De là est née la série *Ludo*, à laquelle s'est associé Vincent Mathy, en trio. C'est une série pour enfants qui a duré huit albums. Entre-temps, nous avons réalisé un autre album pour adultes avec Denis, et j'ai rencontré Céline.

Comment a démarré la série *Petit Poilu* ?

PB : Céline a écrit une première histoire muette qui s'intitulait *Léa*, en hommage au cinéma muet. Nous l'avons publiée chez un petit éditeur flamand. Puis Céline a imaginé le concept de *Petit Poilu* à la fin de la publication de la série *Ludo*. J'étais un peu sceptique au début, mais nous nous sommes lancés.



Recherche pour un *strip* de *Petit Poilu*
© Fraipont & Bailly / Dupuis

Le livre jeunesse a une image plutôt noble, ce qui **n'est pas le cas de la bande dessinée, moins prise au sérieux.**

Pierre BAILLY

Comment le concept a-t-il été reçu lorsque vous avez fait le tour des éditeurs, en 2007 ?
PB : À partir du moment où les pages étaient là, sans texte, on s'est dit qu'il valait mieux réaliser le premier livre de A à Z pour ne pas avoir à l'expliquer. Comme la référence évidente, au départ, était *Les Schtroumpfs*, dont Dupuis était l'éditeur historique, c'est à lui qu'on l'a proposé en premier, et il a signé tout de suite.

Cette première maquette était-elle l'album *La Sirène gourmande*, ou avez-vous dû retravailler votre proposition après la lecture chez Dupuis ?
Céline Fraipont : C'était bien *La Sirène gourmande*, et il n'a pas été nécessaire de retravailler l'album : il était lisible. En revanche, on n'avait colorisé que quelques pages car on avait en tête de faire quelque chose de pop et flashy – c'est fort dans la marque de fabrique de *Petit Poilu* –, mais on s'interrogeait là-dessus au début. Nous nous demandions s'il ne fallait pas, au contraire, privilégier des couleurs très douces, comme on le voit habituellement dans les livres jeunesse. Mais nous avons tranché pour ces couleurs directes, qui permettent une meilleure lisibilité. Puisqu'il n'y avait pas de texte, tout devait être axé sur le fait de transmettre convenablement le message, et la mise en couleurs participait de ce choix. On a testé l'aquarelle, mais elle rendait une vibration qui aurait complexifié l'image.

UN HÉROS SIMPLE ET AVENTUREUX

Le concept de Petit Poilu repose sur la simplicité : au début de chaque album, le héros de cette bande dessinée se réveille, se lave les dents, prend son petit déjeuner et sort de chez lui… Mais dès la deuxième page, un événement le détourne de son chemin, amène une nouvelle rencontre et lance une aventure. À la trentième page, après cent quatre-vingts grignottes, Petit Poilu retrouve le chemin de sa maison, où il s'endort en serrant dans les bras un objet glané pendant la journée. Avec le vingt-quatrième tome paru en mars dernier, Lutin savoure d'ailleurs le succès qui accueille le sujet de la déconstaculi. Petit Poilu devrait continuer à s'exposer dans les librairies et les bibliothèques en fêtant les lectures « préscolaire » – pour les enfants de deux à cinq ans.

PB : Nos tests sont partis dans plein de directions, mais on a finalement opté pour une ligne claire classique, avec un dessin rond et des couleurs vives. Le critère de choix n'a pas été esthétique mais narratif, même si on aime que ce soit beau. *(Rires.)*

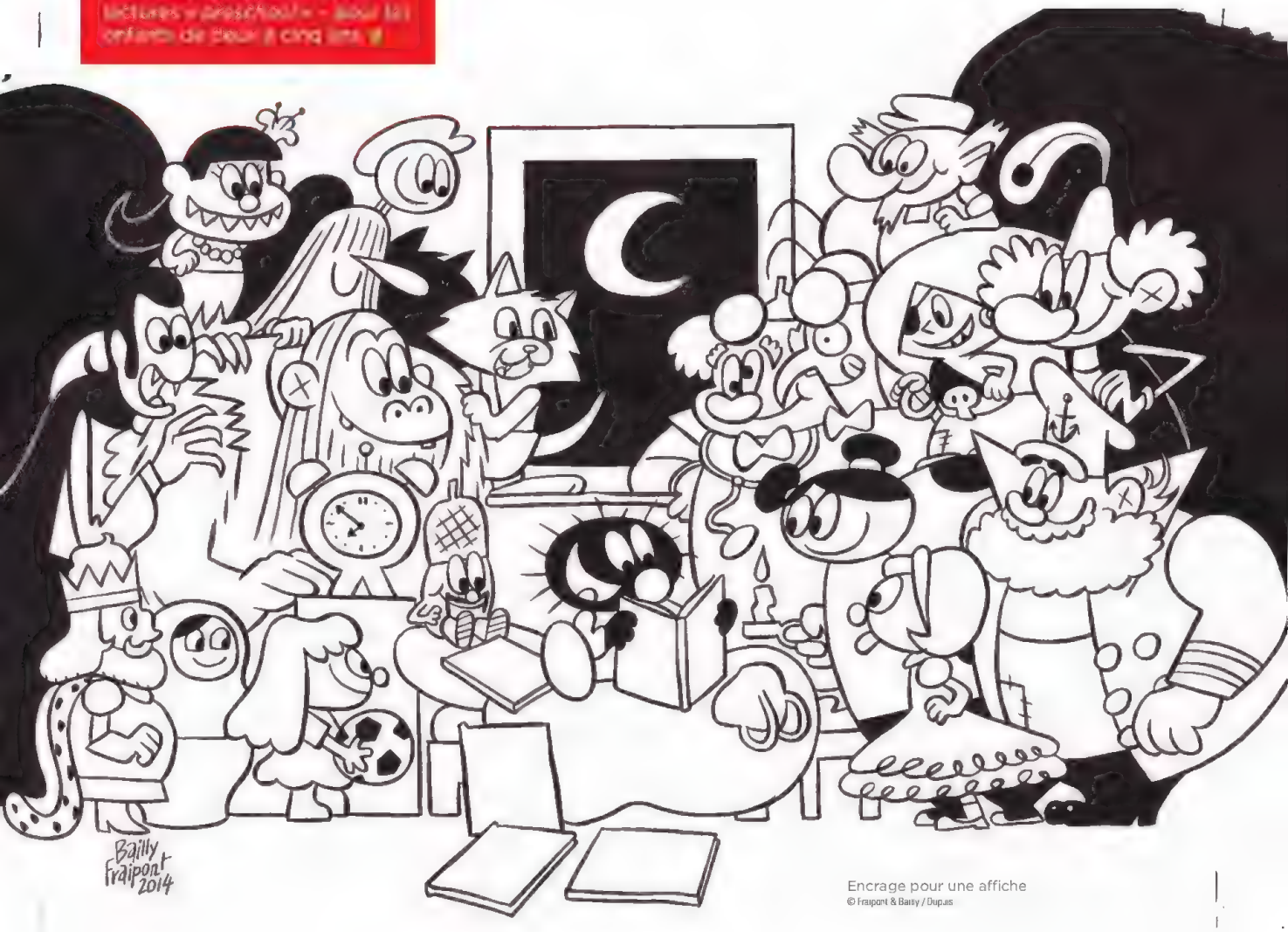
Quel a été l'accueil du public pour ce premier album ? Le succès est-il arrivé tout de suite ?

CF : Il a fallu du temps pour que l'on nous demande des interviews et pour que le public reçoive le sujet et les thèmes traités.

PB : Le livre jeunesse a une image plutôt noble, ce qui n'est pas le cas de la bande dessinée, moins prise au sérieux. Beaucoup d'adultes ont mis du temps à entrer dedans : en feuilletant l'album, ils se demandaient ce qu'était ce machin sans texte…

Je crois que les premières personnes à être entrées dans le livre y sont parvenues grâce à leurs enfants ; ce n'étaient pas des journalistes ni des libraires. Si un adulte peut lire un *Petit Poilu* en trois minutes, il passera vingt minutes pour le raconter à un enfant de quatre ans et découvrir beaucoup plus de choses en se mettant à son niveau.

CF : Pour comprendre le concept, il faut lire plusieurs bouquins. La trame du premier tome, où le personnage se réveille et vit une aventure avant de rentrer chez lui, est assez classique. C'est inspiré de *Little Nemo*. Mais quand on lit plusieurs albums de *Petit Poilu*, on peut mieux comprendre le concept *(voir encadré)*. Il a donc fallu attendre pour que tout se mette en place. Le succès a été lent à venir.



Encrage pour une affiche
© Fraipont & Bailly / Dupuis

Petit Poilu : planche extraite du premier tome de la série
© Fréjpont & Barly / Dupuis

Il est venu crescendo, ce qui a rassuré la maison d'édition car les succès trop rapides s'évanouissent tout aussi vite... On a été patients et, à un moment, on a constaté que les retours étaient devenus bien plus importants. Beaucoup d'enfants sont devenus maniaques du personnage ; leurs parents nous disent qu'ils ne lisent plus que ça ! Nous ne savons pas expliquer cet engouement.
PB : Les bibliothécaires ont été les premiers à se rendre compte du succès en constatant le nombre d'emprunts.

Comment travaillez-vous en binôme ? Avez-vous un regard sur le travail de l'autre ou chacun tient-il son rôle ?
CF : Chacun tient son rôle jusqu'à un certain moment. Beaucoup d'idées qui me viennent ne fonctionnent pas de manière visuelle sur le papier. Je fais un premier découpage que l'on rediscute ensemble. Quand je suis plus ou moins contente, je passe le travail à Pierre, qui dessine les nouveaux personnages. Démarre alors un ping-pong créatif entre nous, pendant lequel nous cherchons les solutions ensemble.
PB : Certaines séquences disparaissent, il y a du montage... Comme c'est facile à dessiner, on peut se permettre cela. Ce n'est pas comme si on faisait des batailles avec des bateaux trois-mâts et des centaines de personnages ! On se rend compte rapidement si une séquence fonctionne ou non. Céline reprend mon premier jet, juste crayonné, pour retravailler le montage : elle enlève des cases, en ajoute, bouge le personnage, change un regard ou une intention. Elle intervient au niveau graphique. Au début de la série, par exemple, j'en faisais beaucoup trop. Céline m'a donné confiance dans le fait que le dessin pouvait être plus simple. La moindre information dans une case de *Petit Poilu* peut être considérée comme un indice, donc une fausse piste. De ce fait, il ne faut pas trop en ajouter.
CF : Ça a l'air très simple à la lecture. Mais pour arriver à ce résultat, tout est pensé. Le cube a été retourné dans tous les sens, on en a vérifié tous les détails.

PB : La poésie vient du fait qu'il n'y a pas de texte. Chaque lecteur peut imaginer les mots qu'il veut, l'imaginaire n'est jamais bloqué. La simplicité n'empêche pas les interprétations car le lecteur comble les ellipses entre chaque case. Je pense qu'à trois ans, on a une imagination dingue, et la BD est un format qui laisse beaucoup de place à la déduction des enfants. Comme on propose aux petits lecteurs des histoires sans paroles, c'est souvent la première fois que leur est donnée cette opportunité.

On sent que parfois l'actualité fait des incursions dans vos histoires : vous avez abordé le sujet du genre, les migrations, l'écologie... L'histoire vient-elle avant le sujet ou est-ce l'inverse ?
CF : En général, les sujets viennent avant les histoires. Mais l'inverse est arrivé aussi : penser d'abord un univers, puis trouver une thématique ensuite. Il n'y a pas de règles.
PB : Céline s'est rendu compte que le risque principal pour un dessinateur est de s'ennuyer à dessiner toujours la même chose... Elle en a donc conclu que si, dans la série, l'univers change à chaque album, on ne s'ennuiera pas, ce qui vaut aussi pour le lecteur. Il y a deux parenthèses au début et à la fin des histoires. Et, entre les deux, on peut aller partout, sans jamais s'ennuyer sur le plan graphique. De ce point de vue, chaque album est comme un premier album car ce qu'on y montre est toujours différent.

© Fraipont & Bailly / Dupuis

Montage d'esquisses pour le découpage d'une planche de *Petit Poilu*
© Fraipont & Bailly / Dupuis

Dans quelle mesure vous sentez-vous investis d'une mission pédagogique ? J'ai remarqué que votre site internet insiste sur le sujet. De plus, vous expliquez toujours, en conclusion, le thème abordé et les métaphores utilisées pour permettre aux parents d'ouvrir le débat sur des sujets plus concrets que ceux de l'histoire.

CF : Dès le départ, nous voulions transmettre quelque chose. Nos livres servent à faire grandir. C'était un coup de poker, car on ne savait pas si cela tiendrait dans la durée. Nous avons rapidement eu des retours des instituteurs, des orthophonistes ou des psychologues, qui nous disaient utiliser *Petit Poilu* comme outil de travail. Il nous arrive aujourd'hui d'être invités dans des colloques pour des grands-messes pédagogiques !

PB : On voulait que ça se passe comme ça, mais nous ne sommes pas du tout des professionnels de la petite enfance ! Notre seule expérience pédagogique vient du fait d'être parents. Au départ, nos références étaient uniquement artistiques : Méliès, *La Petite Taupe*... Nous voulions faire rêver sans que ce soit creux. Mais pour autant, on n'a pas cherché à être subventionnés par l'Éducation nationale.

Quelles sont les contraintes d'écriture d'une bande dessinée sans texte ?

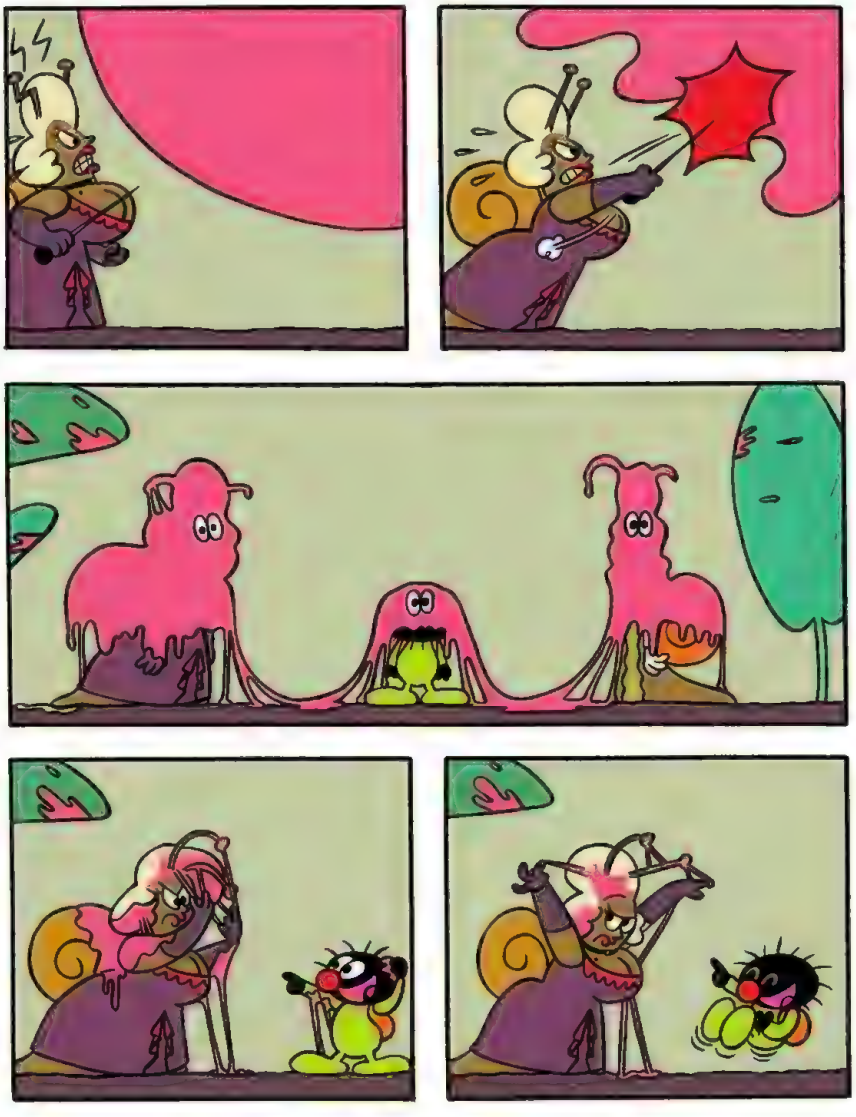
CF : Tout doit être exprimé par l'image ; rien ne peut passer par le texte. C'est un casse-tête ! Il y a la narration, la dimension émotionnelle et un aspect presque mathématique pour faire entrer l'histoire dans le nombre de cases... Le format est très rigide, ce qui demande que l'esprit parte à la fois dans l'imagination et vers un autre sens bien plus contraignant.

PB : Les contraintes sont nombreuses : un nombre de pages précis, pas plus de six cases par page, pas de mots... Ce qui fait que ça fonctionne, c'est le rythme. Céline parle de mathématiques, moi, de musique : c'est métronomique. Parfois, Céline me dit qu'il manque une case. Je ne le vois pas tout de suite mais, en relisant, je me rends compte qu'elle a raison : certaines cases s'avèrent nécessaires pour que le cerveau du lecteur imprime et reparte sur une nouvelle émotion. Le monde de Petit Poilu est sonore, ce qu'on ne peut pas retranscrire. Si quelque chose explose, ça fait «*BOUM !*», mais nous ne pouvons pas le montrer. Cela signifie que certaines cases doivent être plus silencieuses que d'autres. C'est un peu abstrait, mais le lecteur doit ressentir qu'une case est silencieuse pour le personnage, mais aussi quand ça repart.

Ça a l'air très simple à la lecture. Mais **pour arriver à ce résultat, tout est pensé.** Le cube a été retourné dans tous les sens, on en a vérifié tous les détails.

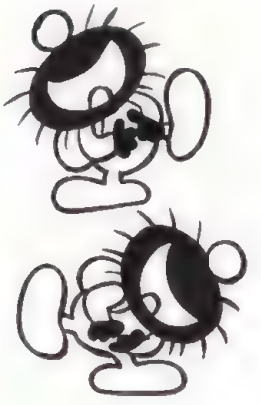
Céline FRAIPONT

Une planche extraite du 23e tome de la série
© Fraipont & Bailly / Dupuis



PETIT POILU

PAR **FRAIPONT & NAILLY**
Éditions DUPUIS
Livres cartonné, 32 pages couleurs
24 tomes disponible



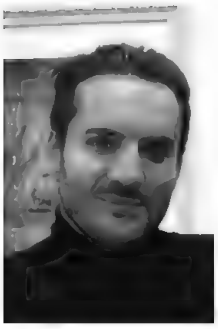
© Fraipont & Bailly / Dupuis

Autre contrainte : vous avez installé un cahier des charges. Chaque album démarre par le réveil qui sonne et se termine par un bain puis le coucher avec un objet collecté au cours de l'histoire. Petit Poilu sort toujours de sa poche une photo de sa maman, mange le même gâteau pris, etc. Pourquoi ces répétitions et comment se sont-elles installées ?
CF : Les enfants adorent la répétition, qui les cadre comme une ritournelle où l'on répète la même phrase. Ils savent que Petit Poilu, à la fin, retrouvera toujours le cocon familial. Cela rassure le lecteur qui a déjà lu une autre épisode, même si celle qu'il est en train de lire peut prendre un aspect angoissant. Et puis, c'est comme dans la vie de l'enfant : il se réveille, se couche, prend un bain et lit une histoire avant d'aller dormir. Il peut donc s'identifier au personnage.
PB : Les jeunes lecteurs ont une vie parallèle à celle de leur vie familiale, qu'ils ne racontent pas à leurs parents. Déjà, le fait que Petit Poilu parte tout seul, le matin, fait en soi du bien aux enfants qui rêvent de cette émancipation.

Votre rythme de parution est très soutenu : en moyenne, deux albums par an. Comment faites-vous pour aller aussi vite ?
PB : Nous avons d'abord commencé par publier un album par an, puis deux. Ensuite, quand la série animée a été créée, nous avons voulu nous investir le temps des deux saisons. Pendant cette période, nous ne réalisions qu'un album par an. Nous allons revenir à deux albums par an, ce qui convient à l'éditeur et nous permet d'alterner une histoire sérieuse avec une histoire plus légère. Céline a d'ailleurs toujours un coup d'avance sur les histoires !

Quel est l'avenir de *Petit Poilu* ?
CF : J'ai déjà l'idée de l'album qui suivra le prochain à sortir, et quelques listes de thèmes.
PB : Les sujets ne manquent pas ! La crainte, c'est d'en avoir marre de ce personnage. La série doit rester un jeu pour nous aussi ; sinon, elle s'arrêtera. Les séries qui s'essoufflent sont celles où les auteurs s'ennuient. Le jour où l'on s'ennuie, on arrête.

© Fraipont & Bailly / Dupuis



© Photo Frédéric Bosser

BENJAMIN **LACOMBE**

ILLUSTRATEUR, DIRECTEUR ÉDITORIAL
Derniers ouvrages parus :
Charlock T.4 - Attaque chez les Chats-Mouraï
(Texte Sébastien Pérez, éd. Flammarion)
La Meilleure Maman du Monde
(Texte Sébastien Perez, éd. Margot)
Cécité Malaga (éd. Albin Michel)

LES 4 saisons

© Benjamin Lacombe

C'est en découvrant son travail sur les Quatre Saisons paru dans *Esprits et créatures du Japon* (Soleil, 2020) que l'envie de relancer cette rubrique que nous avions initiée dans les deux premiers numéros des *Arts dessinés* nous est revenue. Nous y retrouvons son amour pour le Japon et ses univers si marqués.

Frédéric Bosser

© 2021 Benjamin Lacombe

LES ARTS DESSINÉS

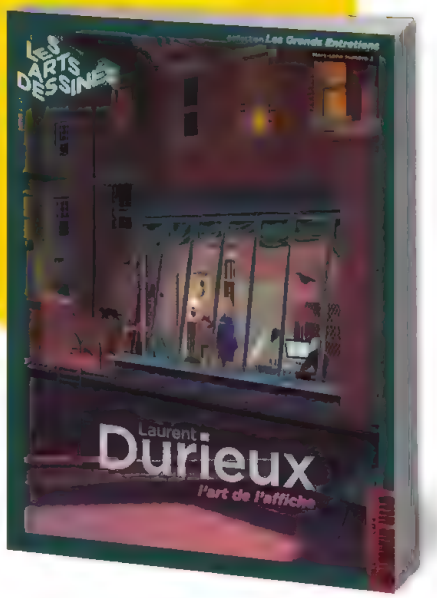
Collection
Les Grands Entretiens
LES GRANDS AUTEURS
ONT LEUR GRANDE REVUE !

Hors-série #2

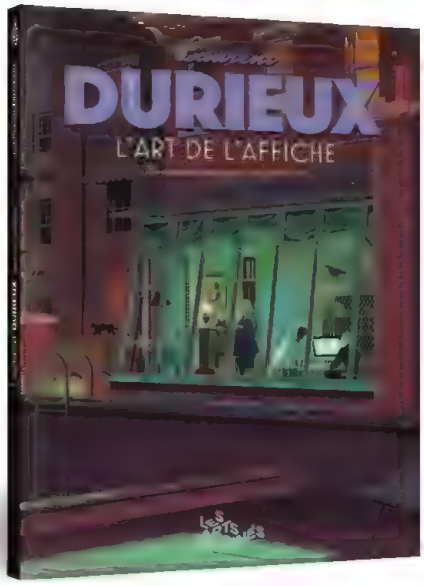
LAURENT DURIEUX

L'art de l'affiche

Entièrement consacré à cet artiste hors normes, à ses secrets de fabrication et aux coulisses d'une œuvre déjà culte. Une grande interview et des entretiens en apartés menés par **Nicolas Tellop**.



Kiosques (broché)
100 pages | 15€



Librairies (cartonné)
132 pages | 25€

Exclusivité

L'affiche « DOUBLE CAMEO » de Laurent Durieux !

Affiche offset, **numérotée et signée**, au format 60 x 50 cm, imprimée sur papier PlanoPlus® blanc de 350 gr.

Regular
250 ex., 65 €

Commandez-vite page 6 de votre magazine !
OU SUR NOTRE SITE WWW.LESARTSDESSINES.FR

LES ARTS DESSINÉS

BANDE DESSINÉE

ELENE USDIN

116

GOLDORAK

MARCELLO QUINTANILHA

EDMOND BAUDOIN

108

700

POSY SIMMONDS

Posy

Actus

Comment retrouver son nez en période de Covid

Habitué des pages de la revue *XXI*, **Victor Hussenot** est aussi un auteur de bande dessinée toujours très surprenant quand il sort un nouvel album. C'est le cas pour ***Clown*** où il propose aux lecteurs de suivre les tribulations du nez rouge d'un clown à travers un décor de cases muettes toujours en noir et blanc, sauf quelques touches de couleurs sur les détails importants. Entre mime Marceau en 2D et Jacques Tati tenant la pose, cette narration graphique va en surprendre plus d'un. Présentée sous forme d'un livre à l'italienne, cette lecture fait partie des devoirs de vacances imposés aux lecteurs par la rédaction. ■ **GV**

CLOWN
Par Victor Hussenot, éditions La Joie de lire
Album cartonné, 120 pages couleurs, 19,90 €, disponible

Des limaces et des hommes

Avec cette suite de *Road to Nowhere*, l'auteur Taïwanais **Pao-Yen Ding** continue son récit de science-fiction entre *Ubu* et Edvard Munch où il a décidé de tout se permettre pour la plus grande joie des lecteurs amateurs de récits aussi surréalistes que critiques. Toujours à la recherche du bout du monde, le héros principal et la jeune artiste [ils n'ont pas de nom à part cette dénomination] pensent arriver à la fin de leur périple après un long voyage en minibus. Simplement, le fameux bout du monde tant espéré ressemble surtout à un centre commercial. Enfin, pas tout à fait. À l'image du tome 1, ce livre est étonnant ■ **GV**

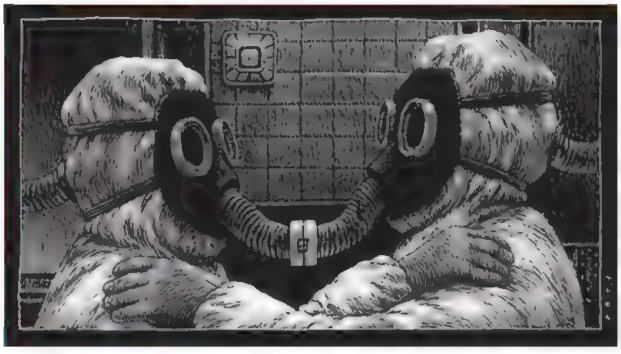
ROAD TO NOWHERE T.2
Par Pao-Yen Ding, éditions Misma
Album broché, 120 pages N&B, 17 €, disponible

L'homme, cet incompris

Après *Le Roux* et *La Mécanique de l'angoisse*, **Fabrice Erre** se met en scène pour mieux comprendre tout ce qui peut passer par la tête d'un mâle occidental blanc [ou MOB] lorsqu'il décide de dominer le monde qui l'entoure. Succession de gags rapides, ce ***Mal dominant – One Man Show*** explique avec recul, sens de l'analyse et humour toute la différence entre le second degré et la lourdeur. À offrir à toutes les personnes susceptibles de traverser une crise existentielle. Comme tous les autres titres de la collection Monotrème, ce livre est imprimé sur un beau papier ivoire qui en fait un objet classe. ■ **GV**

MAL DOMINANT – ONE MAN SHOW
Par Fabrice Erre, éditions 6 Pieds sous Terre
Album broché, 104 pages couleurs, 14 €, disponible

Smack smack smack



Une nouvelle fois, le festival helvète de la bonne ville de Delémont se distingue par sa bonne humeur. Afin d'aider la planète BD à mieux digérer la pilule Covid qui perturbe tant les habitudes, les organisateurs de l'événement ont demandé à 19 auteurs suisses de s'exprimer librement et sans paroles sur le thème du baiser. Le résultat s'appelle ***Juste un baiser*** [ou ***Nur ein Kuss*** en local] et regroupe les interprétations diverses et variées réalisées par Léandre Ackermann, Simone F. Baumann, Léonie Bischoff, Gion Capeder, Ludovic Chappex, Marini,

Mascha, Thomas Ott, Anna Sommer [qui signe la couverture], Zep et bien d'autres. Imprimé en grand format, cette BD pleine de peps garantit une lecture sans un gramme de morosité. ■ **GV**

JUSTE UN BAISER – NUR EIN KUSS
Ouvrage collectif, éditions Delémont BD
Album broché, 48 pages, 25 CHF, disponible

Le petit livre rouge victime d'embonpoint pendant le confinement

Toujours dans le cadre des festivités liées aux dix ans de l'éditeur, ***Au loin une montagne*** de **Chongrui Nie** se voit ici réédité en version grand luxe accompagnée de deux tirés à part au même format 30 x 21 cm de l'album. 1966, alors qu'il se voit plutôt intégrer les Beaux-Arts, l'auteur se retrouve à travailler loin de chez lui dans une fabrique d'armement. Grâce à un judicieux plan quinquennal admirablement pensé par des dirigeants soucieux du peuple, Chongrui Nie découvrira de magnifiques paysages qui l'inspireront plus tard pour réaliser ce magnifique volume. Afin de coller au plus près du sujet, cette nouvelle édition bénéficie d'une somptueuse couverture rouge. ■ **GV**

AU LOIN UNE MONTAGNE
Par Chongrui Nie, éditions Steinkis
Album relié, 264 pages N&B, 39,95 €, le 28 octobre

Actu saignante

Après avoir monté *Dracula* en spectacle musical pour les enfants et adultes consentants, **l'Orchestre national de jazz** a fait appel à la dessinatrice **Adèle Maury** pour la réalisation de son premier livre-disque à la gloire du vampire des Carpates. Après avoir remporté le premier prix du concours Jeunes Talents 2020 décerné par le Festival d'Angoulême, la dessinatrice a réalisé des illustrations en noir et blanc dans un style expressionniste que n'aurait pas renié Fritz Lang. Autant dire que l'ambiance qui s'en dégage colle parfaitement aux chansons concoctées par le compositeur Grégoire Letouvet et le parolier Romain Maron. **GV**

DRACULA
Par l'Orchestre national de Jazz & Adèle Maury, éditions ONJ Records – L'Autre Distribution
Livre-disque dès 6 ans, 92 pages couleurs, 25 €, le 15 octobre

Culture et confiture

Surfant sur le succès du podcast *Culture 2000*, Greg Cook, Yohan Dubigeon, Jean-Baptiste Dutoya, Marlène Nitenberg et Léa Samain-Raimbault ont dégainé leurs plus beaux stylos pour écrire les textes de ***L'Essentiel du XXe. Le livre pour te faire aimer l'histoire*** Afin de rendre le challenge encore plus attractif, ils ont confié à Arthur Junier la lourde tâche d'illustrer le propos de la manière la plus poilante qui soit. À la lecture de l'ouvrage, la mission de réaliser un « outil pédagogique indéniable » est brillamment atteinte. Véritable puits de savoir pour tout comprendre au monde de maintenant et d'avant, ce livre risque fort de susciter pas mal de vocations chez les préados à qui il est destiné. **GV**

L'ESSENTIEL DU XXE. LE LIVRE POUR TE FAIRE AIMER L'HISTOIRE
Ouvrage collectif, éditions La Martinière Jeunesse
Album broché, dès 12 ans, 144 pages couleurs, disponible

Gaufriers du berceau de l'humanité

À l'initiative de Lyon BD, sept auteurs africains se sont succédé de décembre 2020 à juillet 2021 pour faire découvrir quelques-unes des nombreuses facettes du 9e art africain. Toutes les BD réalisées par Barly Baruti [République démocratique du Congo], Yannick Deubou Sikoue [Cameroun], Reine Dibussi [Cameroun], Elyon's [Cameroun], Ayodele Elegba [Nigeria], Didier Kassaï [République centrafricaine] et Shennawy [Égypte] sont disponibles en lecture gratuite sur https://www.saisonafrica2020.com/fr/une-saison-dessinee en attendant de mettre la main sur un des fascicules imprimés pour l'occasion. **GV**

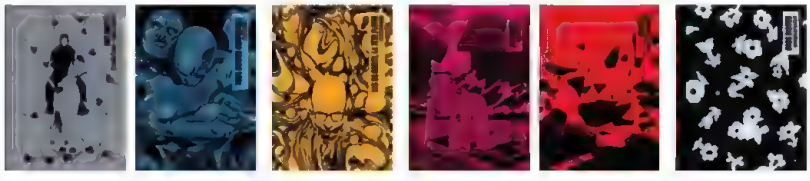
UNE SAISON DESSINÉE
Ouvrage collectif, éditions Lyon BD
Album broché avec rabats, 96 pages couleurs et N&B, disponible sur https://www.saisonafrica2020.com/fr/une-saison-dessinee

Jukebox Bauhaus

Dessinateur et spécialiste du cinéma, **Koren Shadmi** décortique la vie de l'interprète le plus connu du vampire imaginé par Bram Stoker. Avec ***Lugosi – grandeur et décadence de l'immortel Dracula***, le lectorat féru d'histoires qui finissent mal va en avoir pour son argent. Véritable rockstar, Bela Lugosi va connaître la gloire, la fortune et la drogue grâce à un accent hongrois épouvantable. À la différence de nombreuses stars hollywoodiennes ayant connu ce même genre de déclin, celui de Lugosi a été longuement documenté grâce aux nombreux nanars tournés avec Ed Wood, un des pires réalisateurs de films qui soient. Le malheur des uns est parfois bien fait. **GV**

LUGOSI – GRANDEUR ET DÉCADENCE DE L'IMMORTEL DRACULA
Par Koren Shadmi, éditions La boîte à bulles
Album relié, 176 pages bichromie, 24 €, disponible

Tient dans la main



Réalistes est une jeune maison d'édition fondée en 2019 par Ugo Bienvenu, Cédric Kpannou et Charles Ameline. Le format BD sort de l'ordinaire car il tient plus de la poche révolver que du format habituel. Doit-on y voir comme une volonté de flinguer les canons de l'édition ? Certainement. En tout cas, les six ouvrages reçus sont superbes et complètement pensés pour ce format A6. En noir et blanc ou en couleurs, les scénarios sont solides, les thèmes variés et le dessin tout simplement mis en valeur. À travers ces histoires de bodybuildeuse [***Tous genres confondus*** de **Paul Lacolley**], de couple vivant dans un bunker souterrain [***En paix*** de **Djob Nkondo**], d'homme le plus riche du monde [***Premium +*** d'**Ugo Bienvenu**], d'ado en colère [***Les Os creux, la tête pleine*** de **Nicolas Pegon**], de souvenirs redessinés et de chevalier excommunié [***Malavalle*** de **Josselin Facon** et Ugo Bienvenu], ces six BD ne seraient-elles pas le fondement des bibliothèques de demain ? **GV**

MALAVALLE
Par Facon & Bienvenu, éditions Réalistes
Album broché avec rabat, 136 pages quadri, 12,50 €, disponible

TOUS GENRES CONFONDUS
Par Paul Lacolley, éditions Réalistes
Album broché avec rabat, 172 pages N&B, 12,50 €, disponible

LES OS CREUX, LA TÊTE PLEINE
Par Nicolas Pegon, éditions Réalistes
Album broché avec rabat, 88 pages N&B, 10 €, disponible

PREMIUM +
Par Ugo Bienvenu, éditions Réalistes
Album broché avec rabat, 180 pages N&B, 12,50 €, disponible

EN PAIX
Par Djob Nkondo, éditions Réalistes
Album broché avec rabat, 88 pages N&B, 10 €, disponible

GROS BISOUS
Par Emmanuel Lantam, éditions Réalistes
Album broché avec rabat, 160 pages couleurs, 12,50 €, disponible

Par **Jean-Samuel Kriegk**

ÉVÉNEMENT

GOLDORAK

ACCOURS VERS NOUS, **PRINCE DE L'ESPACE !**

Cinq auteurs français de bande dessinée ont uni leurs forces pour donner une suite au dessin animé préféré de leur enfance : ***Goldorak*** ! Quarante ans après la diffusion du dernier épisode, le résultat est un hommage sincère et trépidant à une œuvre qui a fait battre le cœur de toute une génération d'enfants. Dès la première planche, une évidence s'impose : les batailles entre le robot de l'espace et les Golgoths nous avaient bien manqué !

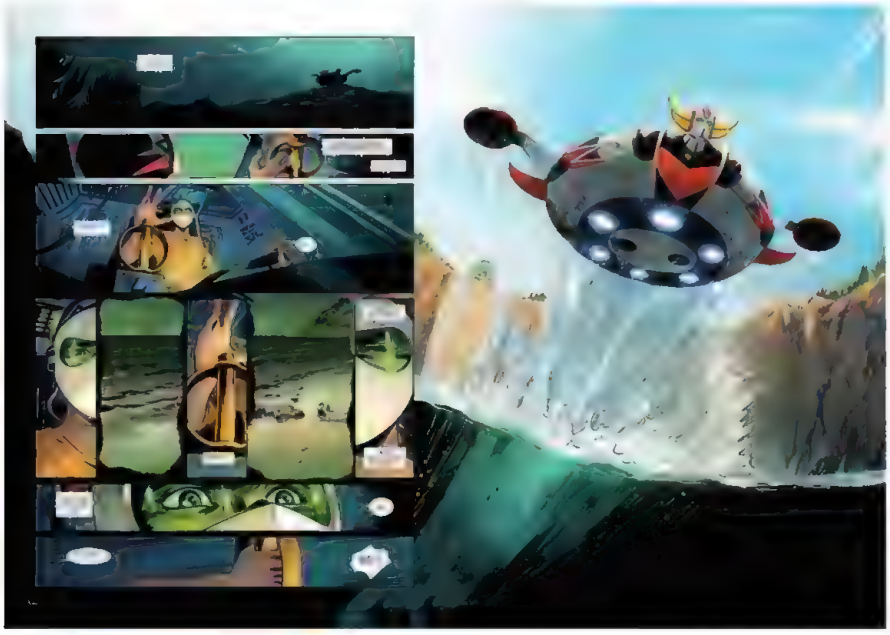
Affiche annonçant la sortie de l'album
© 2021 Dorison, Bajram, Cossu, Sentenac & Guillo / Kana
© 2017 Go Nagai / Dynamic Planning

Lors d'un déjeuner arrosé au vin blanc en compagnie de Christel Hoolans, la directrice générale de l'éditeur de mangas Kana, le scénariste **Xavier Dorison** (*Long John Silver*, *Undertaker*, *Le Troisième Testament*) lui avoue un rêve un peu fou : donner une suite au dessin animé *Goldorak*. Et ça tombe bien, l'éditrice lui répond qu'elle connaît personnellement Go Nagai, l'auteur du manga original et de l'*anime* ! Elle se propose de lui transmettre un projet lors d'un prochain voyage au Japon.

Des étoiles dans les yeux, Xavier Dorison en parle le soir même à son ami **Denis Bajram** (*Cryozone*, *Universal War*), tout aussi fan que lui, et l'invite à dessiner l'album. Ce dernier, quoique enthousiaste, ne se sent pas forcément à l'aise avec l'esthétique manga. Il partage alors l'idée avec trois copains de l'Atelier Virtuel : **Brice Cossu**, **Alexis Sentenac** et **Yoann Guillo**, engagés à leur tour.

C'est ainsi qu'à cinq, une bande de Français s'attelle à un projet aussi ambitieux que casse-gueule. Sur l'idée de scénario de Dorison, retravaillée par Bajram, un synopsis résumant l'histoire accompagné d'une quinzaine de pages d'essai, encrées et mises en couleur, est envoyé au Japon. À la surprise générale, les ayants droit valident le tout en une semaine ! La BD est lancée.

Mais le projet s'avère plus complexe que prévu. Alors que les auteurs avaient espéré qu'à cinq l'album prendrait moins de temps à chacun, c'est l'inverse qui se produit, sans doute à cause de l'impact émotionnel qu'occasionne la reprise des aventures du héros de leur enfance, mais aussi en raison de la méthode de travail adoptée. Plus de quatre ans seront nécessaires pour terminer la bande dessinée !



Une double page de l'album
© 2021 Dorison, Bajram, Cossu, Sentenac & Guillo / Kana © 2017 Go Nagai / Dynamic Planning

GOLDORAK
D'APRÈS L'ŒUVRE DE **GŌ NAGAI**
SCÉNARIO : **XAVIER DORISON**
DESSIN : **DENIS BAJRAM, BRICE COSSU & ALEXIS SENTENAC**
COULEURS : **YOHAN GUILLO**
ÉDITIONS KANA
Édition classique : 168 pages couleurs
Le 15 octobre

Illustration pour la couverture
© 2021 Dor son, Bajram, Cossu, Sentenac & Guillo / Kana
© 2017 Go Nagai , Dynamic Planning

Un dessinateur hybride aux manettes

Un story-board de plus de cent pages est écrit, puis retravaillé intégralement, avec des allers-retours incessants entre les auteurs. Le dessin est ensuite réalisé collectivement. Chacun y amène le meilleur de son style et de son savoir-faire, comme s'il s'agissait de donner naissance à un dessinateur hybride qui rassemble tous ces talents. «*En exagérant un peu, on peut dire que, sur chaque dessin, on faisait un trait chacun. Je prends l'exemple d'un visage : l'un pouvait faire un œil, l'autre le deuxième œil et le troisième, la bouche et le nez, à tel point que maintenant nous sommes incapables de savoir qui a fait quoi !*» explique ainsi Brice Cossu.

Pour les couleurs de Yoann Guillo, plusieurs orientations sont expérimentées, jusqu'à trouver la bonne synthèse entre celles du dessin animé d'origine et une patine plus contemporaine et réaliste.

La méthode employée, rare en bande dessinée, évoque l'organisation d'un studio d'animation. Et un miracle se produit : de l'effort collectif ressort une cohérence exemplaire et une profonde humilité. Pour les auteurs, pas question de mettre en avant leur personnalité ! Pour le groupe, il s'agit plutôt de rendre un hommage appuyé à Gō Nagai et à son personnage.

La BD est dessinée au trait plutôt sobrement, dans un esprit manga (une version en noir et blanc tramé pourrait d'ailleurs sortir au Japon), mais elle fourmille de détails, offrant une sorte de synthèse parfaite entre ce que les arts dessinés peuvent proposer de meilleur en France et au Japon.

Reste maintenant à convaincre les anciens fans – des lecteurs devenus plus vieux que leurs héros – à rempiler. Cela ne devrait pas être trop difficile... À n'en pas douter, ce *Goldorak* nouvelle génération, dont l'action démarre dix ans après les faits racontés dans le dessin animé, sera un des événements BD de cette fin d'année. ■

Page de droite :
Illustration pour le festival
BD Boum de Blois 2021
© Posy Simmonds

POSY **SIMMONDS**
© Photo DR

Ne sachant plus trop si un voyage en Angleterre était possible en raison des conditions sanitaires, qui n'ont visiblement pas empêché les Anglais de revenir en force dans leurs stades lors de l'Euro, c'est par Internet que nous avons joint **Posy Simmonds** pour revenir sur son parcours et évoquer les deux expositions rétrospectives qui lui sont consacrées à Bâle et Blois. « Petit bouquet » (signification de Posy) s'est prêtée au jeu de bonne grâce...

Propos recueillis par **Frédéric Bosser** et **Ronan Lancelot**

GOD SAVE
POSY
SIMMONDS

Carnet d'enfance
de Posy Simmonds
© Posy Simmonds

Posy, comment découvrez-vous le dessin ?
J'ai grandi près de Cookham, à l'ouest de Londres, sur la Tamise. La ferme familiale se trouvait sur une colline près du village. La famille de ma mère, des descendants de huguenots, y est installée depuis cinq générations. Mes parents, propriétaires de vaches de Jersey, produisaient de la crème pour les restaurants alentour. Mon père dirigeait une salle de ventes dans une commune voisine. À l'âge de trois ans, j'étais assez grande pour atteindre les numéros de *Punch* rangés dans la bibl'othèque familiale. Ceux de l'époque victorienne, ancienne propriété de mes grands-parents, étaient particulièrement bien illustrés. C'est en im'tant de nombreux grands dessins sous-titrés que je me suis mise à légender mes propres dessins. Dans la bibliothèque de mes parents, j'ai aussi découvert les collections de dessins de Giles, ceux de Ronald Searle ou encore des recueils de Whitney Darrow Jr. Je suis tombée sur des magazines *Playboy* remplis à la fois de très bonnes illustrations et de choses abominables, des romans, des dictionnaires vétérinaires dans lesquels j'ai tout appris sur la ponte des poules ou les problèmes d'accouplement ou de mise bas des vaches... Petite, tout m'intéressait.

BOUM!
BOUM!
CHINON
Posy Simmonds

Dans votre fratrie, étiez-vous la seule à vous intéresser au dessin ?
Aussi passionnément, oui !
En revanche, dans la famille, mon grand-père maternel réalisait de jolies aquarelles.

À huit ans, votre père vous offre une ramette de cinq cents feuilles…
Un cadeau merveilleux ! Les feuilles étaient gigantesques : un format double éléphant de 67 x 101 cm !
Si au départ, le noir et blanc surtout m'intéressait, quand ces feuilles sont arrivées, j'ai beaucoup utilisé de couleurs. Pour mon anniversaire ou pour Noël, je glissais toujours de la peinture, de la gouache, des crayons dans ma liste de souhaits. Comme mes frères se moquaient de moi quand je racontais les histoires que j'inventais, j'ai continué à me les raconter, mais dans ma tête.

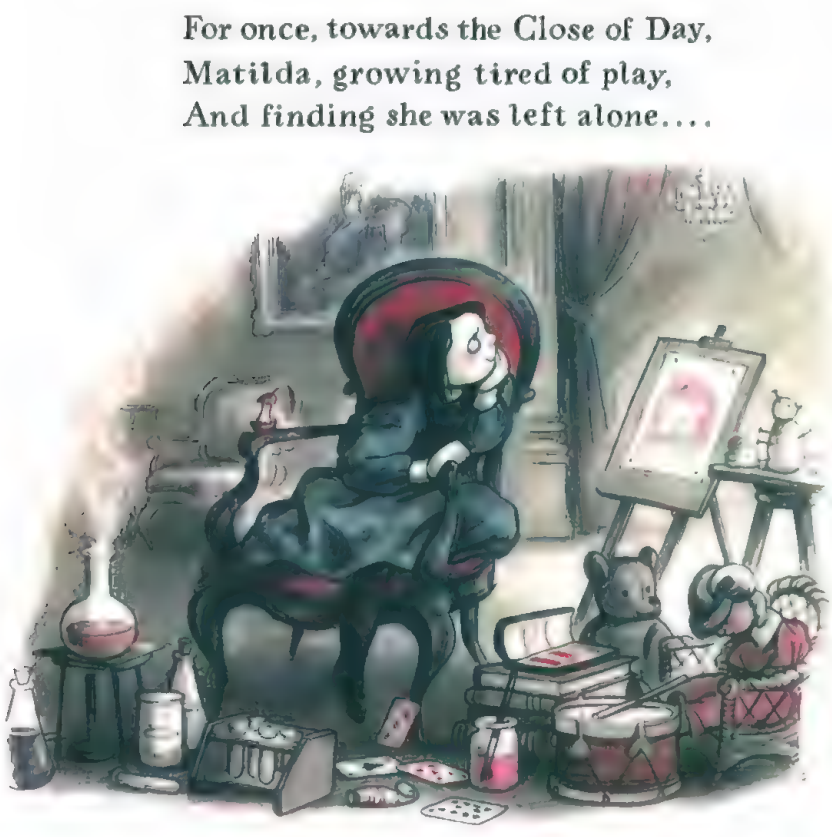
À croire que seul votre père croyait en votre don !
Quand il me faisait ces cadeaux, ce n'était pas dans l'idée première de me voir devenir dessinatrice. À mon époque, après avoir reçu une bonne éducation, les jeunes femmes devaient se marier et fonder une famille. Je fais certainement partie de la dernière génération de femmes à avoir été éduquées en vue de devenir une bonne épouse de médecin ou d'avocat au lieu d'en devenir un soi-même. Mais comme il croyait en mon talent, il m'a permis d'en faire mon métier.

Après *Punch*, que lisez-vous d'autre ?
J'ai évidemment lu des revues britanniques comme *Beano*, *Dandy*, *Eagle*, *Girl* ou encore *School Friend*. Grâce à une base militaire américaine non loin de chez nous, nous avons découvert les barres Hershey's, le Coca Cola et… les comics ! Dans les années 1950, il restait encore beaucoup de familles américaines dans le village.

J'adorais Manet et Degas, dont je trouvais les sanguines extraordinaires. **Je regardais aussi beaucoup le travail d'Honoré Daumier**, comme celui de Granville.

Leurs enfants, qui étaient dans les mêmes écoles que nous, nous offraient tous leurs *Superman*, *Spider-Man*, *Casper le Fantôme*, *Little Nancy*, *Sad Sack*, *Blondie & Dagwood* une fois lus. Malheureusement, ma mère les a tous jetés un peu plus tard.
J'ai découvert là une continuation de *Punch*, mais en plus moderne. La vie américaine qui y était dépeinte me semblait terriblement exotique.
À cette époque, chez moi, je portais les chemises de mon grand frère, il n'y avait pas de bonbons… Comme les habits, la nourriture était rationnée. Nous n'étions pas à proprement parler pauvres, mais la Grande-Bretagne de l'après-guerre était terne et grise, n'était pas très riche.

Quelles études avez-vous suivies ?
En pension, j'ai passé des épreuves en art, en histoire de l'art, en littérature anglaise et en français. Je suis ensuite partie à dix-sept ans à Paris pour continuer à apprendre la langue et prendre des cours de civilisation française à la Sorbonne. Je ne connaissais rien aux grandes villes ! Seule à Paris, c'était la liberté et c'était effrayant. J'habitais en banlieue, je devais prendre le train pour aller en cours… Je me souviens de la sortie de la gare, des odeurs de café, de tabac, des fumées des bus, de l'odeur des pissotières, mais aussi des hommes qui retiraient leurs chapeaux pour vous saluer. En 1962, l'hiver a été très rude. Il y avait des cascades de glace un peu partout. Je me réfugiais dans les musées, le Jeu de Paume et le Louvre étaient mes préférés, mais aussi au Printemps et aux Galeries Lafayette où il faisait chaud et où j'adorais observer les démonstratrices qui donnaient des leçons de pliage d'écharpe *(Sur ce, elle nous mime les gestes des vendeuses)*.



Extrait de ***Matilda: Who Told such Dreadfull Lies…*** (1990)
© Bellor & Simmonds / Jonathan Cape

True Love : *strip* paru dans *The Guardian* (1981)
© Posy Simmonds

SHE WILL RUSTLE PAST HIM ON THE ARM OF CLIFF DUFF...
.. THE HANDSOMEST MAN IN THE WORLD!
My God! Can it be? ..Janice!!
Wow! Who's that girl?
THERE IN THE SPOTLIGHT, CLIFF DUFF BREATHES SENTIMENTS HE DURST NOT UTTER....
YOU'RE JUST USING ME ... I'M JUST A PRETTY FACE TO YOU, AREN'T I?
SIGH!
WHO IS THAT VERY DISTINGUISHED-LOOKING GIRL ... DANCING WITH THE HANDSOMEST MAN IN THE WORLD?
THEY SEEM MADE FOR EACH OTHER....
IT'S RUMOURED SHE'S VERY BRILLIANT
YES . ONE OF THE BEST BRAINS IN THE HOME COUNTIES . BUT SHE DOESN'T SWANK ABOUT IT.
..ANNIE!

Quels peintres vous attiraient à ce moment-là ?
J'adorais Manet et Degas, dont je trouvais les sanguines extraordinaires. Je regardais aussi beaucoup le travail d'Honoré Daumier, comme celui de Granville. Chez les artistes anglais, William Hogarth et Thomas Rowlandson avaient ma préférence. Ce dernier, assez peu connu en France, était un caricaturiste capable de croquer la vie ordinaire comme personne.

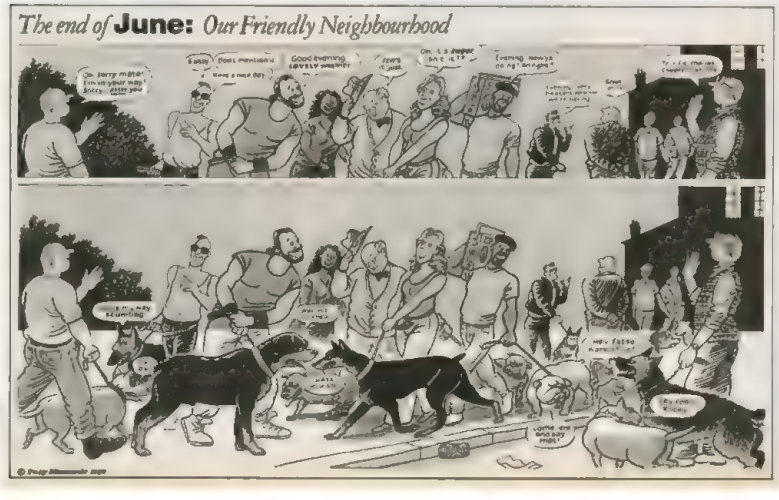
Puis vous vous inscrivez à la Central School of Art & Design.
De retour à Londres, j'ai annoncé à mes parents que je voulais continuer à faire des études artistiques. À cette époque, le gouvernement délivrait des bourses pour cela, ce qui n'est malheureusement plus le cas aujourd'hui. J'ai dû commencer par une année préparatoire car j'étais rentrée trop tard de Paris pour intégrer directement l'école. J'y ai appris la peinture, la sculpture, le graphisme, la photographie et la sérigraphie. En fin d'année, je me suis orientée vers le graphisme car j'écrivais également beaucoup et parce que j'aimais le mélange texte/images.

En quoi consistaient vos cours ?
L'apprentissage du graphisme ne portait pas vraiment sur l'illustration, mais plus sur la typographie. Nous avions des cours de lettrage à la main ! Aujourd'hui, je suis capable de reproduire des typographies mécaniques de la plus belle des manières, ce qui ne sert plus à grand-chose ! *(Rires.)* Quand je raconte cela à des étudiants, ça les fait rire. Ça m'a néanmoins beaucoup servi pour gérer la composition de l'espace quand j'ai commencé à dessiner du texte destiné à des bulles dans mes cases.

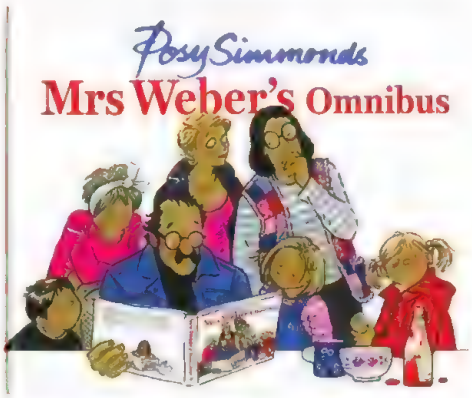
Une fois diplômée de l'école, avez-vous trouvé un travail facilement ?
À l'époque, il était encore possible d'habiter en colocation dans des sous-sols froids et humides du centre de Londres pour presque rien. Le loyer était de quinze livres par semaine. Je faisais le tour de tous les journaux et des maisons d'édition pour déposer mes dessins. En même temps, pour gagner ma vie, je faisais le ménage dans un immense appartement d'un couple très riche dans un quartier chic, à Knightsbridge. J'ai aussi promené les chiens d'une dame, travaillé au département chinois chez Harrod's, fait du baby-sitting... tout cela en attendant que mon téléphone sonne. Un mois d'août, j'ai enfin reçu un appel du *Times*. Quelqu'un était malade et le directeur artistique me demandait d'aller le voir pour réaliser des culs-de-lampe illustrant un article. Sur place, ils m'ont tendu une feuille de papier et un crayon. L'article portait sur l'isolation des greniers. Je me suis exécutée. Le lendemain, ils étaient publiés en tout petit avec mon nom. Dès le départ, j'ai travaillé dans l'urgence. Puis les semaines ont filé sans que rien ne se passe.

C'était bien payé ?
Pour mon premier travail publié, j'ai été réglée cinq livres, c'est-à-dire ma part de loyer.

Ensuite, vous avez travaillé pour *The Guardian*.
Avant cela, mes *cartoons* ont été acceptés dans plusieurs journaux dont *The Observer*, *The Sun*, *Sunday Times*... Je voyais bien que ces journaux faisaient travailler beaucoup d'illustrateurs. Comme j'habitais près des locaux du *Guardian*, je m'y rendais régulièrement avec mon portfolio. Cela a fini par payer. Il fallait s'y présenter le matin, on vous confiait un sujet et vous deviez rendre votre dessin avant 16 heures. Cette superbe formation m'a permis d'essayer des styles différents. Encore mieux, mes dessins pouvaient être de la décoration ou de l'interprétation de texte, mais je pouvais aussi contredire graphiquement un article avec lequel je n'étais pas d'accord.



Mrs Weber's Omnibus (intégrale, 2012)
© Posy Simmonds / Jonathan Cape



Pour ce journal, vous avez imaginé la série des *Weber* qui vous a fait connaître du grand public. Comment est-elle née ?
Dans un ascenseur ! *(Rires.)* Le rédacteur en chef du *Guardian* m'a proposé de réaliser une série sur la vie de tous les jours. J'ai commencé par inventer trois familles, j'ai fait mes premiers croquis quand mon éditeur m'a annoncé qu'il ne me restait plus qu'une semaine avant la parution. Comme je ne maîtrisais pas encore mes personnages, les deux premiers mois ont été difficiles. D'ailleurs, chaque semaine, je recevais des courriers de lecteurs qui ne comprenaient pas bien où je voulais en venir. Cela m'a décidée à me concentrer uniquement sur les Weber : une seule famille composée de personnages que je comprenais très bien. L'histoire a alors commencé à se structurer et trouver un écho auprès du lectorat du journal qui s'y reconnaissait.

Vous nous les présentez ?
Le père est professeur au collège. Il est de gauche, aime la littérature française et s'intéresse au structuralisme, principalement Lacan, Lévi-Strauss et Barthes. La mère écrit des livres pour enfants et, avant son mariage, elle était infirmière. Ils ont six enfants et habitent dans une grande agglomération.

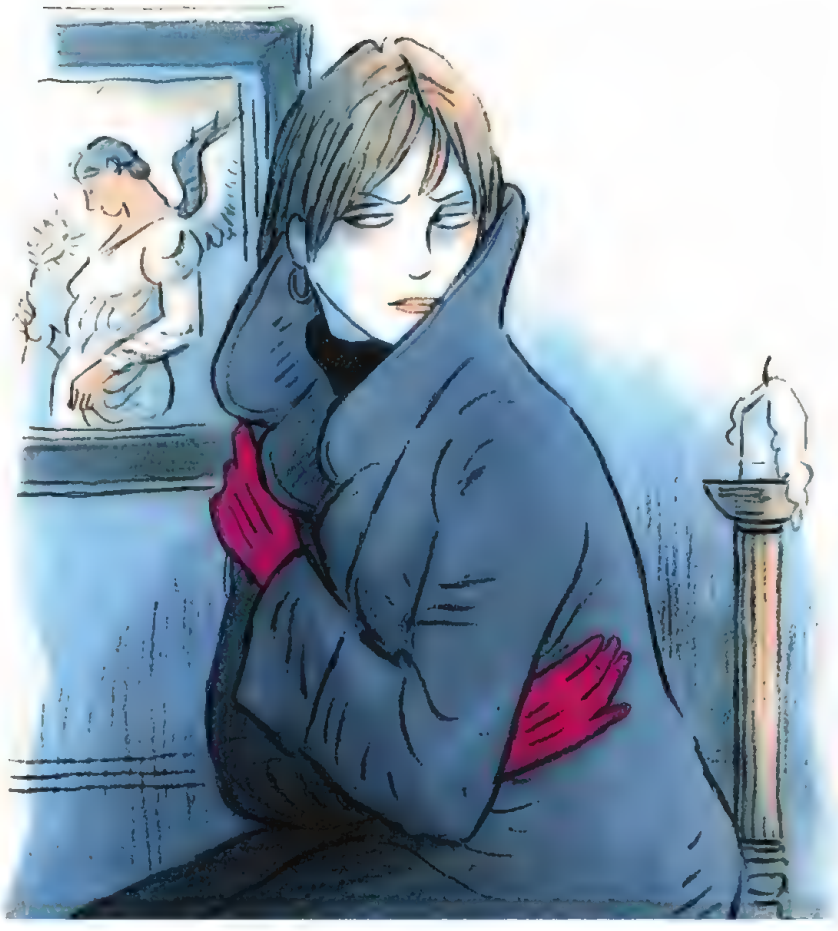
Techniquement, comment travailliez-vous sur cette série ?
Le journal étant à l'époque imprimé sur un papier de mauvaise qualité, absorbant très mal l'encre qui restait sur les doigts des lecteurs, j'ai choisi de dessiner sur des formats très grands, avec un trait épais, pour qu'il ne disparaisse pas à l'impression.

Vous avez eu affaire à la censure ?
La seule limite à ce que je pouvais faire, c'était les jurons. J'ai donc remplacé les gros mots par des astérisques. Au-delà de cela, j'avais carte blanche. Au bout de dix ans, j'avais fini par me parodier, ce qui m'a décidée à arrêter.

À cette époque, vous avez également commencé à réaliser des livres pour enfants…
Ma maison d'édition, Jonathan Cape, me l'a proposé. *Fred* a été traduit en plusieurs langues. Succès aidant, il m'a été proposé d'en faire un tous les ans pour les fêtes de fin d'année. J'y ai abordé les mêmes problèmes que pour les adultes, mais en simplifiant un peu la question, et avec des bulles, ce qui n'était pas courant à l'époque car les bandes dessinées n'étaient pas recommandées pour les enfants.

Arrive *Gemma Bovery*, qui va asseoir définitivement votre notoriété.
C'est encore une commande du *Guardian*. À la différence des *Weber*, j'avais envie de construire une histoire avec un début et une fin. Mon éditeur m'a annoncé que j'aurais cent épisodes, en diffusion quotidienne, et dans un format particulier : trois colonnes de large et la hauteur du journal. C'était complètement différent

Fred (double page, 1987)
© Posy Simmonds / Jonathan Cape



Gemma Bovery (détail, 1999)
© Posy Simmonds / Jonathan Cape

des demi-pages de *strips* des *Weber*. Après quelques essais, je me suis rendu compte que cela me permettait de raconter mon histoire d'une manière originale. Plus tard, pour *Tamara Drewe*, le format du journal avait changé et mes pages ont été publiées à raison de deux épisodes par semaine dans une forme plus classique, et en couleurs ! Cela m'a permis d'exprimer plus d'atmosphères et d'émotions. Pour les paysages de la région du Dorset surtout, c'était important.

À propos de *Gemma Bovery*, c'était la première fois que le *Guardian* publiait quelque chose de ce genre ?
Tout à fait, et j'avais là encore une liberté éditoriale complète ! J'ai proposé une version anglaise et revisitée de *Madame Bovary* à mon éditeur et ai commencé à imaginer les personnages dans un carnet. L'Eurotunnel venait d'ouvrir, les Anglais achetaient des maisons en Bretagne et en Normandie… pour le meilleur et pour le pire. On en voyait pas mal revenir déçus. J'imaginais Gemma un peu comme cela. Je suis allée faire du repérage en Normandie, à Rouen et dans ses alentours. J'y ai fait beaucoup de croquis. La publication a duré presque six mois. Au départ, je voulais faire comme Charles Dickens, prendre de l'avance et la maintenir tout en me laissant porter par l'histoire elle-même, mais après quelque temps j'ai pris du retard et, à la fin, j'étais presque en flux tendu.

Les lecteurs du *Guardian* ont-ils pu influencer votre travail par leurs réactions au fil de la publication ?
Pas vraiment, mais vers la fin de ce livre, beaucoup me demandaient comment Gemma allait bien pouvoir mourir. Et je dois dire que cette question était importante et a été compliquée à résoudre. Comme chez Flaubert elle s'empoisonne, j'ai essayé de dessiner Gemma faisant une overdose, mais ça ne marchait pas. Gemma ne mourait pas. Je lui disais : « Meurs ! » Elle se relevait et me répondait : « Non ! » Elle n'était pas du genre à se suicider… il me fallait donc trouver une autre solution. *(Rires.)*

Gemma Bovery
(publication dans *The Guardian*, 1999)
© Posy Simmonds

Vous avez une façon bien à vous d'observer le monde…
J'aime beaucoup les embouteillages, parce qu'on a le temps d'observer ce qui se déroule autour de soi. C'est la même chose dans les files d'attente à la poste. Attention, je ne suis pas une voyeuse, je reste très polie, mais même sans le faire exprès, aujourd'hui, on entend tout ce que les gens se disent au téléphone dans la rue et je prends des notes dans ma tête avant de les retranscrire. Si je vois quelque chose d'intéressant dans la rue, un sac ou un visage, je le mémorise et je rentre immédiatement à la maison faire des croquis. C'est également de cette manière que j'ai pu faire *Literary Life* après *Gemma Bovery*. J'ai été invitée à des festivals littéraires, à des soirées chics d'éditeurs, et j'ai capté des bouts de phrases, des échanges, que j'ai parfois retranscrits littéralement !

Vos carnets semblent jouer une grande importance dans l'élaboration d'une histoire.
Je les remplis d'idées et y reviens régulièrement. Certains me permettent de travailler sur un projet particulier, et j'en utilise d'autres pour noter

Cassandra Darke (2018)
© Posy Simmonds / Jonathan Cape

un peu de tout. J'ai trouvé le personnage de Cassandra Darke dans un carnet vieux de dix ans par exemple. En ce moment, je fais des recherches graphiques sur l'Amérique des années 1950 pour une prochaine histoire. Je cherche des coiffures, des tenues particulières…

Au départ de *Gemma Bovery*, il y a Flaubert. À l'origine de *Cassandra Darke*, il y a Dickens. Qu'en est-il de *Tamara Drewe* ?
Il y a également une double référence littéraire, mais elle est involontaire. Tamara est née d'une nouvelle commande pour le supplément littéraire du *Guardian*. Je souhaitais écrire à propos d'une retraite pour écrivains enterrée à la campagne. Et puis un poème, « Élégie écrite dans un cimetière de campagne » de Thomas Gray, et un roman, *Loin de la foule déchaînée* de Thomas Hardy, s'en sont mêlés. L'intrigue d'Hardy est intéressante, son côté moraliste aussi. J'ai relu le livre et j'ai emprunté ses personnages principaux en les arrangeant à ma manière, mais l'histoire est de moi.

Quel regard portez-vous sur les adaptations de *Gemma Bovary* et de *Tamara Drewe* au cinéma ?
C'était amusant parce que je n'y suis presque pour rien et ne suis pas intervenue dans ces transformations. Stephen Frears, qui est un ami, s'est vu proposer *Tamara Drewe* et j'étais très contente que le scénario lui plaise. J'avais un petit rôle de conseillère sur celui-là, et c'était très drôle.
On me demandait ce que les écrivains pouvaient bien faire de leurs journées et je leur disais qu'ils ne faisaient pas grand-chose… Et puis il faut dire que Gemma Arterton, que j'ai rencontrée sur le tournage, est une actrice incroyable.

Je remplis mes carnets d'idées et y reviens régulièrement. (…) **J'ai trouvé le personnage de Cassandra Darke dans un carnet vieux de dix ans.**

Cassandra Darke est votre premier livre qui ne paraît pas d'abord dans les pages du _Guardian_…
Je pensais qu'il le serait, c'est même pour cela que j'avais mis en place le même format. Entre-temps, je suis tombée malade, la pagination du *Guardian* a été réduite et ils n'avaient plus la place pour le diffuser. J'ai alors décidé de le publier directement

Recherches pour *Cassandra Darke*
© Posy Simmonds

38E BD BOUM FESTIVAL

du 19 au 21 novembre 2021

BLOIS (41)
Rétrospective **Posy Simmonds** sous l'égide de Paul Gravett & Patrick Gaumer
www.bdboum.com

Cassandra Darke (2018)
© Posy Simmonds / Jonathan Cape

en album. Je voulais une héroïne méchante, grosse, entre deux âges et riche. Je me suis demandé ce qu'elle pouvait faire dans la vie, où elle pouvait bien habiter. Comme mon mari travaille avec des artistes, je connais un peu le milieu des galeries, j'ai décidé qu'elle serait galeriste et qu'elle habiterait près de Knightsbridge. Dans ce quartier où je me suis beaucoup promenée, les maisons sont luxueuses mais très souvent vides (leurs propriétaires partent dans leur résidence secondaire), quand dans d'autres quartiers de la ville, les rues sont pleines de sans-abris et de mendiants. La fracture économique y est flagrante. *Cassandra* est une adaptation de la nouvelle de Charles Dickens, *Un chant de Noël*. Le fossé qui sépare les quartiers riches des pauvres aujourd'hui à Londres fait écho à celui de l'époque victorienne de ce roman.

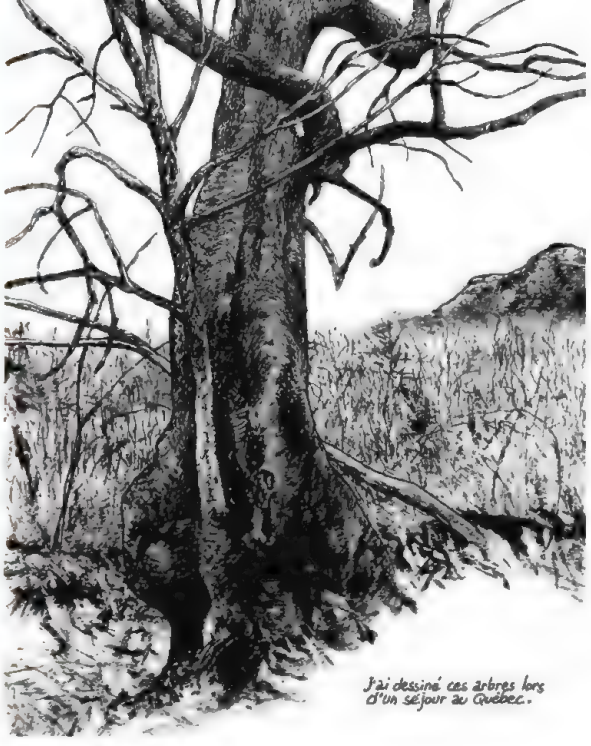
Avez-vous décidé de dessiner un personnage comme Cassandra Darke loin des pulpeuses Tamara ou Emma en raison de #MeToo ?
Elle est née avant ce mouvement, mais ce n'était pas plus mal. Pour mes deux premiers livres, mes héroïnes devaient être séduisantes pour servir le récit. J'avais imaginé une Gemma Bovery plus vieille et bien moins attirante, mais cela ne fonctionnait pas. Pour Tamara, son nez a été refait mais on voit bien que cela ne la sert pas vraiment. Cassandra, c'est autre chose, elle ne veut pas plaire. Elle n'a pas besoin de plaire non plus. Elle s'en moque. Dans l'ensemble, je ne pense pas que les histoires doivent être des leçons de morale, mais on peut y glisser des idées de manière plus discrète.

Fin août puis en novembre, vous êtes doublement honorée par des rétrospectives au Cartoonmuseum de Bâle et au Festival BD de Blois... Pouvez-vous nous en dire plus ?
Oui, je suis vraiment doublement honorée ! En fait, je crois que je vais avoir la surprise de voir sur place, si bien entendu je peux m'y rendre, la façon dont ils vont mettre en valeur mon travail. Je leur ai fourni les éléments qu'ils souhaitaient, et je suis impatiente de découvrir ces expositions. Ce sera peut-être l'occasion de nous revoir ? ■

POSY SIMMONDS: CLOSE UP

jusqu'au 24 octobre 2021

CARTOONMUSEUM (BÂLE, SUISSE)
Commissaires d'exposition
Paul Gravett & Anette Gehring
Du mardi au dimanche, de 11 h à 17 h
www.cartoonmuseum.ch



Des arbres, tous magnifiquement dessinés, jalonnent le dernier ouvrage d'Edmond Baudoin
© Edmond Baudoin / L'Association

Edmond Baudoin, bientôt quatre-vingts ans, nous a ouvert les portes de son atelier parisien au début de l'été, juste avant de retourner dans son village natal retrouver ses amis d'enfance et discuter de la vie qui passe. Pendant près de trois heures inoubliables, nous avons conversé sur son bouleversant ***Les Fleurs de cimetière***. Un ouvrage testamentaire et qui nous a procuré beaucoup d'émotions.

Par **Frédéric Bosser et Ronan Lancelot**

EDMOND BAUDOIN

LE SEL DE LA VIE

Edmond, comme son titre le sous-entend en faisant référence aux tâches qui apparaissent sur la peau avec l'âge, *Les Fleurs de cimetière* s'apparente à un livre-testament…

Je l'ai conçu dans cet esprit. Ça a commencé comme une blague, lors d'une soirée organisée par L'Association. Partant du principe que mes amis qui composent cette structure et qui pratiquent l'autobiographie – David B., Lewis Trondheim et consorts – vont un jour parler de leur temps de vie, de leur vieillesse, et comme je suis le plus âgé d'entre eux, ben… je suis le premier ! Robert Crumb l'a déjà fait avant moi, mais son travail est très centré sur ses fantasmes. Comme je le dis au début de ce livre : « *Maman m'a fait et Papa ne m'a pas fini.* » J'ai donc été peaufiné par d'autres personnes : mon frère, ma sœur, mes copains et toutes ces femmes dont j'ai croisé la vie. Restait à concevoir la manière dont je parlerais de tout cela…

Avec quelle méthode ?

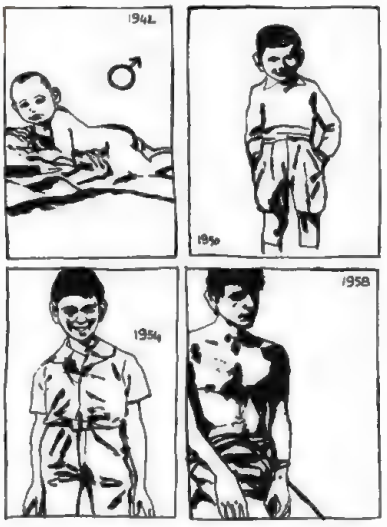
J'ai opté pour un livre où se mélangent bande dessinée, écriture et dessins. En montrant par l'image ce qu'est la vieillesse, je savais que je pourrais aller loin dans mon expression. Cela m'a pris du temps… J'ai commencé ce livre en 2014 sous forme de roman, en imaginant une interlocutrice chimérique. C'est pourquoi les premières pages sont chronologiques, avant d'introduire des allers-retours entre différentes périodes de ma vie. J'entrecoupe

Une des premières planches des *Fleurs de cimetière*
© Edmond Baudoin / L'Association

PIERO, mon frère, en 1966.
1966 Piero abandonne l'art !? Le nez me démange.
Tu tenais notre rêve.
Oui, ben c'est à toi, tu prends le relais. Tu as de la chance, tu n'es pas contaminé.
Piero m'affirme qu'il ne m'a jamais dit ça, que je me le suis inventé.
Enfant, Piero était pour moi le plus grand dessinateur du monde.
J'étais pour lui le plus grand dessinateur du monde.
Faire l'artiste était pour nos parents une activité de riches.
Un seul des deux allait le devenir. C'était évidemment Piero.
Il était plus jeune, plus fragile. Ma voie, c'était la comptabilité, comme mon père.
Piero artiste... comme par relond, moi aussi.
Mais voilà que ce n'était plus dans ses projets.
11

mon livre de dessins représentant des arbres, histoire de rythmer le récit et d'insuffler ce rapport au temps. Celui d'un arbre n'est pas le même que le nôtre.

Vous puisez dans votre mémoire ?
J'ai replongé dans mes carnets personnels, qui sont un peu comme mes journaux de bord. Beaucoup se répondent et forment un bloc. Cet album finit d'ailleurs par devenir un carnet, car j'y évoque mon quotidien, ce que je vois dans Paris, comment j'ai vécu le confinement, etc.



Autoportraits extraits de l'ouvrage
© Edmond Baudoin / L'Association

Cet ancrage dans la réalité s'accentue avec le témoignage de vos ex-compagnes, vos enfants, vos amis...
Je poursuis le chemin entamé avec *Le Chemin de Saint-Jean (L'Association, 2002)* et *Amatlan (L'Association, 2009)*. Et en effet, j'y invite pour la première fois des personnes à réagir, et je retranscris leurs paroles. Pendant les sept ans nécessaires à la création de ce livre, mon côté paysan a refait la surface. Je mets les mains dans la terre et je la malaxe.

Vous provoquez ces échanges avec vos interlocuteurs ?
Comme cet ouvrage se présente comme un livre testamentaire, il me fallait recueillir leurs témoignages. Ils m'ont donc parlé en connaissance de cause. Quand ma fille me dit que moi aussi, je l'ai abandonnée, je me le prends en pleine figure. J'ai dû arrêter la voiture que je conduisais pour pleurer comme un enfant lorsqu'elle m'a révélé son sentiment.

Malgré les émotions que ces échanges suscitent, vous prenez des notes ou vous les enregistrez ?
Quand on vous dit certaines choses, croyez-moi, elles vous restent bien en tête ! Sinon, beaucoup m'ont écrit. À chaque fois, ces témoins parlaient du rapport qu'ils avaient entretenu avec moi. J'ai quasiment tout pris. Ce qui n'a pas été utilisé se retrouvera peut-être dans mes prochains livres, mais sous d'autres formes, car je ne compte pas donner de suite aux *Fleurs de cimetière*.

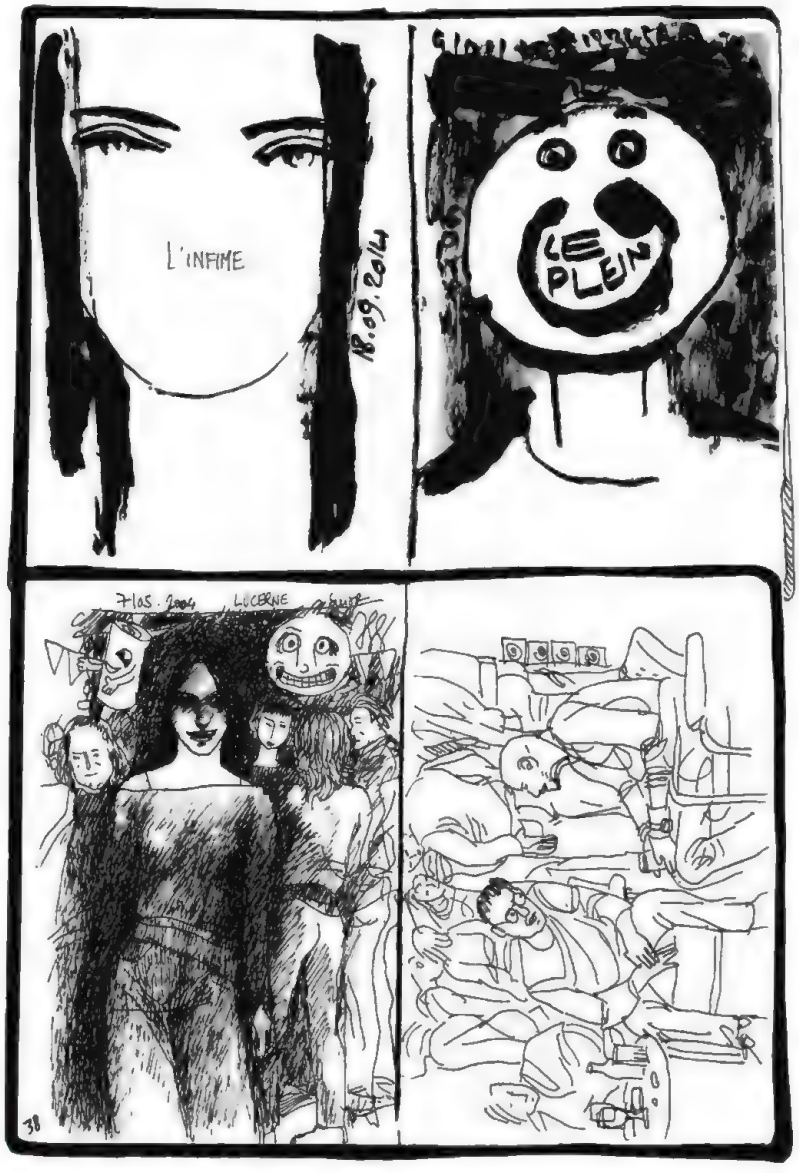
Pour en revenir à vos carnets, vous dites dans ce même livre que vous aviez tenu à les garder quand vous avez fait don de vos planches au musée de la BD d'Angoulême, en 2018. Saviez-vous déjà l'importance qu'ils auraient dans ce livre ?
Pas du tout ! Ressortir mes carnets personnels *(d'autres sont liés plus spécifiquement à ses livres)* m'a permis de retravailler différemment tout le matériel saisi jusque-là. À la réouverture de ces carnets, c'est comme si je recommençais un autre livre. J'ai d'ailleurs jeté presque tout ce que j'avais écrit la première fois pour proposer autre chose. Le résultat, vous l'avez entre les mains…

Vous allez finir par les donner au musée, ces fameux carnets ?
Je ne sais pas ! Ils contiennent des notes et des images encore très personnelles, des pages qui peuvent faire mal. Mes pensées sont couchées à la volée, on y trouve aussi bien mes mots et mon trait que des dessins qu'on m'offre ou des courriers. Ce sont des choses très privées. Quand je ne serai plus de ce monde, pourquoi pas ? *(Rires.)*

Vous vous êtes autocensuré dans *Les Fleurs de cimetière* ?
Très peu, sauf quelques fois sur des sujets qui auraient pu mettre en difficulté les personnes concernées. Il n'est jamais possible de tout raconter. J'en suis parfois arrivé à édulcorer ou à simplifier certains faits pour les mêmes raisons.

Vous confiez vouloir tendre vers un idéal et qu'écrire vous y aide…
Dans mon travail, j'essaie de raconter quelque chose qui me dépasse, d'atteindre une certaine vérité. Très souvent, elle me vient en écrivant, en effet. Quand j'écris, je parle aussi de ma responsabilité au monde. Je suis un auteur responsable parce qu'un éditeur a cru en moi, parce que je touche des lecteurs, etc. Je n'ai pas envie de les trahir, même si je suis sûr qu'ils me voient plus beau que je ne le suis. Je m'en suis aperçu, par exemple, lors de la promotion du film que Laetitia Carton m'a consacré, *Edmond, un portrait de Baudoin* (2015). On sait quelle intention on souhaite mettre dans un livre, mais on ne sait jamais comment il sera perçu. Vais-je être un jour l'homme que je raconte ? Hokusai disait : « *Donnez-moi encore cinq ans, et je vous fais la vague.* » Chacun de mes livres est le brouillon du suivant. Tout comme mes histoires d'amour, je pense.

Dans mon travail, j'essaie de raconter quelque chose qui me dépasse, **d'atteindre une certaine vérité.**



Extraits de carnets repris pour l'album
© Edmond Baudoin / L'Association

Chacun de mes livres est le brouillon du suivant. Tout comme mes histoires d'amour, je pense.

Vous n'aviez pas peur d'avouer, dans ce livre, que vous avez raté des choses…
C'est la vérité. J'ai essayé d'avoir un comportement plutôt juste. Mes livres montrent que je n'y suis pas toujours parvenu dans mes amours. Je fais aujourd'hui très attention à ne pas imposer à une femme mes dégradations physiques. Je suis plus que jamais conscient de n'être que de passage, et je préfère consacrer le temps qui me reste à travailler sur mes livres. J'opère, en quelque sorte, un retrait du monde comme le faisaient les anciens dans mon pays ou les éléphants en fin de vie. À la différence des animaux, nous autres humains, nous savons dès l'enfance que nous allons mourir.

Dans ce livre, vous montrez que vous étiez déjà un séducteur quand vous étiez comptable, une profession que vous avez exercée jusqu'à vos trente ans.
Certains n'ont pas hésité à me dire qu'ils ne comprenaient pas comment je pouvais enchaîner les conquêtes, souvent plus jeunes que moi. Ce sont avant tout des histoires d'amour. Et puis ces remarques peuvent donner lieu à des situations gênantes pour moi, et surtout pour la personne qui m'accompagne dans ces moments-là. Certaines m'ont d'ailleurs quitté à cause de remarques de ce type.

En même temps, vous décrivez des situations peu ordinaires, comme cette jeune fille qui se propose de remplacer celle qui vient de vous quitter lorsque vous étiez professeur au Canada ou encore cette femme qui vous propose d'attendre le jour de vos quatre-vingts ans pour accepter de faire l'amour avec vous…
Que celui qui refuserait de telles propositions me jette la première pierre ! Dans ces moments-là, je lève la tête vers le ciel et je vois comme des petites lumières qui s'allument et forment la phrase « *Inch Allah !* » Cela ne m'empêche pas de poser ensuite des questions aux femmes qui me font de telles propositions. Peut-être savent-elles que la notion d'appartenance n'est pas dans mon vocabulaire et qu'elles peuvent partir à tout moment ? Cela pourrait expliquer aussi pourquoi je suis resté très ami avec la plupart d'entre elles.

Dessiner le chaos : une double page en couleurs issue du livre
© Edmond Baudoin / L'Association

La danse et les corps ont toujours fasciné Edmond Baudoin
© Edmond Baudoin / L'Association

Vous êtes souvent très fleur bleue.
Pourquoi pas ! Je suis resté gamin et tous les gamins sont fleur bleue, non ?

Ces femmes, les dessinez-vous de mémoire ou d'après photo ?
Les deux. Le portrait est un exercice difficile, encore plus quand il s'agit d'une personne dont vous êtes amoureux. En dessinant le portrait d'un autre, vous faites également le vôtre. La personne vous renvoie à vous-même. J'en parle beaucoup dans le livre *J'ai pas tous les mots*, aux éditions du Sonneur. Et quand je dessine quelqu'un que je n'aime pas spécialement, cela me renvoie à un autre moi. Parfois, il est impossible d'entrer en résonance avec certaines personnes. C'est difficile à prédire.

Où s'arrête la pudeur dans votre récit ?
Quand je dis que j'ai également des fleurs de cimetière sur le sexe ou quand je m'interroge pour savoir si les filles qui m'embrassent savent que j'ai un dentier, et donc qu'elles caressent du plastique avec leur langue. Quand je tends vers cette impudeur, je deviens universel. Je montre que je suis un humain comme les autres, avec toutes les problématiques humaines.

Parlons dessin, à présent ! Quand rencontrez-vous ce moyen d'expression ?
À quatre ou cinq ans. J'ai commencé par dessiner les photos des charniers de la Shoah montrées dans les journaux d'après-guerre, en 1946-47. Ces photos en noir et blanc, de mauvaise qualité et souvent pixellisées, me fascinaient. Bien que représentant des êtres humains, je n'arrivais pas à distinguer le contour qui pouvait définir chaque corps. Le lien se faisait par le gris de la boue qui les entourait. Je recopiais ces masses, ces taches. Je dessinais cela dans la cuisine familiale, et ma mère jetait tout à la poubelle quand arrivait l'heure du repas. En fait, je n'ai jamais arrêté de dessiner, y compris quand j'étais comptable.

Que dessiniez-vous ?
Ce que j'avais devant les yeux ou ce que j'inventais. Jamais de bande dessinée, en revanche.

Vous avez suivi une formation en dessin ?
Mon frère a étudié aux Beaux-Arts et, de retour à la maison, il me racontait tout ce qu'il avait appris. J'étais comme une éponge. Vers quatorze ans, je suis allé prendre des cours du soir aux Arts décoratifs de Nice. J'ai eu la chance de tomber sur un professeur qui, malgré ma jeunesse, a compris mon potentiel. Je lui ai menti sur mon âge, et il m'a emmené au cours de modèles vivants. Je me souviens encore de ce jour où je suis entré dans une pièce où se trouvait un modèle nu au centre des projecteurs. Il faisait très chaud, et l'odeur de la femme m'a émerveillé !

PARLER AU PLUS GRAND NOMBRE

À une époque, on me sur posé la question de savoir si j'étais élitiste ou pas. J'ai choisi de parler au plus grand nombre, ce qui ne [illegible] et nous parlons tous de choses intelligentes. Et s'ils aiment me poser des [illegible] Edmond. Ma fille, en revanche, n'aime pas ce que je suis devenu. [illegible] juste son papa.

À la fin de chaque page, je relis et je me dis : "Bon, là je suis allé assez loin, NON ?"
NON. Une voix venue du fin fond de l'horizon me dit "non."
"Non, tu te complais, Baudoin, t'as peur ? Peur de quoi ? De ton précipice ?"
Mais n'aie pas peur, tu vas finir par mourir. Rien n'est grave."
227

Une planche de
Fleurs de cimetière
© Edmond Baudoin / L'Association

J'AI PAS TOUS LES MOTS
PAR **EDMOND BAUDOIN**
ÉDITIONS DU SONNEUR
Livre broché, 62 pages
disponible

Quels étaient alors les peintres qui vous intéressaient ?
D'abord mon frère, qui est à mes yeux le plus grand dessinateur du monde, même s'il ne dessine pas comme moi. Lui était plutôt ligne claire. Puis il y a eu Picasso, Rembrandt, Goya, Bacon, Mondrian, Raphaël, Van Gog, Frida Kahlo, Tàpies. Je me crevais les yeux à regarder de près leurs œuvres reproduites en tout petit dans les livres.

Vous êtes venu sur le tard à la bande dessinée ?
Je pensais d'abord vivre de mon travail d'illustrateur. Mais alors que j'exposais mes dessins chez un bijoutier à Saint-Paul-de-Vence, Numa Sadoul *(écrivain et spécialiste de la bande dessinée)* s'y est également rendu. En découvrant mes dessins, il m'a convaincu de faire de la BD et m'a proposé de travailler pour *Le Canard sauvage* qu'éditait Jacques Glénat. Pratiquer cet art m'a permis de comprendre que j'aimais écrire, et je ne m'en passerai plus. J'étais alors un grand lecteur de littérature. Le dessin, je l'avais toujours vu «tout seul». En bande dessinée, je pouvais l'associer au texte. Puis est survenu un autre événement important : lors du premier festival de bande dessinée à Toulon (où je n'étais pas invité), j'ai rencontré et sympathisé avec Golo, Frank et Charlie Schlingo. En voyant mes dessins, Frank m'a conseillé de contacter Étienne Robial, créateur avec Florence Cestac des éditions Futuropolis. Ce dernier va m'éditer, avant de me conseiller, après deux livres, de raconter autre chose que des histoires. J'en suis resté bouche bée…

Il y a de quoi !
J'avoue que, sur le coup, j'étais bien embêté. Je ne voyais pas trop ce que je pouvais proposer d'autre. De retour à Nice, le hasard de la vie a fait que je me suis procuré des places pour un concert de Miles Davis dans les arènes de Cimiez. Là, j'ai découvert un musicien replié sur lui-même qui, accompagné d'un formidable guitariste, jouait divinement et tout en intériorité. Il était accompagné d'un guitariste comme hystérique. La juxtaposition des deux m'a donné la voie dans laquelle je devais aller. Sitôt rentré chez moi, j'ai étalé mes notes du moment au sol, et j'ai composé une dizaine de pages. Je les ai envoyées à Robial qui m'a répondu : «Continue.» Ce sera *Un Flip Coca !*, un album incompréhensible ! *(Rires.)* J'avais construit ma grammaire, celle que je garderais…

LE PROCHAIN PROJET D'EDMOND BAUDOIN

Aller enfin à la rencontre des Inuits, voyage prévu avec Troubs en 2019, mais repoussé du fait de la pandémie. J'ai hâte de nos échanges et de voir ce que cela va donner. On voudrait dessiner avec eux, apprendre et donner, faire un livre commun. Il y a aussi un voyage au Chili qui a été reporté plusieurs fois, ça devrait se faire en décembre, si… Et cette fois, dans l'aventure, il y aura aussi Emmanuel Lepage.

Je voudrais qu'on se souvienne que **j'ai aidé des gens à changer de vie, de métier.** J'ai reçu de nombreux témoignages en ce sens, et cela m'a beaucoup touché.

Vous arriviez à gagner votre vie ?
J'étais pauvre et je fraudais dans le train, avec la complicité des autres passagers, pour aller voir mon éditeur à Paris. Sinon, je touchais le chômage. J'ai eu la chance d'avoir affaire à une fonctionnaire compréhensive qui m'a protégé vis-à-vis de l'administration quand je lui ai expliqué que je refuserais toute proposition d'emploi dans la comptabilité puisque je souhaitais être dessinateur de métier. Je me souviens encore de sa phrase : «*Je ne vous embêterai plus. Et si vous réussissez, je monterai un dossier car c'est important pour nous.*» Cinq ans après, j'ai essayé de la retrouver, mais elle était partie à la retraite.

Vous avez peur du jour où vous n'arriverez plus à dessiner ?
Pourquoi avoir peur ? Peut-être que je vais pleurer... En tout cas, je ne l'appréhende pas car je sais que ce jour arrivera.

Que souhaitez-vous qu'il reste de vous ?
Je voudrais qu'on se souvienne que j'ai aidé des gens à changer de vie, de métier. J'ai reçu de nombreux témoignages en ce sens, et cela m'a beaucoup touché. Je vais vous raconter une anecdote à ce sujet que je n'ai encore jamais confiée à personne. Au début de ma carrière, un libraire de Montpellier m'a invité à dédicacer *La Peau du lézard*. Pendant cette séance, je remarque une femme de mon âge, tenant une valise, qui se place à l'entrée du magasin et me fixe. Je finis par la convaincre de venir me voir. Là, elle me raconte venir de Nantes juste pour me voir. Quand je lui demande pourquoi, elle me dit avoir décidé de se suicider et qu'elle était allée voir une dernière fois ses amis, sans rien leur avouer de sa volonté. Lors d'une de ces visites, une amie, voyant qu'elle n'allait pas bien, lui a proposé de rester dormir. Dans la chambre où elle a été installée, il y avait mon livre. Cette femme l'a lu et, plus tard, elle a appris que j'étais en dédicace à Montpellier. Elle a alors décidé de venir voir à quoi ressemblait la personne qui, sans le vouloir, était arrivée à la convaincre de continuer à vivre. Quand elle m'a dit cela, un long silence s'est installé entre nous avant qu'elle ne parte sans rien dire de plus. ■

26/03. 2020. Ce matin il neigeait sur le prunier en fleurs. Tous les jours un message à mes enfants : "Ça va bien ?" "Moi ça va, Bises". Une famille de 5 enfants, 9 petits-enfants, 2 arrière-petits-enfants... Pour l'instant. C'est Alix, le fils d'Olivier, qui m'a fait arrière-grand-père de Sacha et Maël.
Baptiste
2009 ou 2010 l'été à Villars.
On voit de gauche à droite les enfants de Gaëlle et Olivier. Baptiste tient Lison sur les genoux, Alix est assis, Cassian debout, ensuite Evan, moi-même et Gaëlle.
2018 LISA, fille d'Anne.
2019 ERIKA BAPTISTE TAUANA ANGELINA
Je ne suis pas un bon grand-père. La recherche d'un trait juste prend toute la place.
L'impossible trait juste L'impossible....
266

La famille de Baudoin : une des dernières planches du livre
© Edmond Baudoin / L'Association

LES FLEURS DE CIMETIÈRE
PAR **EDMOND BAUDOIN**
L'ASSOCIATION
Album broché, 288 pages N&B et couleurs
disponible

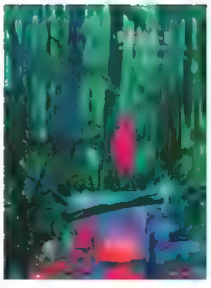
ELENE **USDIN**
© Photo F. Bosser pour *Les Arts dessinés*

Elene Usdin vit déjà sa troisième vie en tant qu'autrice. La première, elle la pratique comme illustratrice pour la presse et le livre jeunesse (*Télérama*, Le Seuil, Actes Sud...) au sortir des Arts déco de Paris (section graphisme et image animée). La seconde sera la photographie : elle immortalise notamment un quartier de Detroit en pleine reconstruction ou des portraits d'adolescents. La troisième est récente et elle nous passionne au plus haut point car elle fait de nouveau appel au dessin, puisqu'il s'agit d'une bande dessinée. Retour sur ***René.e aux bois dormants***, son très réussi premier roman graphique...

Par **Frédéric Bosser**

ELENE USDIN

LA REINE DES **RÊVES**



RENÉ.E AUX BOIS DORMANTS
PAR **ELENE USDIN**
Éditions SARBACANE
272 pages couleurs, disponible

La bande dessinée, voici un domaine où nous ne vous attendions pas du tout, surtout après avoir suivi votre travail en photo, qui vous fera obtenir le prix Picto de la photographie de mode en 2006...
Pourtant, ce projet a été initié il y a vingt ans... Je l'ai ressorti d'un tiroir alors que mon fils me conseillait de le reprendre. Il partait étudier au Canada. C'était en 2017. Cela tombait bien car j'éprouvais le besoin de me remettre au dessin, lassée un temps par la photo après dix ans... Et comme je ne souhaitais plus répondre à des commandes d'illustrations, mais plutôt réaliser un projet perso, j'ai relancé ce récit qui avait déjà un début et une fin. Le reste, je l'ai écrit pendant mes séjours en Amérique du Nord, où l'on m'a invitée à exposer mon travail photo. Ce qui peut expliquer ce mélange de réalité et de fiction. Il a été inspiré par les personnes que j'ai rencontrées et les paysages que j'ai traversés... Le story-board achevé à l'été 2018, lors d'une résidence artistique au Mexique, il restait à trouver un éditeur... En février 2020, à mon retour de Detroit, je l'ai envoyé à Frédéric Lavabre de Sarbacane, qui m'a contactée le lendemain pour me proposer de l'éditer. Nous avons signé ensemble la veille du premier confinement.

Ah... le beau jour, mes sœurs...
La rosée pose sur nous sa sueur...
Gouttes, sur nos pétales et nos fleurs...
Nous sortant, belles endormies...
De nos songes humides, par un crachin timide...
Débordantes de pollen, lourdes...

Planche extraite de ***René.e aux bois dormants***

© Elene Usdin / Sarbacane

Le corpus de cette histoire, c'est aussi la persécution du peuple des Premières Nations par le gouvernement canadien entre 1960 et 1990. Pas moins de 20 000 enfants autochtones seront placés dans des familles « d'accueil » blanches...
Je découvre ce drame en octobre 2017, lors d'un séjour à Montréal où je rends visite à mon fils. C'était la brique manquante de mon histoire du petit René.e à qui on a volé son enfance. Puis s'y sont ajoutés mes rêves, chargés d'inconscient collectif, des mythes que j'ai inventés, m'inspirant parfois des légendes des peuples autochtones. Sans ce voyage, je serais sûrement partie dans une tout autre direction...

Où avez-vous trouvé de tels décors ?
Je suis partie six mois dans le Vermont, l'État de New York et les forêts du Québec, et je me suis inspirée de mes propres photos pour mes dessins...

Parlez-nous de vos gammes de couleurs.
Le récit étant enchevêtré de fils de temporalité différente, j'ai choisi de traiter les rêves en couleurs et la réalité en noir et blanc. Quant au passé, plus il recule, plus il prend des teintes différentes. Comme un faux effet Doppler. Cela m'a pris du temps pour arriver à ce résultat mais je ne le regrette pas. Cela dit, je ne réutiliserai pas d'aquarelle fluo, c'est trop compliqué pour l'impression.

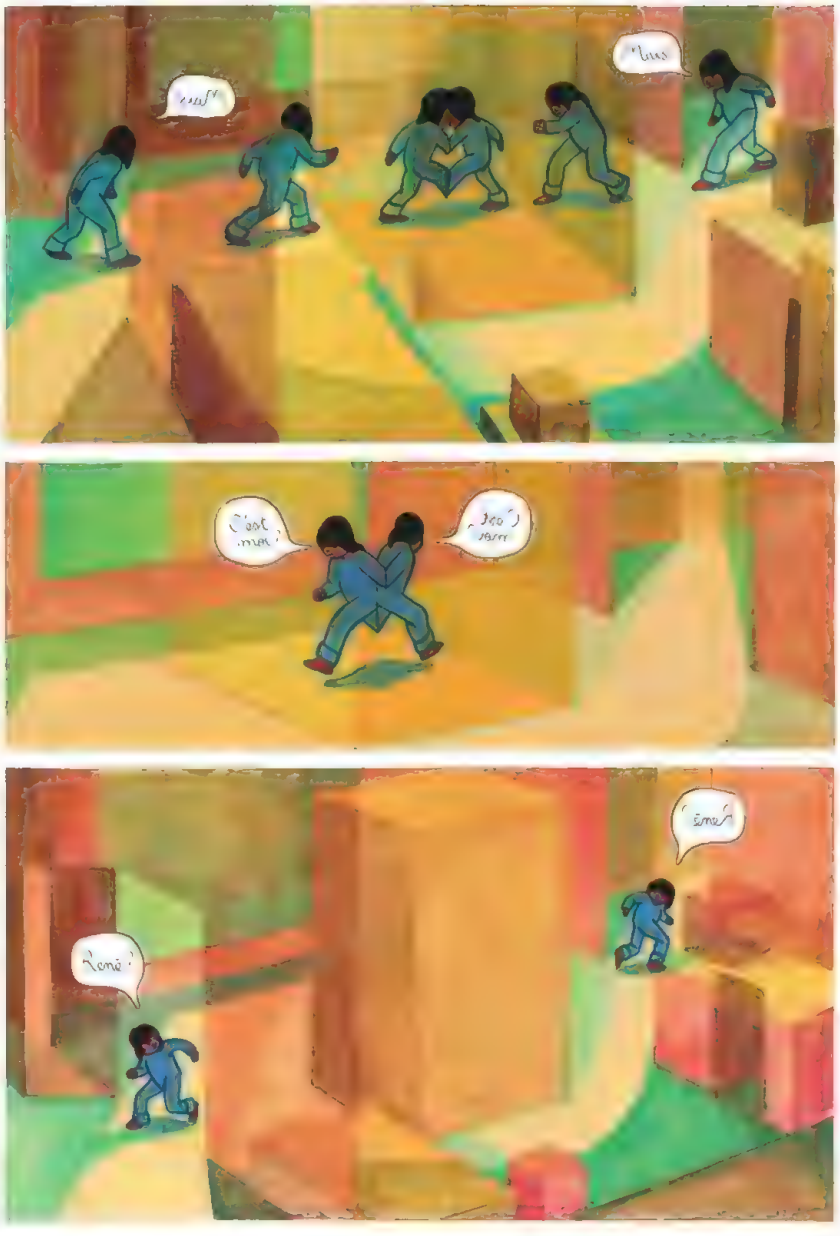
En vous lançant dans ce projet, vous saviez que vous en auriez pour 272 pages ?
Au départ, l'histoire s'étalait sur moins de pages ! *(Rires.)* Quand m'a été fourni le format du livre, j'ai dû le retravailler tout en pensant à l'équilibre des doubles pages. Cela m'a fait arriver à 250 pages. Puis en passant aux planches définitives, j'ai ajouté d'autres pages, agrandissant parfois des cases...

Je note et dessine mes rêves. J'en ai des carnets entiers. **Ils sont très nets, en couleurs, et très imagés chez moi.**

Par la même, vous retrouvez la solitude d'un atelier...
C'est vrai ! Je ne suis pas sûre d'enchaîner tout de suite avec une autre BD, même si avoir été seule à la tête d'un tel navire m'a beaucoup plu. La photographie m'a permis de travailler en équipe, de rencontrer beaucoup de gens, ce qui est agréable, mais parfois il faut savoir accepter les compromis.

Revenons à ces rêves qui peuplent cet album...
Je les note et les dessine. J'en ai des carnets entiers. Ils sont très nets, en couleurs, et très imagés chez moi, et ce, depuis ma plus tendre enfance.

Planche extraite de ***René.e aux bois dormants***
© Elene Usdin / Sarbacane



Ce qui est étonnant, c'est que vous prenez un garçon et non une fille pour raconter votre histoire…
Et pourquoi pas ? Sûrement parce que j'ai pensé à mon fils quand j'ai ébauché l'histoire en 1999 – il n'avait que quelques mois… *(Rires.)* En fait, je ne m'identifie pas à René.e, je suis un peu tous les personnages sans en être un à part entière. J'ai hâte de découvrir l'accueil du livre. Au sein même de ma maison d'édition, ou parmi mes premiers lecteurs, personne ne l'a perçu de la même façon ! Dans ma tête, en tout cas, le récit est très clair.

Vous êtes une grosse lectrice de BD ?
Surtout de romans graphiques ! J'ai commencé avec ceux des années 2000 venus de L'Association, Cornélius, Le Seuil, etc. À ce moment-là, j'étais loin de penser en signer un un jour. Je répondais alors à des commandes pour la presse et l'édition. J'ai adoré faire cette bande dessinée, réfléchir à la temporalité, au découpage, aux cadrages, etc. La photo m'a ouvert l'esprit sur ces questions. Je ne suis pas sûre que je me serais lancée dans un tel projet si j'étais restée illustratrice. Aussi, grâce aux droits d'auteur de mes photographies, j'ai pu prendre le temps nécessaire pour la conception de cette bande dessinée.

Vous en avez relu certains ?
Surtout *Quartier lointain*, pour voir comment Taniguchi traite le retour à ses lieux de l'enfance avec autant d'émotion, comment il raconte le passé et construit sa narration.

Nous, nous pensions au *Little Nemo* de Winsor McCay, où les rêves sont la base même des histoires…
Oui, bien sûr, mais aussi *Philémon* de Fred, qui me fascinait enfant. Et *L'Ascension du Haut Mal* de David B. qui est un véritable chef-d'œuvre. En fait, le rêve dans mon récit me sert à raconter des choses horribles, tels le vol d'enfants, le génocide d'un peuple, le suicide et la mort, par le biais de la symbolique et des métaphores plutôt que d'un point de vue documentaire.

Un mot sur la couverture ?
Nous avons longtemps hésité, mon éditeur et moi, entre une image urbaine ou de forêt. Cette dernière faisant l'unanimité, nous sommes partis là-dessus, même si cela fait pencher le livre davantage vers le conte pour enfants, ce qui n'est pas le cas, ou alors un conte effrayant pour l'enfant qui sommeille en chaque adulte ! Concernant le titre, il n'a pas changé. Je voulais un prénom non genré, et jouer sur le mot « renaissance ». Aux bois dormants, en référence au conte, car René.e est sujet aux évanouissements.

De quoi est fait votre avenir immédiat ?
J'ai une idée de court-métrage, puis d'un nouveau roman graphique qui se passerait à Detroit. Y retourner apaiserait ma soif de voyage, et m'aiderait à avancer sur ce projet encore très à l'ébauche. Cette ville est en perpétuel renouvellement. Elle renaît peu à peu de ses cendres… et c'est passionnant à suivre. ■

Une double page de l'album
© Elene Usdin / Sarbacane

MASSACHUSETTS

Marcello Quintanilha est né et a grandi à Niterói, à l'entrée de la baie de Guanabara, en face de Rio de Janeiro, au Brésil. Dessinateur de bandes dessinées depuis aussi loin qu'il se souvienne, il a commencé très jeune à réaliser des travaux de commande dans des publications brésiliennes avant de trouver sa place dans le paysage européen du 9e art. Sa fructueuse collaboration avec la maison d'édition française Çà et Là a permis au public de découvrir des titres marquant comme *Tungstène*, *Talc de verre*, *L'Athénée*, *Les Lumières de Niterói* ou encore ***Écoute, jolie Márcia***, qui vient de paraître. À chaque livre, Quintanilha expérimente une nouvelle technique graphique et narrative qui insuffle une force de vie phénoménale dans ses fictions.

Propos recueillis
par **Ronan Lancelot**

MARCELLO **QUINTANILHA**
© Photo Luciana de Oliveira

MARCELLO QUINTANILHA

LES NERFS **À VIF !**

À quoi ressemblait la ville de Niterói dans votre enfance ?
C'était une ville industrielle, avec une importante classe ouvrière. Elle était très éloignée des plages et des clichés de carte postale. Dans mon quartier, dans les années 1950 et 1960, foisonnait une grande activité économique. C'était très vivant, et puis le pays a commencé à changer. Les activités de production ont perdu de l'importance, de nombreuses usines ont fermé. Les gens ont commencé à perdre leur emploi, les magasins ont commencé à baisser leurs rideaux, et la pauvreté s'est installée. La riche activité culturelle du quartier a ensuite rapidement disparu. Je suis né à la fin de ce processus. J'ai grandi en portant un ressentiment, transmis par mes aînés, envers les mesures économiques gouvernementales de mon pays. Mes parents, mes amis, tous ceux qui croyaient en leurs chances ont éprouvé ce phénomène. J'ai aussi été élevé dans une certaine nostalgie d'une époque révolue.

Écoute, jolie Márcia,
illustration de couverture
© Marcello Quintanilha / Çà et Là

MARCELLO QUINTANILHA
EN QUELQUES DATES

1971 : naissance à Niterói

1988 : premières pages publiées dans des magazines brésiliens

2003 : première publication en France (*Sept balles pour Oxford*, avec Jorge Zentner au scénario, Le Lombard)

2009 : Trophée HQ MIX pour *Sábado dos meus amores*.

2015 : *Mes chers samedis*, première publication chez Çà et Là

2015 : *Tungstène*, Çà et Là, Fauve Polar SNCF au Festival d'Angoulême 2016

2016 : *Talc de verre*, Çà et Là

2017 : *L'Athénée*, Çà et Là

2018 : *Les Lumières de Niterói*, Çà et Là

2021 : *Écoute, jolie Márcia*, Ça et Là

Que faisaient vos parents ?
Mon père était un ancien joueur de football professionnel. Il avait dû arrêter jeune, en raison d'un problème aux genoux. Je raconte une partie de son histoire dans *Les Lumières de Niterói*. Ma mère était enseignante. J'avais peu accès à la culture. Pas de bibliothèque, des cinémas fermés... Il fallait sortir du quartier pour s'instruire. Très jeune, je me suis tourné vers la création de bandes dessinées. Tous les jours, toute la journée ! C'était tout ce que je pouvais faire. Je ne sais même pas quand j'ai commencé à dessiner. Dès que j'ai pu le faire, je me suis exprimé en images. Un seul dessin ne suffisait jamais à expliquer ce que je souhaitais dire. Il me fallait toujours plus de cases... Je ne connaissais pas la bande dessinée européenne à l'époque, mais on pouvait en lire beaucoup dans les journaux. Il s'agissait soit de traductions américaines comme *Dick Tracy* ou *Alley Oop*, soit de productions humoristiques locales. Cela me fascinait !

Je ne sais même pas quand j'ai commencé à dessiner. Dès que j'ai pu le faire, je me suis exprimé en images.

Comment avez-vous découvert les bandes dessinées européennes ?
La série *Valérian* de Mézières et Christin était traduite dans les journaux. Puis, après l'école, à Rio, j'allais dans les librairies lire des albums que je ne pouvais pas me payer. Deux d'entre elles importaient des livres en français. Vers l'âge de treize ans, j'y ai découvert Mœbius et Bilal. Cela a été un choc !

Quand êtes-vous devenu professionnel ?
À la fin des années 1980 au Brésil, il y avait une grande production de bandes dessinées d'horreur et d'arts martiaux. Comme beaucoup d'autres dessinateurs, j'ai commencé par là. À seize ans, je suis allé à Rio de Janeiro présenter mes meilleures pages à un éditeur. Il les a regardées et m'a immédiatement proposé du travail. Il m'a confié un scénario, et j'ai commencé à être publié. C'était formidable parce que j'ai tout de suite appris à travailler pour être publié. C'est ce qu'il y a de plus important quand on se lance dans ce métier. Il fallait réaliser des planches dans le but qu'elles soient reproduites. C'était primordial. J'ai commencé par faire des crayonnés et des encrages sur des scénarios d'autres auteurs et puis, en parallèle, j'ai continué à écrire mes propres histoires : celles que je voulais transmettre, celles des gens que je connaissais, de mon quartier... Je les réalisais pour des festivals – et il y en avait beaucoup à l'époque – où chaque artiste pouvait exposer. Si on y remportait des prix, on pouvait être publié dans un catalogue.

UMA CASA TÃO CIOSA
Textes e Desenhos: Marcello Quintanilha
CHEGAMOS NA CASA DOS MEUS SOGROS EM AGOSTO, APÓS UM HIATO DE QUASE DOIS ANOS, DESDE QUE SOMOS MORAR NA ALEMANHA, DEPOIS QUE ACEITEI O POSTO NA EMBAIXADA. VIVEM ELES EM UM PEQUENO MUNICÍPIO DE GOIÁS...
OLHA ELES AÍ! Ô MARCOLINA, OLHA QUEM CHEGOU!
... O CLIMA NO PLANALTO É FÁCIL DE DEFINIR: CHUVA DE OUTUBRO A ABRIL OU SECA DE MAIO ATÉ SETEMBRO...
OLÁ, TODO MUNDO.
... MAS AINDA ASSIM ME SURPREENDO COM O CALOR CADA VEZ QUE PONHO OS PÉS AQUI...
DIZEM ELES QUE A COISA MAIS LINDA DO MUNDO É A NEVE, APESAR DE NUNCA A TEREM VISTO, MAS GARANTEM QUE...
TROUXERAM VENTO, TAMBÉM, POR?
... "PAÍS QUE NÃO TEM NEVE NÃO PROGRIDE, POR ISSO QUE OS ESTADOS UNIDOS É QUE É BOM!".
MINHA FILHA ...!
TÊM UMA FOTO DE NOVA YORK RECORTADA DE UMA REVISTA.

Extrait de ***Uma casa tão ciosa*** (Brésil, 1991)
© Marcello Quintanilha

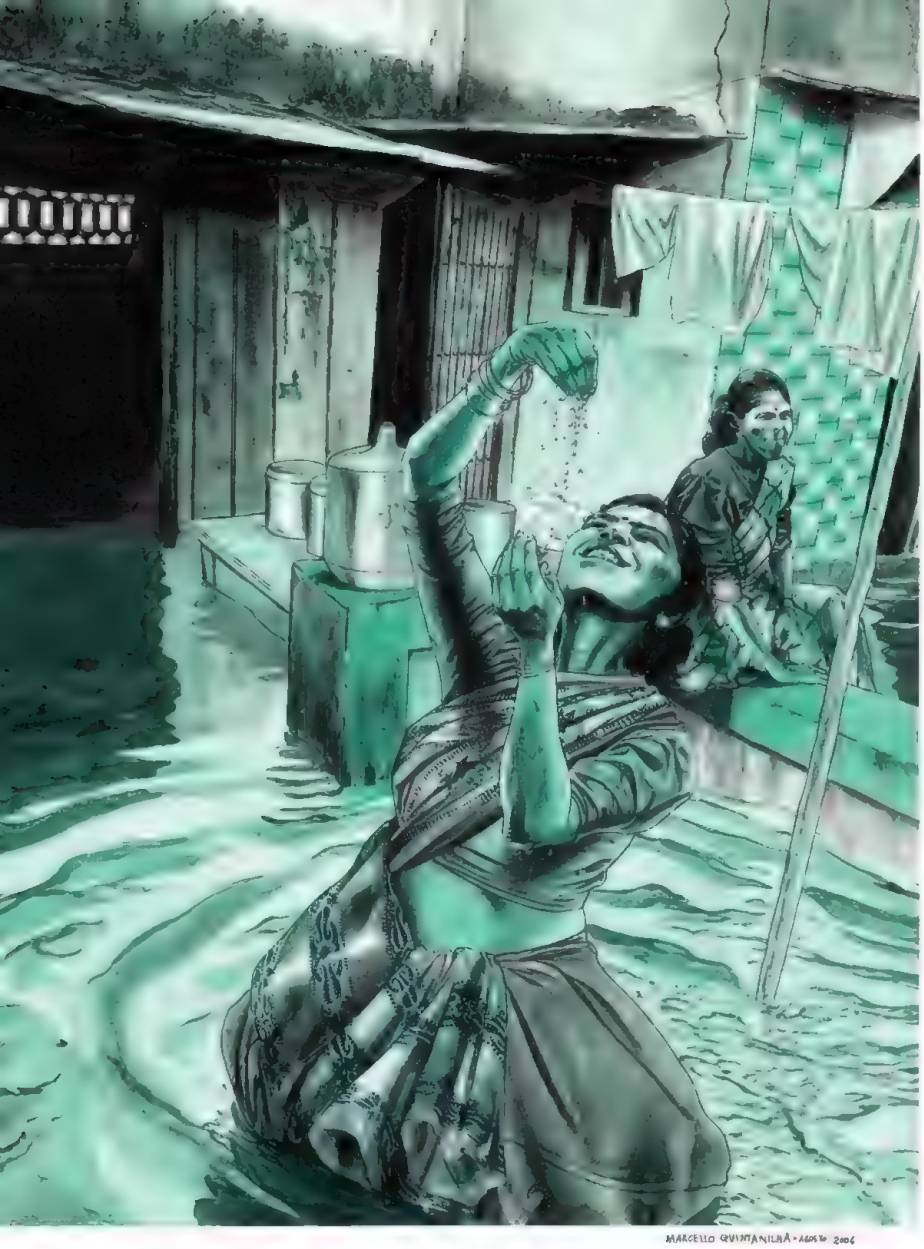


Illustration pour *Vanguardia* (Espagne, 2006)
© Marcello Quintanilha

Comment avez-vous été publié en Europe pour la première fois ?
J'ai rencontré François Boucq dans un festival au Brésil à la fin des années 1990. Il a vu mon travail et m'a demandé de lui envoyer des pages qu'il voulait montrer à sa maison d'édition, Casterman à l'époque. Je l'ai fait. Casterman m'a mis en contact avec Jorge Zentner et nous avons travaillé sur un album qui a été finalement publié par Le Lombard. François Boucq a eu une énorme influence sur mon travail. C'est en lisant et relisant *La Femme du magicien* que j'ai compris comment composer des cases. Tout y est incarné, tous les éléments – une table, une chaise, un mur –, tout sert à raconter une histoire. J'ai bien retenu la leçon ! Je me suis installé à Barcelone quand j'ai commencé à travailler en Europe car ce que je cherchais à exprimer n'avait pas de débouchés évidents au Brésil. Mes centres d'intérêt n'ont pas bougé depuis. Je travaille souvent sur plusieurs projets à la fois : des romans graphiques, des illustrations pour la presse espagnole. Et j'ai signé, l'année dernière, un roman, *Deserama*, publié au Brésil.

Depuis quelques années, vos livres sont publiés en France par Çà et Là. Comment avez-vous découvert cet éditeur ?
Je l'ai contacté en passant par son site internet. Cela faisait un moment que je suivais son programme éditorial,

Vous arriviez à vivre de votre travail ?
Ce n'était pas très bien payé. C'est pourquoi je me suis lancé au début des années 1990 dans l'animation en tant qu'animateur, et j'ai gagné ma vie tout en continuant à réaliser quelques bandes dessinées. Je suis très fier des histoires de cette période, car elles sont encore imprimées aujourd'hui. J'y parle de football, de musique, de culture brésilienne et de la classe ouvrière d'où je viens. Pour mes parents, c'était étrange, particulièrement dans mon quartier. Je ne traînais pas dans la rue à jouer au foot comme tous les autres enfants, mais ils s'y sont faits.

Mario Vargas Llosa & Paul Gauguin, illustration pour *Bravo!* (Brésil, 2003)
© Marcello Quintanilha

ÉCOUTE, JOLIE MÁRCIA

PAR **MARCELLO QUINTANILHA**
Éditions ÇÀ ET LÀ
Album broché, 128 pages couleurs, disponible

Une planche de *Écoute, jolie Márcia*
© Marcello Quintanilha / Çà et Là

QU'EST-CE QUI TE PREND, MÁRCIA ?! C'EST QUOI CETTE SALOPERIE ?!
CETTE "SALOPERIE", ÇA S'APPELLE DU DÉCHET HOSPITALIER, MON AMOUR ! Y A DÉJÀ EU DE TOUT DANS CETTE SERINGUE, LA LÈPRE ET PIRE ENCORE !
SUFFIT D'UNE GOUTTE ET ÇA FAIT UN MEC FOU ! JE MEURS D'ENVIE DE PLANTER ÇA...
... DANS LES FESSES DE QUELQU'UN !
TOI, TU FILES DOUX, D'ACCORD ? ET LAISSE-MOI CE FUSIL TRANQUILLE, "LA FOUINE" ET FUSIL, ÇA VA PAS ENSEMBLE, TU VOIS, L'AMI ?
TU DÉLIRES, MÁRCIA, À QUOI TU JOUES, LÀ ?! ET MÊME SI Y EN A UN QUI CHOPE LA LÈPRE, T'EN AURAS ENCORE DEUX SUR LE DOS !
FAUT JUSTE CHOISIR QUI SE PREND LE SANG POURRI ET LES DEUX AUTRES POURRONT VENIR S'AMUSER, MON AMI ! POUR MOI, C'EST LA FÊTE !
MAIS JE PEUX TE GARANTIR UNE CHOSE : Y EN A AU MOINS UN DANS CETTE PIÈCE QUI VA CRÉVER APRÈS SA PETITE INJECTION ! IL CRACHERA SON SANG, IL AURA LES TRIPES TOUTES RETOURNÉES ET AURA COMPLÈTEMENT PESSÉCHÉ, RATATINÉ !
SUFFIT D'APPROCHER !
ALLEZ ! QUI VEUT JOUER À JÉSUS ?

et je trouvais ses choix passionnants. Notre relation est vraiment basée sur une confiance mutuelle, et je me sens vraiment soutenu et accompagné dans mes choix. C'est formidable. Mes livres sont également publiés au Brésil – depuis quelques années, le lectorat brésilien devient vraiment important –, au Portugal, et dans une moindre mesure en Italie, en Allemagne, en Pologne et en Espagne.

***Tungstène* a été adapté en film. Y avez-vous participé ?**
Cela a été une expérience formidable. Heitor Dhalia, réalisateur brésilien, m'a contacté en me présentant un projet d'adaptation. Je connaissais son travail et j'avais beaucoup d'admiration pour lui. J'ai travaillé sur le scénario avec deux autres intervenants. Heitor m'a tenu informé tout au long du développement du projet. C'est allé très vite. Nous avons obtenu le financement de Rede Globo, l'une des chaînes de télévision brésiliennes les plus importantes, qui finance également les projets cinématographiques. Le résultat est très fidèle à mon album, et j'en suis ravi.

Chaque histoire dicte la manière dont elle doit être racontée. À chaque fois que je commence un nouveau livre, **je dois réapprendre à dessiner.**

Dans *Tungstène*, *Talc de verre* et *Écoute, jolie Márcia*, on distingue un attachement certain à décrire les écarts sociaux et économiques grandissants de la société brésilienne contemporaine. Est-ce intentionnel ?
C'est bien possible. Dans *Talc de verre*, je dresse le portrait d'une femme mesurant son bonheur à l'aune de la vie d'une autre. Il s'agit de décrire un comportement assez répandu dans l'espèce humaine, mais souvent difficile à avouer : la jalousie. Ce personnage est guidé par cette seule pulsion, refusant de se laisser porter par le destin qu'on lui propose ou tente de lui imposer. C'est un symptôme d'inadaptation sociale courant aujourd'hui. Chez Márcia, dans mon album le plus récent, on retrouve une force de caractère hors du commun, même si ce n'est pas le même type de motivation qui la guide.

Dans chacun de vos livres, vous utilisez des outils différents.
Chaque histoire dicte la manière dont elle doit être racontée. À chaque fois que je commence un nouveau livre, je dois réapprendre à dessiner. C'est très difficile mais captivant, car je ne m'enferme pas dans un vocabulaire graphique trop restreint. Je dois me faire violence, cela me donne plus de travail, et je me force à repousser mes limites. C'est ce qui m'intéresse le plus dans la création. Systématiquement, c'est l'histoire qui me dirige. Je n'y suis pas pour grand-chose moi-même.

Combien d'histoires avez-vous dans la tête ?
Je l'ignore. Cela commence toujours de manière très organique et, parfois, l'histoire ne va pas à son terme. Parfois, elle se développe jusqu'au bout. Je ne sais pas comment cela fonctionne. Je ne tiens pas de carnets, je travaille toujours pour être publié. Même pour mes albums, je me documente graphiquement, mais sans faire, à proprement parler, de recherches sur un sujet. Pour *Écoute, jolie Márcia*, j'ai créé son environnement de toute pièce de manière à ce que la favela où vivent les protagonistes soit réaliste, mais cela n'a rien de réel.

Parlez-nous des couleurs de votre dernier album.
Je n'y utilise que vingt-huit couleurs. Pas une de plus. J'ai cherché à transmettre des émotions brésiliennes en harmonie avec chaque scène et chaque personnage. L'idée principale, c'est que l'on comprenne qu'il n'y a pas de véritable bonheur chez ces personnages, mais des éclats d'émotions. Je voulais que les couleurs explosent à chaque page, donc le trait devait s'effacer, y compris les cadres des cases. Au Brésil, les sentiments sont extrêmes et s'expriment de cette manière. Graphiquement, je voulais trouver un moyen de retranscrire ce tempérament, et j'espère y être parvenu de cette manière.

Quel est votre processus de création ?
Difficile à dire. Hormis *Les Lumières de Niterói* que j'évoquais tout à l'heure, tout ce que j'écris relève de la fiction. Pour autant, tout repose sur une base réelle. Je ne parle pas de moi directement, mais de sentiments auxquels je peux m'identifier. Je m'attache à des situations sociales que je peux comprendre, à des personnages qui me sont proches. Ce sont eux qui me montrent où l'histoire doit aller. Parfois, des seconds rôles sont si charismatiques qu'ils prennent le devant de la scène, alors que je ne m'y attendais pas du tout. Dans *Tungstène* par exemple, Cajù devait à peine apparaître dans quelques pages mais il était si intense, il avait tellement d'émotions à porter qu'il est apparu sous le feu des projecteurs. Ensuite, je me laisse guider par le récit. C'est peut-être pour cela que mes livres sont de plus en plus épais. *Les Lumières de Niterói*, par exemple, est devenu un album bien plus épais que prévu parce que mes personnages avaient trop de choses à se dire ! Les rapports humains se construisent ; ils sont tellement profonds qu'il faut que cela sorte.

Vos personnages ne vous manquent pas quand vous terminez un livre ?
Non, car ils ne me quittent jamais !

t-tsss...
MÁRCIA ! JE TE PROPOSE PLUS DE VENIR TE RINCER LE GOSIER !
MA BELLE, JE VOUDRAIS PASSER À LA MERCERIE DE TIJUQUINHA AVANT DE RENTRER, À LA MAISON... JE SUIS MÊME PAS SÛRE QU'IL SOIT ENCORE OUVERT.
OH, OH, ON A DE LA VISITE...
EN VEILLEUSE, LES GARS...
plic ploc
EH, LA VIEILLE, ON EST CHAUDS, LÀ, OK ? ALORS FAIS PAS N'IMPORTE QUOI, D'ACCORD ?
BONJOUR. PARDON.
OH, LA VIEILLE, ON NOUS A CHARGÉS DE TE DEMANDER SI T'ÉTAIS TRÈS OCCUPÉE, LÀ.
HUM ? QUOI ?
QUI VOUS A DEMANDÉ ÇA ?

Une planche de ***Écoute, jolie Márcia***
© Marcello Quintanilha / Çà et Là

144
PAT ANDREA

BEAUX-ARTS

CHLOÉ POIZAT /p.150
L'horrifique merveilleux |

SIGNAC À ORSAY /p.132
Peindre et collectionner |

ÉMILE COHL /p.134
Une école qui sort du cadre |

156
ROLAND TOPOR

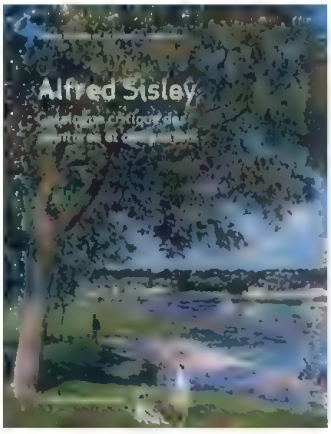
FRANÇOISE PETROVITCH
L'art du chuchotement |
36

Du Bauhaus à l'expressionnisme en passant par le surréalisme, Paul Klee est un personnage aussi complexe que fascinant. Avec ***Paul Klee jusqu'au fond de l'avenir***, **Stéphane Lambert** retrace le parcours de cet artiste allemand né et mort en Suisse. Au fil des chapitres, le poète et essayiste déambule dans les rues de Berne à la recherche des influences locales sur l'activité créative de l'artiste. Glissé au fond d'une poche, ce petit livre très éclairé sera l'accessoire indispensable pour se rendre à l'exposition ***Paul Klee, entre deux mondes*** qui se tient en ce moment au musée d'Art moderne-Lille Métropole. **GV**

Par Stéphane Lambert, éditions Arléa
Livre broché, 126 pages et 35 illustrions couleurs, 18 €, disponible

jusqu'au 9 janvier 2022
LaM – 1, allée du musée – 59650 Villeneuve-d'Ascq

Le bon jour d'Alfred



Premier paysagiste strictement écolo, **Sisley** refusait de peindre autrement qu'en plein air. Maître des tonalités claires et des bords de Seine ou du Loing, il aura fallu attendre plus de soixante ans avant qu'un nouvel inventaire ne voie le jour. C'est désormais fait avec le colossal ouvrage ***Alfred Sisley, catalogue critique des peintures et des pastels*** réalisé par **Sylvie Brame** et **François Lorenceau**. Pour la première, les 71 pastels du maître impressionniste figurent aux côtés des 1 012 tableaux recensés. En première partie, Sylvie Patin resitue le peintre au sein du groupe impressionniste et lui rend un hommage appuyé. **GV**

ALFRED SISLEY, CATALOGUE CRITIQUE DES PEINTURES ET DES PASTELS
Par Brame & Lorenceau, éditions La bibliothèque des arts
Livre relié sous jaquette, 560 pages couleurs, 150 €, disponible

Le salon des modernistes

Artiste-plasticien prolifique, **Bernard Moninot** a tellement créé ces dix dernières années qu'il devenait urgent de référencer tout cela dans une nouvelle monographie. ***Le Dessin élargi*** regroupe des photos de grandes installations, des dessins préparatoires et des peintures autour de textes de Catherine Millet et Jean-Luc Nancy qui expliquent pourquoi l'œuvre de Moninot est loin d'être abstraite car en rapport avec les sens. Pour s'en convaincre, l'exposition présentée au château de Kerguéhennec va être reprise au musée de l'Hospice Saint-Roch d'Issoudun jusqu'à la fin de l'année. Dans un genre tout aussi visuel, ***9e concept – 30 ans de dialogue artistique*** détaille par le menu toute l'histoire de ce collectif artistique hors normes qui n'a pas son pareil pour rendre l'art accessible à tous en occupant l'espace urbain. **GV**

9E CONCEPT – 30 ANS DE DIALOGUE ARTISTIQUE
Ouvrage collectif, éditions In Fine
Livre relié, bilingue franco-anglais, 328 pages couleurs, 59 €, disponible

BERNARD MONINOT – LE DESSIN ÉLARGI
Ouvrage collectif, éditions In Fine
Livre broché avec rabats, bilingue franco-anglais, 176 pages couleurs, 35 €, disponible

BERNARD MONINOT
Du 15 octobre au 31 décembre
Musée de l'Hospice Saint-Roch
rue de l'Hospice-Saint-Roch – 36100 Issoudun

Au souk d'antan

Fière de son patrimoine Art déco, la ville de Saint-Quentin a récupéré l'ancien Palais de l'Art déco fermé depuis près de soixante ans pour en faire un lieu d'exposition remarquablement raccord avec l'exposition ***Le Grand Magasin – Mode et art de vivre des années 1920-1930*** qui a tenu le haut du pavé saint-quentinois pendant tout l'été. Dans cet ouvrage bien conçu, les auteurs retracent la genèse du lieu à l'aide d'une abondante iconographie.

Les amateurs apprécieront les reproductions des publicités d'époque ainsi que les nombreux objets venus de collections particulières. **GV**

LE GRAND MAGASIN – MODE & ART DE VIVRE DES ANNÉES 1920-1930
Ouvrage collectif, Ville de Saint-Quentin – Direction du patrimoine
Livre broché avec rabat, 276 pages
20 €, disponible

Sous la loupe

Si regarder un tableau n'évoque rien d'autre qu'un assemblage de taches de couleurs dans un cadre doré, la lecture studieuse de ***Comment regarder un tableau*** par **Françoise Barbe Gall** sera d'une grande aide lors de la prochaine visite au musée. Historienne de l'art, l'autrice passe 42 tableaux connus à la moulinette de sa sagacité. Dans son discours, elle invite le lecteur à suivre ses propres impressions pour entrer dans le secret de Rembrandt, Kandinsky ou le douanier Rousseau. Grâce à cette nouvelle édition, le moindre détail d'un tableau ne pourra échapper à la sagacité du Sherlock Holmes qui sommeille en tout un chacun. ■ **GV**

COMMENT REGARDER UN TABLEAU
Par Françoise Barbe Gall, éditions du Chêne
Livre broché cousu à rabats, 320 pages, 25 €, disponible

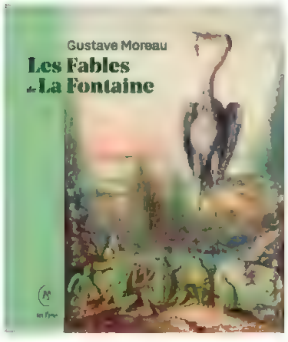
L'île du dessinateur Moreau

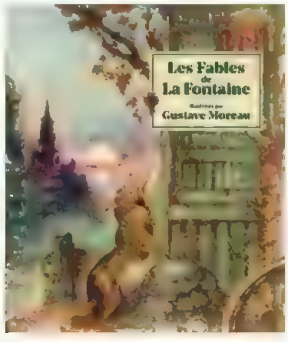
Après le succès de l'exposition qui s'est tenue entre les murs du musée Gustave Moreau, deux livres ont été édités pour l'occasion. Le premier, ***Gustave Moreau – Les Fables de La Fontaine***, est le catalogue de l'exposition accompagnée de textes rédigés par Marie-Cécile Forest (commissaire), Dominique Lobstein, Juliet Carey, Samuel Mandin, Patrick Dandrey et Maud Haon-Maatouk, qui se sont chargés de resituer les œuvres reproduites dans leur contexte. Les amateurs apprécieront plus particulièrement les 64 fables commentées en détail. ***Les Fables de La Fontaine illustrées par Gustave Moreau*** est un album grand format préfacé par Marie-Cécile Forest reprenant 34 fables avec leurs illustrations, dont les textes sont reproduits dans leur intégralité. À noter que l'exposition est reprise au Waddesdon Manor (UK) jusqu'au 31 octobre. ■ **GV**

GUSTAVE MOREAU – LES FABLES DE LA FONTAINE
Ouvrage collectif, éditions In Fine
Livre relié, 320 pages couleurs, 39 €, disponible

LES FABLES DE LA FONTAINE ILLUSTRÉES PAR GUSTAVE MOREAU
Par Gustave Moreau, éditions In Fine
Livre relié, 96 pages couleurs, 15 €, disponible

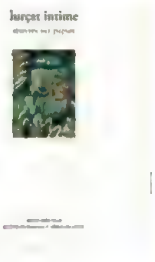
GUSTAVE MOREAU – LES FABLES DE LA FONTAINE
Jusqu'au 31 octobre
Waddesdon Manor – Buckinghamshire – Royaume-Uni





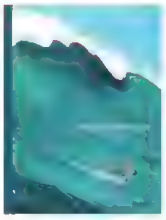
Il n'y a pas que la tapisserie dans la vie

Plus d'un demi-siècle après sa mort, l'œuvre multidirectionnelle laissée par Jean Lurçat continue d'étonner le monde de l'art. Dans ce catalogue qui reprend l'exposition ***Lurçat intime – œuvres sur papier*** qui s'est déroulée récemment à Paris et à Caen, ce sont 85 dessins aux techniques variées (encre de Chine, gouache, encre et lavis, aquarelle, crayon, gravure à l'aquatinte, graphite, pointe sèche…) réunis pour la première fois grâce à la maison-atelier Lurçat où est préservée la collection personnelle de l'artiste qui, d'après les spécialistes, réserve encore bien des surprises. ■ **GV**



LURÇAT INTIME – ŒUVRES SUR PAPIER
Ouvrage collectif, Maison-atelier Lurçat / Académie des beaux-arts & éditions des Cendres
Livre broché avec rabats, 94 pages, 25 €, disponible

Deux Ravard sinon rien

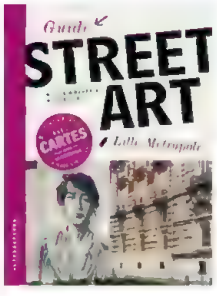


Illustrateur reconnu, **François Ravard** ne chôme pas par ces temps où le public a grand besoin de voir de jolies choses. Avec ***Vague d'amour***, les amoureux de la Bretagne vont être contents avec cette soixantaine de dessins pleine page qui prouvent que cette région inspire toujours autant ceux qui sont nés avec des pinceaux entre les doigts à défaut d'une cuillère en argent. Dans un autre registre, ***Les filles montent pas si haut d'habitude*** est un roman d'**Alice Butaud** illustré par François Ravard pour les juniors de neuf ans et plus. Dans ce road-trip en famille, Timoti et sa nouvelle amie entraînent les lecteurs dans une histoire aussi attendrissante que campagnarde. **GV**

VAGUE D'AMOUR
Par François Ravard, éditions Glénat
Album relié, 104 pages couleurs, 15 €, disponible

LES FILLES MONTENT PAS SI HAUT D'HABITUDE
Par Alice Butaud illustré par François Ravard, éditions Gallimard Jeunesse
Livre broché, 176 pages, 12 €, disponible

Des murs qui vous tendent les bras



Street artists de Lille, Roubaix et Tourcoing, le ***Guide du street art à Lille Métropole*** est pour vous. Petit ouvrage bien fait qui tient dans la poche, l'engin a été soigneusement conçu par une équipe de spécialistes qui a répertorié les huit meilleurs spots de la région où s'exprimer sans encombre sur des murs désireux d'oublier leur grisaille. Avec chaque parcours, une carte détaille l'itinéraire conseillé la première fois. On y ajoute des conseils techniques pour réussir son coup, des focus sur des œuvres existantes, des infos sur les quartiers traversés et ce guide devient très vite indispensable. **GV**

GUIDE DU STREET ART À LILLE MÉTROPOLE
Ouvrage collectif, éditions Alternatives
Livre broché, 144 pages couleurs, 13,50 €, disponible

Devenir le Alexander Samuelson de demain

La plupart des grands créateurs ont démarré très jeunes. Sachant cela, les parents soucieux de la réussite sociale de leur progéniture feront confiance à **Cloé Pitiot** et à son petit manuel très chic ***Design – 40 objets du quotidien*** qui détaille par le menu l'histoire de 40 inventions diverses, variées et utiles entrées dans l'histoire du design.

Avec des fiches sur deux pages illustrées par Le Duo, l'autrice dévoile tout ce qu'il faut savoir sur le Combi VW, le K-Way, l'Eastpack, la bibliothèque Carlton, les casiers IKEA, le smartphone ou la Converse. Bref, c'est passionnant et incitatif. **GV**

DESIGN, 40 OBJETS ICONIQUES DU QUOTIDIEN
Par Pitiot & Le Duo, éditions Gallimard Jeunesse
Livre relié dès 10 ans, 96 pages couleurs 9,90 €, disponible

L'exposition ***Le Trait de la séduction – Dessins de l'École de Fontainebleau*** se tient en ce moment au Château de Chantilly jusqu'au 7 novembre. C'est le moment d'aller admirer un grand nombre de dessins et de manuscrits d'exception de ce courant artistique majeur de l'histoire de l'art français.

Au musée Guggenheim Bilbao, l'expo ***Alice Neel*** va agiter les murs jusqu'au 6 février 2022. Militante attachée aux valeurs de justice sociale, Alice Neel (1900-1984) fut à l'origine d'une des œuvres les plus radicales du XXe siècle.

Projet du week-end : [illegible]

Parmi les expositions à ne manquer sous aucun prétexte, le Kunstmuseum de Bâle accueille en ce moment et jusqu'au 23 janvier prochain ***Camille Pissarro, l'Atelier moderne***, un panorama très complet de l'œuvre de ce peintre considéré comme une des pierres angulaires de l'impressionnisme. Pour cette exposition, les organisateurs ont privilégié de mettre en valeur les liens intergénérationnels entre le peintre et différents artistes avec lesquels il a régulièrement coopéré. On pense, entre autres, aux peintres de la Nouvelle Athènes qui appartenaient à la mouvance anarchiste dont Pissaro partageait les idées novatrices. **GV**

CAMILLE PISSARRO, L'ATELIER MODERNE
Jusqu'au 23 janvier 2022
Kunstmuseum – St. Alban-Graben 16 – 4051 Bâle

Si Lalique nous était conté

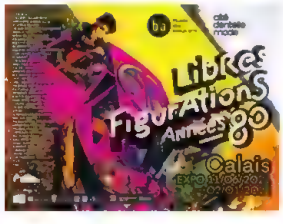
Avant de terminer derrière une vitrine blindée, le bijou démarre son existence sur la table à dessin. Afin de rappeler cette genèse obligatoire, la maison Van Cleef et Arpels a rassemblé un fonds incroyable de dessins réalisés par les plus grands joailliers allant de la deuxième moitié du XVIII[e] siècle au début du XX[e] siècle qu'elle a mis à disposition de l'École des arts joailliers. Cette dernière a imaginé trois axes différents pour mettre en valeur ces dessins qui expliquent mieux qu'un long discours l'évolution d'une création. Dans un premier temps, l'école propose un cours payant dispensé par des spécialistes, puis, dès l'automne qui arrive, une grande exposition gratuite, ***Le Bijou dessiné***, accompagnée d'un livre réalisé par **Guillaume Glorieux**, **Michaël Decrossas** et **Stéphanie Desvaux** aux éditions Norma sur lequel nous reviendrons en détail. **GV**

LE BIJOU DESSINÉ
Du 14 octobre au 14 février 2022
École des arts joailliers
31, rue Danielle-Casanova – 75001 Paris
entrée gratuite sur réservation en s'inscrivant
sur www.lecolevancleefarpels.com

LE BIJOU DESSINÉ
Par Glorieux, Decrossas & Desvaux, éditions Norma
Beau livre relié, 192 pages bilingue français & anglais, 39 €, automne 2021

Fumées lucratives

Les conséquences du mouvement punk auront été terribles. Une fois les Sex Pistols séparés, les Clash découvre New York, les graffitis et le hip-hop. De retour en Europe, le nouveau cocktail traverse la manche et les quelques punks de l'Hexagone découvrent qu'une bombe de peinture sert à autre chose qu'à en sniffer les solvants. Après quelques premiers pas difficiles, la figuration libre était née. Afin de se remémorer complètement les années 1979 à 1986, Michel-Édouard Leclerc a déménagé une partie de sa collection dans la bonne ville de Calais. Réparties entre deux places-fortes de l'art local, ce sont près de 250 œuvres réalisées par 50 artistes internationaux (Robert Combas, les Di Rosa Brothers, les Frères Ripoulin, Nina Childress, les Musulmans Fumants, Basquiat, Futura 2000, Keith Haring, Speedy Graphito, Juan Futre...) qui attendent le regard interloqué du visiteur devant ces chefs-d'œuvre exposés dans toute leur force brute. **GV**



LIBRES FIGURATIONS ANNÉES 80
Jusqu'au 2 janvier 2022
Musée des beaux-arts – 25, rue Richelieu – 62100 Calais
Cité de la dentelle et de la mode – 135, quai du Commerce – 62100 Calais

Par **Frédéric Bosser**

SIGNAC COLLECTIONNEUR

PEINDRE ET COLLECTIONNER

C'est à **Charlotte Hellman**, responsable des archives **Signac** (1863-1935), autrice d'un essai du catalogue concernant les dessins et œuvres graphiques de la collection éponyme (*Signac, les harmonies colorées*) et d'un livre, *Glissez, mortels* (chez Philippe Rey), où elle raconte la double histoire d'amour de son arrière-grand-père, que nous avons posé quelques questions au sujet de l'exposition ***Signac collectionneur*** au musée d'Orsay. Et si elle ne porte pas le nom de son aïeul, la seule descendante de Paul Signac et Jeanne Desgrange était la mieux placée pour nous répondre.

CHARLOTTE **HELLMAN**
© Photo Marie-France Boucheron

SIGNAC COLLECTIONNEUR
Du 12 octobre 2021 au 13 février 2022
MUSÉE D'ORSAY
www.musee-orsay.fr
Commissaires : Laurence des Cars, présidente des musées d'Orsay et de l'Orangerie, Marina Ferretti, ancienne directrice scientifique du musée des mpressionnismes à Giverny et spécialiste de l'œuvre de Signac, et Charlotte Hellman, responsable des archives Signac.

L'exposition pour laquelle vous êtes co-commissaire avec Marina Ferretti est passionnante sur plusieurs points, le principal étant de montrer la passion de Paul Signac pour les arts…
Elle commence à son adolescence avec l'achat d'un Cézanne, *La Vallée de l'Oise*, dans la boutique du Père Tanguy, qui sera suivi par des Guillaumin, Pissarro, Degas, Seurat, chez divers galeristes, puis par l'acquisition des maîtres impressionnistes (Monet, Cézanne, Van Gogh) et des fauves (Matisse, Vuillard, Bonnard) chez Bernheim-Jeune sur les conseils de son ami Félix Fénéon. Il fera également des échanges, notamment avec Cross et Van Gogh. Cette collection s'étoffe au fil des années au gré de ses découvertes et de ses moyens qui iront en s'amenuisant du fait notamment de sa double vie.

Théo van Rysselberghe (1862-1926) :
Portrait de Paul Signac (étude pour le tableau) (1896)
Sanguine 27,5 x 32 cm
Archives Signac © Paris, musée d'Orsay, photo Patrice Schmidt

Au point de vendre certaines pièces ?
Absolument ! Il le fera aussi pour des raisons idéologiques. Au moment de l'affaire Dreyfus, il s'engage au côté d'Émile Zola dont il salue le courage. Degas étant lui-même engagé contre Dreyfus et Zola, il vendra alors ce qu'il possède de lui. Cela ne l'empêchera par d'en racheter plus tard lors de la vente de son atelier en 1919 (il possédera quatre-vingts œuvres en tout, dont soixante dessins). Et quand il vend *Le Cirque* de Georges Seurat, il fait signer un contrat à l'acheteur pour qu'il s'engage à le donner à sa mort au musée de Louvre (il est aujourd'hui au musée d'Orsay). Paul Signac était un homme de passion et d'amitiés, comme le prouve sa relation forte avec Vincent Van Gogh. Il n'hésitera pas à se rendre à Arles juste après que ce dernier s'est coupé l'oreille. Ils se sont ensuite échangé une œuvre (*Deux harengs*).

Où va-t-il exposer ou garder ses œuvres ?
Dans toutes ses maisons, y compris celles de sa première femme à Paris et Saint-Tropez, même après l'avoir quittée en 1913. L'accrochage n'était pas le fruit du hasard et il n'hésitait pas à présenter un Matisse à côté d'Henri-Edmond Cross, pour bien montrer cette continuité avec les fauves.

Les musées s'intéressent de plus en plus aux collectionneurs, qui plus est quand ce sont des artistes, car leur œil est différent.
C'est exact ! Cette exposition fait suite à celles autour de Monet, Degas et bien d'autres. La question

Odilon Redon (1840-1916) : *Le Centaure tirant à l'arc* (non daté)
Fusain 55 x 46,5 cm
Collection particulière © Paris, musée d'Orsay, photo Patrice Schmidt

de la collection d'artiste et ses enjeux est de plus en plus étudiée en histoire de l'art. Cela raconte beaucoup de choses sur un artiste… et montre qu'ils sont souvent bien plus amis entre eux qu'on a bien voulu le dire ou l'écrire. Il n'y a pas tant de clivages que cela entre les artistes. Signac sera par exemple très copain avec Bonnard et les nabis alors qu'il ne partage pas leurs recherches. Autre point intéressant, Signac aimait bien partager sa collection via de nombreux prêts.

Comment est organisée cette exposition ?
Chronologiquement. Après une première salle où des œuvres de Signac sont présentées, nous montrons les maîtres de l'impressionnisme puis les néo-impressionnistes, dont Seurat, et enfin les tableaux inattendus comme ceux de Van Dongen, Bonnard, Vuillard, Matisse, etc. En revanche, point de Gauguin car il ne l'aime pas du tout, humainement…

Kees van Dongen (1877-1968) :
Modjesko, Soprano Singer (1908)
Huile sur toile 100 x 81,3 cm
The Museum of Modern Art (MoMA),
© Digital image, The Museum of Modern Art, New York/Scala, Florence ADAGP Paris, 2021

Ce qui nous plaît dans cette collection, c'est la prédominance du dessin sur les peintures…
Tout à fait ! Il y a beaucoup d'œuvres sur papier de Degas, Seurat et Delacroix. Signac aimait

Georges Seurat (1859-1891) :
Torse d'homme nu, étude pour « La Baignade à Asnières » (1883-1884)
Crayon conté 32 x 24,5 cm
© Paris, musée d'Orsay, photo Patrice Schmidt

le travail de Seurat sur les gens du quotidien : concierges, clochards, travailleurs… et disait que ses dessins étaient « les plus beaux dessins de peintre qui existent ». Il était également un grand fan du dessinateur Charles Angrand, membre du groupe des néo-impressionnistes, de Jongkind, dont il possédera un exceptionnel ensemble d'une quarantaine d'aquarelles et dessins, de Manet, Odilon Redon, Renoir, Théo Van Rysselberghe, Albert Dubois-Pillet. S'ajoutent deux xylographies de Félix Vallotton et enfin des gravures de Joseph Vernet et de Nicolas-Marie Ozanne… Ses choix étaient toujours assez audacieux.

Vous avez pu localiser les quatre cent cinquante pièces – céramiques, estampes, dessins, sculptures et tableaux – qu'il a possédées de son vivant ?
Quasiment ! Nous sommes partis de l'inventaire après-décès qui répertorie le mobilier laissé aux différentes adresses de l'artiste en 1935 et d'un agenda daté de 1931 où il notait les œuvres en sa possession. Cela nous a pris une bonne année pour y arriver. Le tableau de Kess Van Dongen vient par exemple du MOMA, qui s'en est porté acquéreur à sa succession dans les années 1940. Cependant, pour des raisons de place, nous ne pouvons tout montrer, nous avons opéré une sélection avec le musée d'Orsay, mais quasiment tous les chefs-d'œuvre seront présents.

Par **Frédéric Bosser**

ÉMILE COHL

UNE **ÉCOLE DE DESSIN** QUI SORT DU CADRE

C'est en 1984, à Lyon, que **Philippe Rivière** crée avec un ami l'école Émile Cohl, du nom de l'inventeur du dessin animé. Trente-sept ans après, des milliers d'étudiants y ont été formés au cinéma, à l'animation, à l'édition ou au jeu vidéo. Dispersés aux quatre coins du monde, ils occupent souvent des postes importants. Retour sur une histoire de conviction et de passion, au moment où son créateur passe le relais !

PHILIPPE **RIVIÈRE**
Photo DR © EEC

Comment est née l'idée de créer l'école Émile Cohl ?
En 1984, je me suis associé avec Roland Andrieu, un marchand de matériaux de construction, pour créer l'école Émile Cohl. Je l'avais connu comme élève aux cours du soir des Beaux-Arts de Lyon, où j'étais professeur de culture générale depuis 1978. J'ai apporté la pédagogie, le choix des professeurs, les contenus d'enseignements, et lui a amené son savoir-faire en gestion.

Qui compose votre équipe, au début ?
Jean Claverie, Maurice Garnier, Jean-Michel Nicollet, Yves Got, Henri Galeron. Tous étaient ravis de pouvoir enseigner l'illustration, une pratique alors peu considérée comme un art à part entière. Ils souffraient tous de cet ostracisme imposé par le pouvoir culturel en place. Nous militions pour que le dessin réinvestisse les médias modernes du moment : illustration, publicité, 2D et maintenant 3D, animation, jeu vidéo...

Comment avez-vous fait connaître cette nouvelle école ?
Un de mes anciens élèves des Beaux-Arts, Gilbert Coudène, devenu journaliste, nous a consacré un bel article dans *Le Progrès* quand il a pris connaissance du projet. Cette exposition dans la presse m'a permis de recruter très vite le premier contingent d'étudiants. De mémoire, une trentaine.

Que leur « promettez-vous » alors ?
D'acquérir un savoir avec des cours de modèle vivant, de modelage, de sculpture, perspective, anatomie, culture générale, logiciel de dessin en 2D et 3D... Nous couvrions la palette du papier et de l'immatériel. Succès aidant, nous avons dû nous agrandir, si bien que nous avons déménagé trois fois : rue de la Madeleine, rue Paul-Bert et, depuis 2016, nous sommes sur la Friche RVI, le site des anciennes usines de Renault véhicules industriels. Ce bâtiment de 8 000 mètres carrés accueille actuellement huit cents étudiants et plus de deux cent cinquante participants aux stages, cours du soir et formations professionnelles. Quant au cursus principal, il est passé de trois à cinq ans depuis l'obtention du visa du ministère de l'Enseignement supérieur, en 2012. Ces étudiants sortent avec l'équivalence d'un master et deviennent des illustrateurs, des animateurs, des chefs d'entreprises, des peintres, des sculpteurs, des dessinateurs, des galeristes...

Combien d'élus ?
Nous partons de cinq à six classes de quarante pour finir à quatre-vingts élèves en cinquième année,

ÉMILE COHL *LYON*
1, rue Félix-Rollet – 69003 Lyon

ÉMILE COHL
ANGOULÊME
50, rue du Gond – 16000 Angoulême
Tel.: +33 (0)4 72 12 01 01
www.cohl.fr

Vue de l'école Émile Cohl de Lyon
Photo DR © EEC

Charlotte Huguenin : illustration pour la Foire de Bologne (2019)
© Charlotte Huguenin / EEC

répartis dans trois options : édition multimédia, cinéma d'animation et jeu vidéo. Nous avons ouvert, cette année, une école à Angoulême à la demande du Pôle Image Magelis et du département de la Charente. Nous sommes également sollicités par l'éditeur de jeux vidéo Ubisoft et le studio d'animation Caribara pour ouvrir une antenne à Montréal. D'anciens élèves nous accompagnent à chacune de ces ouvertures. Même si nous n'avons pas été tendres avec eux – la sévérité fait partie de mon vocabulaire au quotidien –, ils ont gardé un bon souvenir de leur formation… Aujourd'hui, ce sont les Florence Dupré la Tour, Fred Bernard, Chloé Cruchaudet, Maly Siri qui forment les futurs François Roca, Woodkid, Claude Barras ou encore Christian Kingue Epanya. Peintre et illustrateur, il avait été primé à la Foire du livre jeunesse de Bologne en 1993, l'année suivant son diplôme.

Il avait intégré l'école à trente-sept ans, après avoir tenu un bistrot au Congo-Brazzaville.

Cours de croquis animé par Benoît Chieux (2020)
Photo DR © EEC

Quel est votre secret pour rester qualitatif tout en vous développant ?
Il faut piloter cela avec la même simplicité que si on faisait cuire un petit poisson, selon le proverbe chinois. Les exigences économiques doivent toujours être au niveau des exigences pédagogiques.

C'est une véritable *success-story* !
Je vois plus cela comme le résultat d'une demande légitime en matière d'éducation, plus que jamais utile avec ce monde qui avance trop vite et qui rend fous les jeunes. Je suis inquiet pour le court terme car je constate des dégâts considérables, moins sur le long terme quand toute cette nouvelle technologie sera assimilée. Je constate aussi que cela bouge au sein de l'Éducation nationale.

Une belle revanche pour vous…
Je ne suis pas animé par ce sentiment. J'ai en revanche des convictions que je défends depuis le début de l'aventure et qui m'ont valu des ennuis, voire des mises à l'écart, quand j'enseignais aux Beaux-Arts. Mon maître à penser, le Christ, a dit : « *Soyez des serviteurs inutiles. Ne faites que ce que vous devez faire.* » J'adore cette parole et j'y souscris. Et si cela m'a coûté beaucoup d'emmerdements comme des soucis de santé, je ne regrette rien.
À soixante-quatorze ans, je suis en paix avec moi-même… et je suis ravi que mon fils, Antoine, prenne le relais.

Florent Gobet : ***Le Feu*** (projet de fin d'études)
© Florent Gobet / EEC

PÉT

L'art de **Françoise Pétrovitch** chuchote à nos yeux ; il « chuchenchante » même… Sur le papier, avec lequel l'artiste fait corps en y faisant danser son pinceau, les lavis dessinent des instants suspendus, des êtres en métamorphose, un bestiaire familier. Le Fonds Hélène et Édouard Leclerc pour la culture lui consacre [illegible] à partir d'octobre à Landerneau. À cette occ[illegible] refuge normand, un havre de [illegible] de l'effervesce[illegible] aux pépiements des oiseaux.

Par **Axelle Viannay**

FRANÇOISE PÉTROVITCH
photographiée par Hervé Plumet
© Photo Hervé Plumet, courtesy galerie Semiosis Paris
ROVITCH
L'ART DU CHUCHOTEMENT

Parmi vos pratiques artistiques, qu'est-ce qui vous pousse plus spontanément et, il me semble charnellement, vers le dessin ?
La rapidité du geste dessiné m'intéresse, de même que sa facilité de mise en œuvre. Il ne nécessite aucune préparation particulière : un pinceau, de l'eau, de l'encre. Ça tient presque dans une petite valise ! J'aime aussi beaucoup le papier, un matériau léger, qui ne prend pas de place. Sa légèreté est physique mais aussi psychologique.

L'impression de faire corps avec le dessin est accrue par l'utilisation de l'encre diluée, très aquatique. Vous vous fondez presque dans vos œuvres.
Lorsque je dessine, l'œil part avec l'encre et suit le chemin naturel de l'eau. Comme dans la peinture chinoise, le dessin procède du corps. Le geste instille des accents, des retenues. Je dessine avec le coude, l'épaule, beaucoup moins avec le poignet. C'est presque chorégraphique.

Hybride (2020)
Lavis d'encre sur papier 50 x 40 cm
Françoise Pétrovitch © ADAGP, Paris 2021. Photo : A. Mole, Courtesy Semiose, Paris

Vous avez toujours privilégié le lavis ?
J'ai aussi beaucoup utilisé les crayons à papier ou de couleur, les feutres et la plume. Mais je privilégie désormais le pinceau, dont le trait est plus souple. Certains me demandent si je continue à dessiner.

Qu'est-ce qui définit le dessin ? Le papier, un outil, un geste ? Même au pinceau, on perçoit vos œuvres sur papier comme des dessins.
La question de la frontière entre dessin et peinture est compliquée, mais le rapport physique qu'implique l'une ou l'autre pratique me semble très différent. Je peins à la verticale, en face à face avec la toile. Je peux reculer, attendre, repasser des couches. Le geste du dessin est en revanche beaucoup plus rapide, et ma position physique différente : la feuille posée à terre, je travaille en surplomb, en tournant autour du papier vers où me porte le mouvement. Je dessine aussi au trait sur les murs, ce que l'on nomme des *wall drawings*. Ils me permettent de m'exprimer autrement, avec un rapport d'échelle et d'espace très différent de celui qu'offre une feuille de papier.

La diversité des échelles – du très grand au plus petit – vous permet-elle de vous exprimer différemment ?
Ah oui, complètement. Quand je dessine un motif, j'aime qu'il soit à la bonne échelle, selon ce que je souhaite exprimer. Par exemple, si j'imagine une tête plus grosse qu'une tête réelle dans l'idée qu'elle nous domine, le grand format s'imposera.

L'utilisation de la réserve (partie de la feuille non recouverte d'encre laissant apparaître le papier) est également constitutive de votre travail. Que lui apporte-t-elle ?
La lumière ! Le blanc laissé en réserve crée le dessin.

Lorsque je dessine, l'œil part avec l'encre et suit le chemin naturel de l'eau. **Comme dans la peinture chinoise, le dessin procède du corps.**

Masqué (2017)
Lavis d'encre sur papier 160 x 120 cm
Françoise Petrovitch © ADAGP Paris 2021 Photo : A. Mole, Courtesy Semiose, Paris

Le mot « réserve » ne me semble pas anodin. Il exprime une forme de discrétion, qui sied particulièrement bien à votre art.
Mes dessins sont réservés, c'est vrai. En retenue. Ma sensibilité ne me porte pas vers ce qui est déversé de façon démonstrative, exaltée et frontale. Je préfère les choses chuchotées.

Les yeux de vos personnages sont souvent clos. Ils ne cherchent pas le contact.
Mes sujets sont intériorisés. Ils ne vous regardent pas, et on n'entre pas en dialogue avec eux. Je ne les dessine pas dans des lieux définis : allongés, sont-ils dans un champ ou sur le canapé d'une maison ? Au sol ou dans l'espace ? Le jour ou la nuit ? Rien ne l'indique. Mes dessins sont assez peu de choses, finalement : un ou deux personnages, pas de décor, rien de grandiloquent.

La réserve que vous exprimez n'empêche pas la force, fût-elle sans domination ni démonstration. Celle-ci s'exprime par le mouvement du pinceau et par la couleur. Quel rapport entretenez-vous avec elle ?
Un grand rapport de plaisir ! Lorsque je commence un dessin, je n'ai aucune idée préconçue des couleurs que j'utiliserai. J'en applique une première – un rose ou un vert, par exemple –, puis une autre, sans très bien savoir pourquoi. Ce choix s'opère dans l'instant, sans vraiment anticiper. Si je n'ai pas de vert sous la main, je prends de l'orange : aucune importance. Picasso l'a dit avant moi !

Votre palette est changeante, tout en étant immédiatement reconnaissable.
On m'associe parfois à la couleur rouge – j'imagine en référence à mes séries *Rougir* –, mais ma palette est très mouvante. Le seul ton commun à mes dessins est un gris rompu, rabattu, parfois associé à des éclats de couleur, qui vont du chaud au froid. Quand je travaille, je cherche ; je prends des risques. J'aime emprunter des chemins où parfois surgissent des accidents. Quand une palette est établie, on sait qu'elle fonctionne : cette facilité ne m'intéresse pas.

Fumeur (2021)
Lavis d'encre sur papier 160 x 120 cm
Françoise Pétrovitch © ADAGP, Paris 2021 Photo A. Mole, Courtesy Semiose, Paris

Soleil (2019)
Lavis d'encre sur papier 120 x 80 cm
Françoise Pétrovitch © ADAGP, Paris 2021 Photo A. Mole Courtesy Semiose Paris

Saint Sébastien (attribué au Caravage) (2019)
Lavis d'encre sur papier 120 x 80 cm
Françoise Pétrovitch © ADAGP Paris 2021. Photo : A. Mole, Courtesy Semiose, Paris

Ma sensibilité ne me porte pas vers ce qui est déversé de façon démonstrative, exaltée et frontale. **Je préfère les choses chuchotées.**

Vous ne vous installez jamais dans le confort d'un procédé ou d'une répétition.
Dès que je sens un peu de maîtrise, j'essaie de me remettre en difficulté. À quoi bon l'ennui du procédé ! Les choses doivent en partie vous échapper.

Un ensemble d'éléments – le rouge évoqué tout à l'heure associé à un trait liquide, la grande diversité de vos pratiques artistiques, etc. – font penser à Louise Bourgeois.
C'est une artiste importante pour moi. Une énergie, une présence.

Vous exprimez plus généralement l'importance que revêt l'histoire de l'art dans votre parcours artistique.
Je me sens liée et souvent admirative de tout ce qui nous a précédés. Enfant, déjà, je découvrais la peinture dans les livres d'art. J'habitais à Chambéry et je n'avais pas encore accès aux musées. Étudiante en arts à Normale sup, j'ai poursuivi mon apprentissage de l'histoire de l'art, et cela ne m'a jamais quittée. Plus j'avance, plus je m'y intéresse. Pour ma série des saint Sébastien commencée il y a trois ans, je me suis inspirée de tableaux de maîtres anciens représentant cette figure bien connue de la martyrologie, mêlant souffrance, érotisme, masculin, ambiguïté. D'abord Mantegna, Le Pérugin, avant de creuser dans les méandres fertiles et infinis de l'histoire de la peinture. Je n'en dessine qu'un fragment – le torse et les flèches – en enlevant le décor, le visage et le sexe. Malgré ce dépouillement, j'ai le sentiment de rester très proche de l'esprit du tableau original.

Quand je travaille, **je cherche ; je prends des risques.** J'aime emprunter des chemins où parfois surgissent des accidents.

Vos lavis, notamment dans cette série, créent des effets proches de l'aspect des minéraux. Certaines matières ressemblent aussi à des céramiques, une technique que vous utilisez beaucoup pour créer des sculptures.
Je suis venue à la céramique non par la sculpture, mais par l'émail, parce que je souhaitais retrouver l'irisation de mes dessins. Les aléas de cette technique ressemblent, dans leur *process*, à ceux des lavis. Le lien s'est fait comme cela, par le dessin.

Vous êtes aussi sensible aux arts décoratifs.
J'ai beaucoup travaillé à partir d'objets, de petits motifs. Les arts décoratifs constituent un répertoire extraordinaire de formes, où l'on sublime une représentation pour l'emmener ailleurs. Une fonction utilitaire peut devenir extraordinaire. J'ai été imprégnée de ces arts tout au long de ma formation, de mon brevet d'arts graphiques passé à La Martinière, à Lyon, à Normal sup où l'enseignement dispensé à Cachan oscillait entre les arts plastiques et les arts appliqués. Après mon agrégation en arts plastiques, option gravure, j'ai demandé à intégrer l'école Estienne où j'enseigne depuis plus de trente ans la gravure et l'expression plastique pour des étudiants qui se destinent, pour la plupart, aux métiers de l'image imprimée.

Étendu (2018)
Lavis d'encre sur papier 160 x 240 cm
Françoise Pétrovitch © ADAGP Paris 2021 Photo A. Mole, Courtesy Semiose, Paris

Hybride (2020)
Lavis d'encre sur papier 50 x 40 cm
Françoise Pétrovitch © ADAGP, Paris 2021. Photo : A. Morel. Courtesy Semiose, Paris

Vous pratiquez la gravure et créez aussi des livres, un art peu coutumier des artistes contemporains.
Je n'enseigne pas à l'école Estienne, qui est l'école du livre, par hasard ! Le livre constitue un médium à part qui, beaucoup plus que le dessin, permet le récit. C'est aussi un travail d'équipe : l'éditeur, l'auteur, le graphiste, l'imprimeur... Fabriquer un livre est un processus long, qui exige beaucoup de réflexions collectives. Au terme des étapes qui le jalonnent, il faut un jour s'arrêter : le moment du bon à tirer est toujours un peu angoissant, car il clôt le processus créatif, sans retour en arrière possible.

Ne faut-il pas aussi savoir où s'arrêter quand on dessine ?
Oui, mais cela relève de ma seule responsabilité et les conséquences d'un échec ne sont pas les mêmes. Si un dessin ne me plaît pas, je peux le jeter.

Le temps consacré à concevoir un livre est une belle et généreuse façon de transmettre.
Belle et assez démocratique, car elle permet à des personnes qui ne pourraient pas s'offrir un dessin original de posséder un livre d'artiste. Un projet est en cours en ce moment avec l'éditrice Léa Habourdin, *Bleu primate*, un recueil de dessins imprimés en cyanotype *(procédé photographique négatif dont le tirage est bleu cyan)* accompagnés d'un texte d'Amélie Lucas-Gary. Un autre – *Regarder les oiseaux* – vient de paraître en dix-sept exemplaires chez Laurel Parker Book. Il s'agit d'un livre-objet sous forme de théâtre de papier mettant en scène des dessins originaux d'oiseaux.

Les représentations d'oiseaux sont fréquentes dans votre travail, riche d'un important bestiaire d'animaux réels ou imaginaires.
Ce sont des animaux familiers – lapin, oiseau, petit chien... – pas très grands ni très puissants. Je ne m'attarde pas aux symboles qu'ils pourraient représenter. Ce bestiaire représente avant tout un extraordinaire répertoire de formes. Les chimères sur lesquelles je travaille en ce moment se composent de deux personnages, une monture et un petit animal qui pourrait être son cavalier. Je les dessine dans un geste commun par un jeu de valeurs de gris.

Ces êtres hybrides peuvent évoquer l'idée de métamorphose.
La transformation et le passage d'un état à un autre, de l'adolescence à l'âge adulte par exemple, m'intéressent. C'est ce que j'évoque dans ma vidéo *Le Loup et le Loup*, réalisée en collaboration avec Hervé Plumet.

Plusieurs de vos vidéos seront projetées lors de la grande rétrospective que vous consacre, à Landerneau (29), le Fonds Hélène & Édouard Leclerc pour la culture à partir du mois d'octobre.
Camille Morineau, qui en assure le commissariat avec Lucia Pesapane, a réalisé un passionnant travail d'historienne de l'art. Elle a imaginé un parcours qui permet le déploiement de très nombreux médiums, dessins et vidéos notamment, autour de plusieurs thèmes : le geste, les marges, l'ombre et le double, ou encore l'histoire de l'art. J'ai aussi la chance d'avoir pu y créer une sculpture en bronze, *L'Ogresse*. Cette exposition, j'y travaille et elle me hante depuis plus de deux ans. ■

FRANÇOISE PÉTROVITCH
En octobre
FONDS HÉLÈNE & ÉDOUARD LECLERC POUR LA CULTURE
Aux Capucins -29800 Landerneau
Commissaires de l'exposition :
Camille Morineau & Lucia Pesapan
Tel : 02 29 62 47 78
www.fonds-culturel-leclerc.fr

FRANÇOISE PÉTROVITCH
À BRUITS SECRETS
Jusqu'au 17 octobre 2021
Château de Gruyères (CH)
Rue du Château 8 CH - 1663 Gruyères
Commissaire de l'exposition :
Filipe Dos Santos
Tel.: +41 26 921 21 02
info@chateau-gruyeres.ch
www.chateau-gruyeres.ch

EAT
ME

Alice 3 (2016)
Huile et caséine sur toile 160 x 160 cm
© Pat Andrea

PAT **ANDREA**
© Photo F. Bosser pour *Les Arts dessinés*

PAT ANDREA

L'HOMME **SAUVAGE !**

Alors qu'il était sur les dernières préparations de son exposition rétrospective au musée MORE situé à Gorssel, au nord des Pays-Bas, pour laquelle il réfléchit à un mur peint sur deux étages, **Pat Andrea** nous a reçus dans son atelier en banlieue parisienne. L'occasion d'évoquer avec lui une carrière bien fournie...

Par **Frédéric Bosser**

Zebrapad Crosswalk (2021)
Huile et casé ne sur toile 260 x 330 cm
© Pat Andrea

Pat, de quand date ce projet de rétrospective ?
Elle devait se monter à l'origine au Musée municipal de La Haye en 2016 avant que, suite à des changements de direction, il me soit proposé un espace plus petit, ce que j'ai refusé ! Dommage, car c'était un projet sur lequel je travaillais depuis deux ans avec une commissaire. Le lendemain de cette annonce, sans qu'ils le sachent, les responsables du musée MORE (compression de moderne et réalisme) contactent la galerie nollandaise qui me représente pour évoquer une rétrospective. Ma déception a donc été de courte durée... même s'il a été décidé de partir dans une autre direction.

Tout part souvent d'une esquisse dans un carnet. À ce moment-là, je ne connais ni la technique que je vais utiliser, ni le format, ni le support.

Ce doit être passionnant de partir à la recherche de ses tableaux...
Je note au fur et à mesure où ils se situent, ce qui a facilité les choses au moment des premières recherches. Après, il est clair qu'au gré des ventes aux enchères ou de gré à gré, j'ignore où se trouvent certains d'entre eux. J'ai fait avec et cette exposition réunira au final soixante tableaux et trente dessins sur papier. Cette recherche s'est faite en coordination avec le commissaire d'exposition, Seico Hoekstra. Excepté la série des *Alice* que nous n'avons pas pu récupérer pour des raisons longues à expliquer, grâce à des prêts venus de quarante collectionneurs environ, j'ai pu réunir la grande majorité des pièces que je voulais montrer. Restait à réfléchir à la mise en scène.

Une rétrospective est-elle un passage obligé pour un artiste ?
Je ne le pense pas, même si j'en suis à ma cinquième... si je n'en oublie pas ! La première s'est organisée aux Pays-Bas, dix ans après mes débuts. Jamais je n'ai eu le sentiment du devoir accompli. Je suis impatient de voir l'effet que cette rétrospective à venir va avoir sur moi. Antonio Segui dit que nous, les artistes, sommes des « esclaves de la culture ».

La Puñalada (1979)
Graphite sur papier 73 x 92 cm
© Pat Andrea

Cette rétrospective est organisée dans votre pays de naissance, ce qui contredit l'adage « Nul n'est prophète en son pays »...
C'est vrai ! Tant mieux si je suis une exception. J'avoue ne pas trop savoir la perception de mon travail aux Pays-Bas et ignore si les jeunes peintres néerlandais me connaissent. La seule chose que je puis dire, c'est que celle organisée à l'Institut néerlandais de Paris en 1994 a enregistré une affluence record. Idem à la présentation aux Beaux-Arts de Paris pour le livre illustré par mes soins d'*Alice aux pays des merveilles* édité par Diane de Selliers. Sur quoi est basée ma notoriété, je ne sais franchement pas. J'espère que la dernière se montera à ma retraite, dans... dix ans.

Vous aimez voir vos tableaux au hasard d'une visite sur les murs d'un musée ?
Cela ne me fait pas plus d'effet que cela.

Cela fait quoi de revoir des pièces anciennes ?
Il y a d'abord les rencontres avec leurs propriétaires qui me racontent comment ils vivent au quotidien avec mes œuvres. C'est souvent très émouvant ! Étant issu d'une famille d'artistes, j'ai vite intégré le fait qu'il faille accepter de vendre ses créations pour vivre et donc qu'elles aient une autre vie loin de mon atelier...

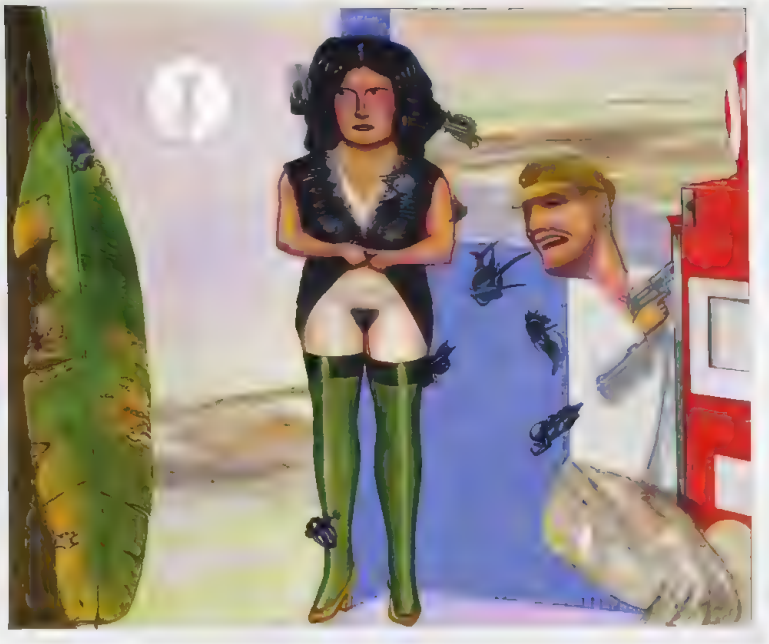
Encore faut-il avoir le talent et séduire des acheteurs.
Sans vouloir paraître prétentieux, j'ai la chance d'avoir un don pour le dessin depuis toujours, ce qui me donne l'immense chance de vivre de cet art.

Cet art, vous l'avez tardivement enseigné aux Beaux-Arts de Paris !
J'ai longtemps refusé ce métier d'enseignant, arguant vouloir me concentrer sur mon propre travail et pouvoir être libre de voyager où et quand je le souhaite. Ce que j'ai fait ne serait-ce qu'avec ce long voyage, jeune, en Argentine ! Quand j'ai fini par accepter, j'avais cinquante-six ans et c'était à un moment où j'avais « roulé ma bosse », comme on dit. J'étais

¿QUE PASA ?

Du 9 octobre au 23 janvier 2022
MORE – Hooftstraat 28 – 7213 CW Gorssel
Mail : info@museummore.nl

Zumido de insectos (2008)
Technique mixte sur papier 150 x 180 cm
© Pat Andrea

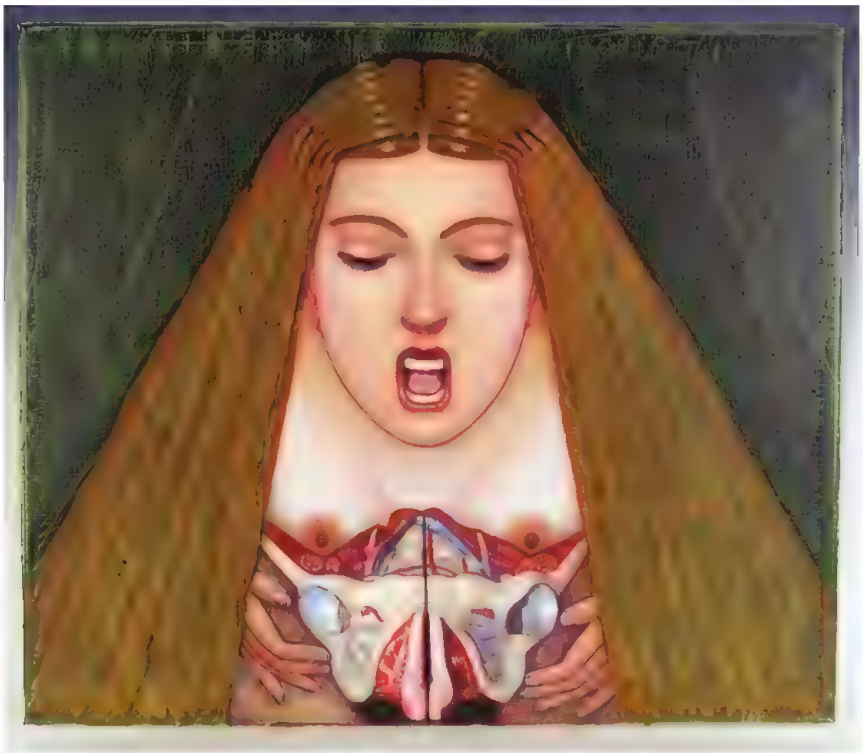


alors, je pense, plus apte à apporter mon expérience à la vingtaine d'élèves qui décidaient de rejoindre ma classe chaque année. Eva Jospin, qui a été une de mes élèves, n'utilisait pas encore les cartons pour ses créations... À ma grande surprise, j'ai adoré faire cela pendant ces neuf années. L'autre avantage de cette décision « tardive », c'est une retraite financièrement plus paisible me permettant aujourd'hui de travailler sereinement.

Vous n'avez jamais eu de galerie attitrée. Est-ce par choix ou le fait du hasard ?
Ce fut un peu plus le cas aux Pays-Bas et en Belgique, mais pas en France, où je n'ai jamais fait partie d'une « top » galerie. Résultat, j'estime avoir suivi une carrière un peu sauvage ! *(Rires.)*

Là où vous n'avez rien d'un « sauvage », c'est dans votre sérieux et votre abnégation au travail... Vous êtes un véritable stakhanoviste !
Je suis en effet sept jours sur sept à mon atelier à inventer de nouvelles images... Et tant que j'en aurai la force, je continuerai à faire des tableaux, des dessins, des sculptures, etc.

Sans jamais aucune lassitude ?
Quand bien même je voudrais rentrer plus tôt à la maison, je n'y arrive pas ! *(Rires.)* C'est ma vie !



La Virgen de las Angustias (1999)
Huile et caséine sur toile 60 x 70 cm
© Pat Andrea

Vous savez quoi faire en arrivant à votre atelier ?
Ça dépend ! Il n'y a pas de règle. Tout part souvent d'une esquisse dans un carnet. À ce moment-là, je ne connais ni la technique que je vais utiliser, ni le format, ni le support. En revanche, je ne lâche jamais le morceau...

La solitude ne vous pèse pas ?
Elle est liée à ce métier.

Écoutez ou lisez-vous les critiques vous concernant ?
Il en suffit d'une négative au milieu d'une dizaine de positives pour ne retenir que celle-là et avoir envie de se suicider ! Je me souviens d'une au sortir d'une exposition qui disait : « Une fois vus, ces tableaux tombent dans l'oubli le plus profond. » C'est dur à vivre, mais cela ne m'a pas empêché de continuer.

Popocatepetl Sunrise (2014)
Huile et caséine sur toile 300 x 330 cm
© Pat Andrea

Je suis **sept jours sur sept à mon atelier à inventer de nouvelles images...** Et tant que j'en aurai la force, je continuerai à faire des tableaux, des dessins, des sculptures...

Quel regard portez-vous sur votre parcours ?
Je suis plutôt satisfait, même si quand je revois certains tableaux, je n'ai pas toujours le même avis sur mes créations ! *(Rires.)* Parfois, j'étais très inspiré, d'autres fois moins ! Après, je pense être arrivé à un style reconnaissable par les amateurs sans m'être trop répété. Moi, je ne le vois pas. Je suis totalement intuitif, ce qui m'évite de refaire la même chose. J'ai aussi la chance d'être très imaginatif.

Chose rare chez un peintre, vous avez aussi répondu à des commandes de livres illustrés... On pense notamment à cette mise en images d'*Alice au pays des merveilles*.
C'est vrai ! Ce livre a nécessité trois ans et des centaines d'esquisses... *(Nous allons, aux* Arts dessinés, *les publier dans un artbook.)* Ce sont des choses qui se présentent à moi et si cela tombe au bon moment, j'aime accepter ce type de défis. Ces livres illustrés ont permis de me faire connaître par un plus grand nombre de personnes.

En attendant, nous avons hâte de découvrir cette rétrospective hollandaise.

CHLOÉ **POIZAT**
© Photo Lolita Siad-Guilleray / Drawing Factory

Dans un Paris pluvieux abandonné de ses habitants en plein week-end de l'Ascension, j'ai retrouvé **Chloé Poizat** à la Drawing Factory, un hôtel désaffecté qui réunit trente artistes jusqu'au 20 septembre. L'occasion de voir ses dernières productions – de très grands et beaux dessins au fusain – et de discuter avec elle de ses pratiques artistiques aux ramifications multiples, puisant leur sève dans le terreau fertile de la littérature et des esprits.

Par **Axelle Viannay**

CHLOÉ POIZAT

L'HORRIFIQUE **MERVEILLEUX**

Votre pratique du dessin emprunte des chemins divers où cohabitent peinture, volume, son, vidéo ou encore performance… Comment faites-vous dialoguer des éléments aussi protéiformes ?
Toutes ces pratiques se lient et dialoguent au sein d'expositions sous la forme d'installations conçues avec une sorte de fil narratif énigmatique, à travers lequel le regardeur peut tisser ses propres fictions, projeter ses peurs, ses fantasmes… Ces divers éléments qui s'articulent entre eux sont pour moi

Lambeaux, série, *Sans titre*, 2018
Fusain sur papier, branche peinte
41,5 x 45 cm, dimensions hors branche
© Chloé Poizat

Le dessin est le socle fondateur de mon travail. Dans son économie de moyens ou dans sa version plus aboutie, il ressemble à la pensée : il est direct.

comme des fragments qui, assemblés, composent un tout où le rêve et l'étrange sont omniprésents. Parmi mes pratiques du dessin, il y a le dessin découpé. Je l'associe parfois à des plumes, des cheveux et d'autres matériaux, il « mime » en quelque sorte le volume. Ces dessins ont pour titre générique *Lambeaux*, évoquant des morceaux, des fragments d'un ensemble à rassembler. Ils me permettent notamment de créer des liens narratifs entre plusieurs pièces, et de sortir du cadre, de rythmer ou de perturber l'ensemble.

Le dessin tient-il une place particulière dans ce dispositif ?
Je dirais que cela dépend de mon intention de départ, mais le dessin est le socle fondateur de mon travail. Dans son économie de moyens ou dans sa version plus aboutie, il ressemble à la pensée : il est direct. J'ai par exemple beaucoup de plaisir à dessiner dans des carnets où le dessin en appelle un suivant, puis un suivant encore, tissant là aussi une forme de narration instinctive. Dans mes expositions, le dessin tient une place identique à celle de ces carnets. Il « rebondit » sémantiquement avec d'autres pièces.

SÉLECTION
DE LIVRES RÉCENTS, HORS AUTOÉDITION

Phantasma,
éditions Marguerite Waknine, 2020

Chloé Poizat, collection Drôles de dames, éditions La Gangue, 2020

Des rameaux frêles et frais comme des doigts de femme,
éditions galerie 22,48M2, 2019

Faim Feu Sang,
éditions Solo ma non troppo, 2017

Gloomy Woody,
Friville éditions, 2017

Vous évoquez un dessin qui en appelle un autre : les dessins dialoguent-ils eux aussi ?
Je travaille souvent par séries, mais ne les montre jamais comme telles dans mes expositions. J'aime en revanche faire dialoguer des dessins issus de différentes séries et temporalités, qui n'ont pas été pensés initialement pour se confronter. Cela engendre de l'inattendu, même si finalement je raconte toujours plus ou moins la même histoire ! Le livre *Faim Feu Sang* (éditions Solo ma non troppo), dans lequel j'ai réuni une centaine de dessins très divers liés d'une page à l'autre par des rebonds de forme ou d'idée, est un bon exemple de ce processus. J'ai d'ailleurs une affection particulière pour ce livre qui couvre près de dix années de pratique.

Les éditions tiennent une place importante dans votre parcours artistique, singularité dans un monde de l'art contemporain peu versé dans le livre. Par quel cheminement vous y êtes-vous intéressée ?
Je conçois le livre ou l'*artzine* comme un objet autonome ou complémentaire de projets ou d'expositions. Dans les années 1990, je réalisais des livres uniques qui avaient la même fonction que ceux que je fais imprimer aujourd'hui. Par ailleurs, j'ai côtoyé le monde de l'édition, ce qui m'a permis de connaître les aspects techniques de la fabrication d'un livre imprimé. Enfin, la littérature tient une place prépondérante dans ma vie ; elle est constitutive de mon travail.

Lambeaux, série, *Sans titre*, 2018
Fusain sur papier, 61 x 40,7 cm
© Chloé Poizat / Photo DR

Mud Drawings, série, *Sans titre*, 2016
Encre sur papier, 18 x 25 cm
© Chloé Poizat, Photo DR

Le livre, par l'intermédiaire de la reliure, crée un lien physique entre les dessins imprimés. Dans vos expositions, comment s'élabore le lien narratif qui réunit l'ensemble des œuvres ?
Je pars généralement d'une première pièce que je souhaite montrer, puis l'ensemble se construit petit à petit sur plans. Je cherche dans ma mémoire et dans l'atelier des éléments qui vont constituer le récit, et je crée des pièces supplémentaires s'il me semble qu'il manque un élément. Les sujets qui émergent sont récurrents : la disparition, les mondes invisibles, la métamorphose, et l'horrifique merveilleux, un oxymore qui m'est apparu après la lecture des œuvres de Marcel Schwob, dont je me sens la sœur d'esprit.

Parmi les sources d'inspiration qui façonnent votre travail, la littérature semble plus particulièrement compter...
La littérature influence très certainement mon travail de manière sous-jacente, de même que le cinéma de genre, en particulier le cinéma Bis (série B). Pour autant, je ne fais jamais de citation directe à tel livre ou film. *Série Z* par exemple m'a été en partie inspiré par *Le Mort-vivant* de Bob Clark, mais n'a pas grand-chose à voir avec le propos du film car je l'ai transposé dans mon monde fantastique et fantasque, et d'autres références s'y sont amalgamées.

Série Z, détail, 2011, 196 dessins et 1 dessin in situ
Encre sur papier, epingles, fusain sur mur. 65 x 175 cm
Exposition *De poussière et de vent* au musée Canel
© Chloé Poizat / Photo DR

On chemine dans vos œuvres comme dans une forêt. Beaucoup d'éléments naturels y sont d'ailleurs représentés, comme des branchages, de la boue...
La forêt a été mon terrain de jeu durant toute mon enfance et mon adolescence, elle a donc fortement imprégné mon imaginaire. C'est un lieu hautement symbolique, doté d'une puissance magique. Depuis toujours, je rêve en regardant la nature, j'y projette mes fantasmes, sombres ou drolatiques. *Mud Drawings* par exemple est né de la fascination qu'exerce sur moi l'assemblage de branches étrangement agencées et des brindilles formant des croix que l'on peut observer en forêt. Je me suis alors intéressée aux calvaires en béton qui imitent la matière du bois, dont l'esthétique m'a inspirée pour cette série de dessins. J'y ai intégré des visages que je vois comme des mascarons du XVIIIe siècle et les ai ensuite « recouverts » d'une sorte de boue apocalyptique, noire et dégoulinante.

Calvaires, mais aussi cairns et symboles parcourent votre travail... Y a-t-il une dimension spirituelle dans vos œuvres ?
Je m'intéresse depuis longtemps aux rites funéraires, aux dolmens, menhirs et autres pierres levées. Les séries *Cairn* et *Grands Rochers* en sont des exemples. Le surnaturel, le passage d'un état à un autre, le mystère de l'apparition de la vie sur Terre, les civilisations disparues, les mythes et les folklores sont des sources d'inspiration évidentes. Il y a bien sûr aussi une dimension animiste dans mon travail !

Des bêêtes série, *Sans titre* 2019
Fusain sur papier. 21 x 29,7 cm, collection du MASC
© Chloé Poizat / Photo DR

Tout ce qui se situe entre horreur et grotesque ou relève d'un univers train fantôme résonne fortement en moi !

Ce lien puissant qui vous unit au monde des esprits semble influencer votre façon de dessiner. L'imaginaire s'exprime au fur et à mesure de l'élaboration du dessin.
Il y a plus de dix ans, lorsqu'une photo ou une image m'attirait, je la posais près de moi et elle me servait d'impulsion initiale, comme si elle recelait une réalité qui se dévoilerait dans mon dessin.
J'ai abandonné ce processus au profit d'un travail plus libre encore, sans support visuel préalable.
Je démarre donc souvent sans savoir où le dessin va me mener. Je recherche le lâcher-prise tout en reprenant le contrôle à un certain moment. C'est un équilibre entre subconscient et conscience. Cela dit je fais aussi des dessins plus pensés dès le début.

Vous vous autorisez aussi une forme d'humour, en faisant parfois des clins d'oeil aux cultures populaires !
Oui, le grotesque fait partie intégrante de mon langage. L'angoisse ou la peur que peuvent véhiculer mon travail sont en partie désamorcées par des éléments de drôlerie insérés dans mes dessins ou d'autres éléments. Comme beaucoup de gens de ma génération, la culture populaire m'a effectivement façonnée : *1, rue Sésame (adaptation française de* Sesame Street, *émission télévisuelle pour la jeunesse mettant en scène des marionnettes)* reste dans ma mémoire pour toujours !
Et en général, tout ce qui se situe entre horreur et grotesque ou relève d'un univers train fantôme résonne fortement en moi !

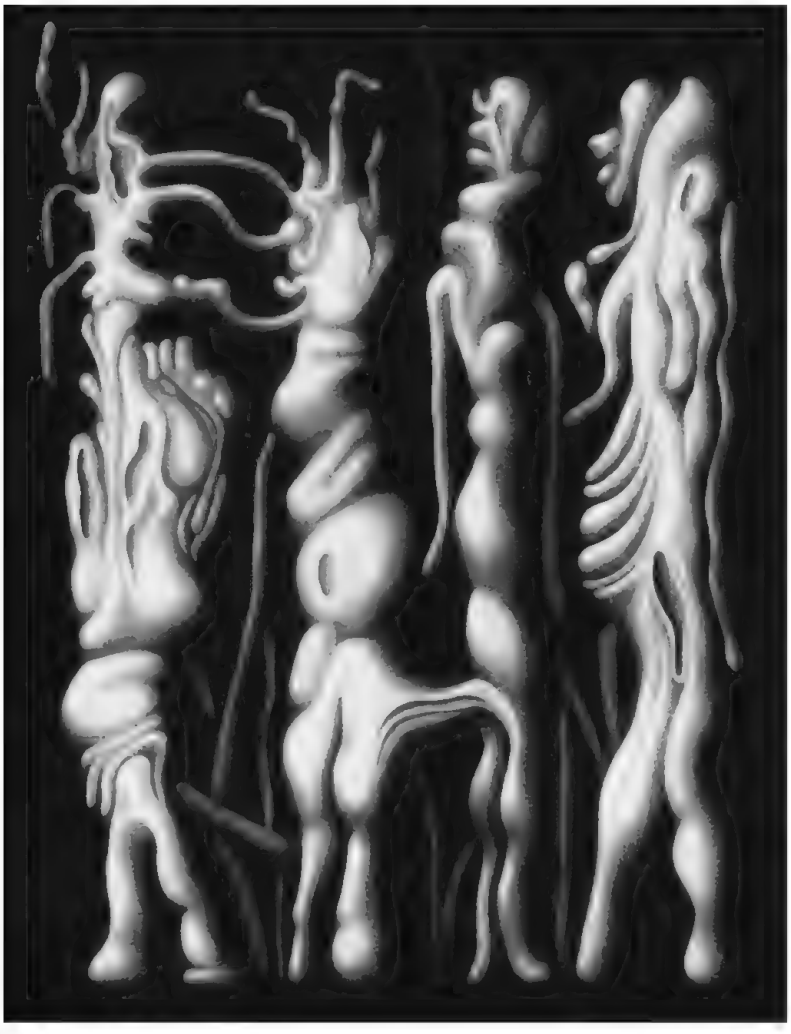
La série *1, rue Sésame* est peuplée de monstres. Il y en a beaucoup dans vos dessins !
Je ne sais pas s'il y en a beaucoup ! J'y vois plutôt des esprits anthropomorphes, ou des *bêêtes,* mais je crois qu'il y a toujours quelque chose de monstrueux dans la représentation d'un visage ou d'un corps.

La bête renvoie également à la sexualité.
Il n'est pas rare en effet que surgissent des parties du corps sans que je l'aie prévu initialement. Parfois au contraire j'aime les dessiner, les fesses en particulier !

Nouvelles fictions, série, 2015-2017, *Coucher de soleil*
Acrylique sur papier, Ø 13,5 cm
© Chloé Poizat / Photos DR

Il y a aussi beaucoup d'orifices…
Oui, j'aime le trou, la caverne, la béance, le gouffre ! Les cavernes, les entrailles de la Terre et nos anciennes demeures sont aussi des lieux sacrés et mystérieux…

Les trous et les béances renvoient au noir, dominant dans vos dessins. Quelles techniques utilisez-vous pour lui donner une telle intensité ?
Je ne suis pas figée dans une technique unique. Je change au fil de mes envies. Depuis quelques années, je travaille surtout avec du fusain, un matériau – du bois carbonisé – qui prend un sens symbolique pour certains de mes dessins. J'aime son aspect mat et poudré, qui me paraît correspondre à l'idée de la nuit.



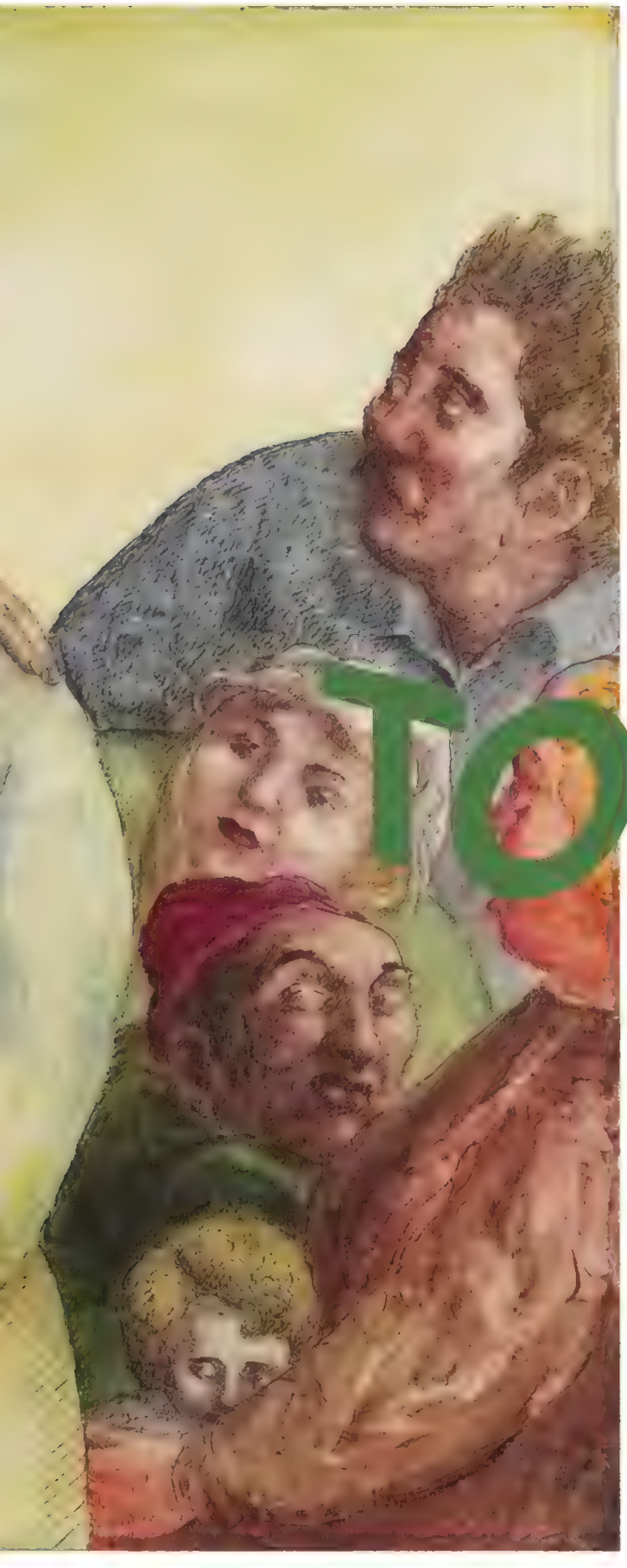
Dans la nuit, série, *Sans titre*, 2018
Fusain sur papier. 50 x 65 cm
© Chloé Poizat / Photo DR

La couleur est plus rare mais existe néanmoins. On la trouve par exemple sur certains fonds presque fluorescents.
La couleur ponctue certaines séries de dessins (*Sfumati*, *Lambeaux*) et est très présente dans ma peinture (*Fictions*, *Nouvelles fictions*), mes volumes ou même dans mes vidéos. À mes yeux, le noir et blanc, avec toute la richesse de ses nuances, contient aussi une multitude de couleurs.

Pour terminer cet entretien et peut-être en faire la synthèse, j'aimerais évoquer votre initiative de présenter vos expositions par des extraits de textes souvent littéraires, et non, comme c'est devenu l'usage dans les expositions d'art contemporain, par un texte théorique souvent stéréotypé et boudé des muses de la poésie.
C'est un moyen que j'ai choisi pour partager mon univers, car il permet de faire naître le ressenti et l'interprétation, puisqu'il s'agit le plus souvent de pensée poétique, empruntée à des auteurs qui ont croisé ma route de lectrice. Le choix et l'assemblage de fragments de textes sont aussi en quelque sorte un travail d'écriture. À l'occasion de l'exposition *La nuit, ça claque des ailes* qui s'est tenue en début d'année à la Transversale à Bourges, j'ai réuni une dizaine de textes de Sylvia Plath, Olivier Cadiot, Jean Lorrain, Hélène Bessette, Michel Pastoureau, Virginia Woolf, René Char, Marie NDiaye, et bien sûr Marcel Schwob…

Une démarche riche et généreuse qui ouvre bien des portes…
C'est l'intention !

Guili Guili (1975)
Huile et encre sur toile 60 x 73 cm
© Roland Topor / Courtesy Loeve&Co, Paris



Génial et prolifique, l'illustrateur français **Roland Topor** a également réalisé des incursions remarquables au cinéma, à la télévision, dans la littérature et même dans la chanson. Personnage médiatique surexposé de son vivant, il ne cesse d'être redécouvert depuis sa disparition en 1997.

Par **Stéphane Corréard**

ROLAND TOPOR

MOT À MOT

Certains noms sont des aptonymes... Ils possèdent alors un sens profondément lié aux individus qui les portent, en relation avec leur métier ou leurs occupations. Dans la langue de ses parents, émigrés polonais, le nom de Topor signifie « hache ». Au milieu des années 1960, celles de l'effervescence créative où Topor définit son style graphique et écrit son roman *Le Locataire chimérique* (porté à l'écran au cours de la décennie suivante par Roman Polanski), il représente à plusieurs reprises un personnage dont le crâne a été frappé par une hache. Il sourit, et cette béance lui permet de ficher son chapeau melon à la perpendiculaire ; ça change...

Reprenant (au mot) la hache de son patronyme pour l'ériger en style, Topor définit au cours des années 1960 sa technique de prédilection, héritée de Gustave Doré, usant de hachures pour figurer les ombres et les demi-

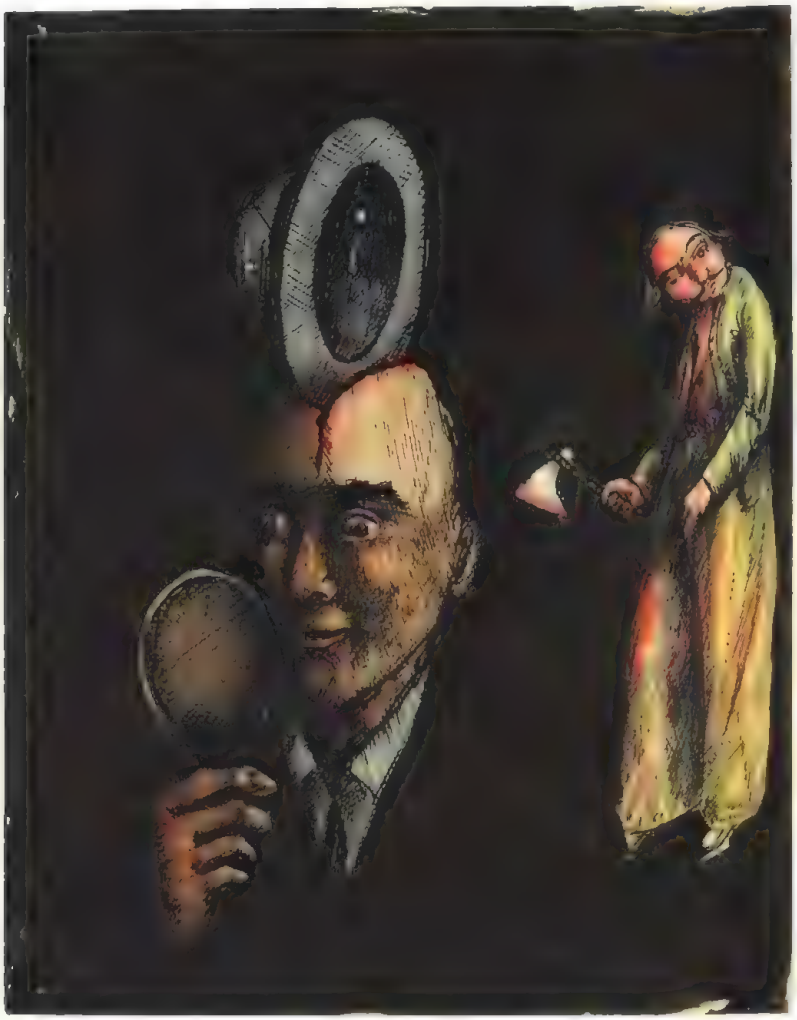
Sans titre (circa 1968)
Fusain et encre sur pap er 27,5 x 21.5 cm
© Roland Topor / Courtesy . oeve&Co Paris

teintes par une série de traits plus ou moins serrés. Contrastant avec une imagination débridée, libertaire, et des visions porteuses de la spontanéité syncrétique des rêves, cette technique porte en effet « les stigmates de la gravure que Topor a apprise aux Beaux-Arts », selon le spécialiste Alexandre Devaux, qui s'est attelé aux éditions Les Cahiers dessinés à la compilation de ses travaux d'illustration, et a été en 2017 le co-commissaire de l'exposition *Le Monde selon Topor* à la BNF. « Les hachures donnent leur épaisseur, leur volume, leur tridimensionnalité à ses sujets, précise-t-il. Si le sujet représenté s'impose en première lecture, les rythmes et mouvements, donnés par le jeu des hachures plus ou moins serrées, dans un sens puis dans un autre, guident ensuite le regard. »

Un artiste bizarre et panique

D'autres termes, plus ou moins volontairement adoptés, serviront de balises à l'œuvre de Topor. Il en va ainsi de *Bizarre*, titre de la revue qui publie son premier dessin en 1958 (il a tout juste vingt ans) : un homme à l'air légèrement préoccupé, dédoublé, porteur d'une fine moustache et d'un chapeau mou – posé sur la table devant laquelle il est placé ; à gauche il a le regard vide, un pavé parfaitement parallélépipédique planant au-dessus de sa tête, à droite, il est effondré sur la table, le pavé sagement posé à côté de son crâne. Fer de lance de la nouvelle génération de dessinateurs lancée par *Bizarre* (qui comprendra aussi Siné ou Reiser, mais aussi Folon et Chaval), Topor n'a pas à se forcer pour coller au titre de la revue, ni à son esprit, à mi-chemin du surréalisme et de la 'Pataphysique. Le « bizarre », en effet, est son affaire. Son œuvre est emplie de *freaks*, de créatures monstrueuses et attachantes, de corps morcelés et reconstitués, remontés à l'envers ou en dépit du bon sens. Sexe et scatologie s'y taillent la part du lion – ce qui n'empêchera pas Topor de savoir se faire chat, et même Téléchat, pour enchanter (non sans les terrifier délicieusement) les jeunes téléspectateurs du service public à partir de 1983. Dadaïste, la série se présente comme une parodie de journal télévisé présentée par les marionnettes Groucha (un chat) et Lola (une autruche) qui, aidés par les microscopiques Gluons, s'efforcent de recueillir « les pensées et les sentiments de tous les objets qui [les] entourent ».

Nul hasard, en 1962, quand Topor s'agrège à ses camarades Fernando Arrabal, Alejandro Jodorowsky et Olivier O. Olivier pour créer le groupe Panique, qui se revendique comme un « anti mouvement », par opposition au surréalisme d'André Breton, dont la philosophie séduit ces jeunes Turcs, mais beaucoup moins la pratique, toute en oukases et en exclusions. Homérique, le récit de la rencontre entre Breton et Topor, dans le mythique atelier du premier, rue Fontaine, vire à la farce, entre silence gêné, timidité maladive et ennuis intestinaux. Mot-valise, Panique réfère autant



Sans titre (L'homme au chapeau) (1968)
Encres sur papier 26,5 x 20,5 cm
© Roland Topor / Collection particulière / Courtesy Loeve&Co, Paris

Sans titre (1969)
Encres sur papier 20 x 26,5 cm
© Roland Topor / Courtesy Galerie Loeve&Co

au dieu Pan, cet être mi-homme mi-bouc, à l'image des satyres dont il partage la compagnie, qu'à un style de vie profondément antiréactionnaire, qui entend en toutes occasions « marcher à contre-courant, pour se tenir près de ces minorités, politiques, sociales, sexuelles, culturelles, qui sont montrées du doigt ». « Panique », ainsi va le rire selon Topor, inventeur d'un dessin d'humour d'un genre absolument nouveau, qui ne s'appuie sur aucun des ressorts établis (comme le gag, la satire, la chute…), mais confronte le regardeur à ses peurs les plus archaïques, allant puiser dans les profondeurs de l'inconscient la matière d'un trouble radical. « Toute l'œuvre de Roland est un songe révolté, un cauchemar réjouissant qui ricane de l'épouvante », comme le définit l'homme de théâtre et de télévision Jean-Michel Ribes, avec qui il a créé notamment les mythiques séries *Palace* et *Merci Bernard* pour Canal+ et FR3. Topor lui-même n'aurait pas démenti, qui prétendait que « la seule chose inventée, c'est la gaîté ».

Sans titre (L'unijambiste) (1968)
Encre sur papier 27 x 21 cm
© Roland Topor / Courtesy Galerie Loeve&Co

À quand une Pléiade Topor ?

Homme-passerelle entre l'illustration et le meilleur de l'art contemporain (il a collaboré de près avec ses amis du groupe Fluxus, Erik Dietman ou Daniel Spoerri, convaincus comme Robert Filliou que « l'art, c'est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art »), mais aussi entre des disciplines comme la littérature, la chanson, le théâtre, le cinéma et la télévision, près de vingt-cinq ans après sa disparition, Topor est devenu une silhouette familière et une icône, omniprésent mais lointain. Une véritable Pléiade multimédia serait nécessaire pour rendre compte avec un tant soit peu d'ampleur de sa créativité qui, en une petite quarantaine d'années, a chamboulé tout le spectre de l'art.

Difficile, pourtant, de le mesurer avec précision. Ses pièces, ses livres, les films auxquels il a collaboré, les émissions de télévision qu'il a coécrites, les chansons dont il est l'auteur… ne sont que partiellement accessibles. Et rien qu'en tant que peintre, dessinateur, affichiste ou illustrateur, ce sont des milliers de feuilles noircies avec un talent constant et une inventivité jamais démentie, dont une infime

Big Chief (date inconnue)
Encre et crayons de couleurs
sur papier 30 x 21 cm
© Roland Topor / Courtesy Galerie Loeve&Co

partie – souvent la même, souvent géniale, il est vrai – est généralement reprise en boucle. Une bonne poignée des images qu'il a inventées sont ancrées dans l'imaginaire collectif, de la gueule cassée au marteau (pour la liberté de la presse, Amnesty International) à celle qui se reçoit un coup de poing (pour le numéro de la revue *Opus* consacré à mai 1968) en passant par les affiches pour les films *Le Tambour* ou *L'Empire de la passion*, qui demeurent les entrejambes les plus marquantes de l'histoire du cinéma.

Pour l'essentiel, l'œuvre graphique de Topor est dispersée à tout vent. Il faut courir les musées et les galeries pour découvrir les pépites dont, parfois, il s'est défait avant même de les immortaliser ou de pouvoir les publier, tant il était toujours en retard d'une commande ou d'un règlement, courant après son inspiration tandis que tant d'autres s'épuisent à la réveiller. Jean-Michel Ribes raconte ainsi une de ses sueurs matinales : « Je sonne chez Topor. Il m'a promis une affiche que j'attends depuis trois mois. Il faut que je l'apporte avant 14 heures à l'imprimeur sinon c'est foutu, trop tard. Roland ouvre la porte en même temps qu'un œil. Il est pieds nus, enveloppé dans un vieux peignoir éponge blanc. "Je ne l'ai pas faite", murmure-t-il, puis éclate aussitôt de son rire antipanique. Devant mon visage qui tombe en lambeaux, il plonge sa main dans une commode, en sort des bombes de peinture acrylique et arrose en gesticulant un grand morceau de papier blanc qui traîne sur le sol puis va se recoucher. *La Nuit des alligators* est une des plus belles affiches de théâtre que je connaisse. »

Artiste avec une grande hache

C'est à la hache que Topor s'est taillé une place dans le grand art, mais une hache dont il a su user avec la précision cruelle d'un scalpel – lui qui vénérait la peinture de son père Abram, pourtant banalement inscrite dans la continuité de l'École de Paris, travail d'un amateur qui se définissait lui-même comme « maroquinier parmi les artistes, artiste parmi les maroquiniers » – alors qu'il apparaissait dans les ours du journal *Hara-Kiri* comme « caution intellectuelle et alibi artistique »... Lui qui n'avait, selon Alexandre Devaux, jamais « cessé de vouloir repousser les limites du mode d'expression qui était le sien à ses débuts – le dessin d'humour » est enfin parvenu non pas à s'en extraire, mais à l'anoblir radicalement. Car, comme le soulignait Cavanna, « Topor visait haut, pour lui et aussi pour le dessin d'humour, pour le genre même. Il le [voulait] aristocratique. D'aussi bon aloi que la peinture à l'huile ou la musique de chambre. »

Le Clown Tant Pis (1974)
Huile et encre sur toile 61 x 50 cm
© Roland Topor / Courtesy Galerie Loeve&Co

EXPOSITIONS

ROLAND TOPOR INÉDIT
jusqu'au 30 octobre
GALERIE LOEVE&CO
5, rue des Beaux-Arts – 75006 Paris
www.loeveandco.com

MARIE LOSIER, GUILLAUME PINARD ET ROLAND TOPOR
Du 21 au 24 octobre
GALERIE ANNE BARRAULT À LA FIAC
Grand Palais Éphémère, Paris
www.galerieannebarrault.com

LES ARTS DESSINÉS

#17 EN KIOSQUE ET LIBRAIRIE EN **JANVIER 2022**

Vous avez déjà terminé la lecture de votre magazine ?
Voici **un aperçu** de ce que vous pourrez découvrir...
dans le prochain numéro des *Arts dessinés*, à paraître en janvier.

Gérard DuBois
Aurel
Alex Baladi
Christophe Blain
Gwenola Carrere
Cruschiform
Maria Dek
Julien Delval
Henri Galeron
Dominique Goblet
Miles Hyman
Pierre La Police
Pef
Tony Ross
Sharleen Spiteri

Et aussi : les 7 péchés capitaux de **Steven Guarnaccia**
Les 4 saisons par **Donatien Mary**

RETROUVEZ-NOUS SUR :
WWW.LESARTSDESSINES.FR
WWW.FACEBOOK.COM/LESARTSDESSINES/
INSTAGRAM : @LESARTSDESSINES

* Liste sous réserve de modifications. Couverture provisoire

Publicis Et Nous

WANTED!

$50,000 REWARD

RIP-CLUB